LA VIE SPIRITUELLE

N° 346 Décembre 1949

SOMMAIRE

★

LE MYSTÈRE DE L'AVENT

Y. CONGAR, O. P. ATTENDONS-NOUS ENCORE JÉSUS-CHRIST ?.... 451

La vie chrétienne est elle-même une sorte d'Avent qui ne finira que lorsqu'il n'y aura plus rien à attendre.

A. VIARD, O. P. LE LIVRE DE JOSUÉ 456

La prise de possession de la terre sainte, et la manière même dont elle nous est décrite par le Livre de Josué, invitent les exégètes à voir dans ces faits historiques la préfiguration et l'annonce du nouveau Josué (Jésus) et de l'entrée définitive du peuple nouveau dans la terre promise du Paradis retrouvé.

A. FEUILLET, P. S. S. MARIE ET LA NOUVELLE CRÉATION..... 467

La prophétie d'Isaïe (la Vierge enfantera) et le texte de saint Luc sur l'Annonciation nous révèlent le rôle central joué par Marie dans la « nouvelle création » (I Cor., 5, 17).

J. DELAMARE. LES PSAUMES DES MONTÉES A JÉRUSALEM. COMMENTÉS PAR SAINT AUGUSTIN 478

En montant à Jérusalem, les pèlerins d'Israël chantaient. Que chantaient-ils ? Les psaumes que nous appelons encore « graduels » ou « des montées ». Saint Augustin, fidèle écho de la Tradition, invitait ses diocésains à reprendre ces mêmes chants dans leur montée à la nouvelle Jérusalem. Reprenons-les à notre tour : ils conviennent à merveille pour le temps de l'Avent.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M.-L. G. DES LAURIERS, O. P. IMMACULÉE CONCEPTION..... 494

Marie est « la » sauvée, comme son Fils est le Sauveur. Elle demeure « toujours vierge », parce qu'elle fut premièrement « la toujours sauvée ».

E. JARRAUD. SAINT JEAN DE BRÉBEUF, MARTYR DE LA NOUVELLE-FRANCE 501

Le Canada et la France viennent de fêter en septembre dernier le troisième centenaire du martyr de saint Jean de Brébeuf. A un confrère, qui lui demandait quels seraient ses sentiments s'il était pris par les Iroquois, il répondit : « Ce serait la volonté de Dieu, alors je ne songerais pas à moi-même, mais à Dieu. »

CHRONIQUES

L. GARDET. NOTES SUR LA MYSTIQUE MUSULMANE 515

A l'imitation de Hallâj, massacré pour l'impiété qu'il manifestait, pensaient ses coreligionnaires, en croyant que Dieu est amour, les sûfis, dépassant les formulations explicites de la foi coranique, cherchent l'union mystique avec Dieu. Ce n'est pas sans émotion que nous évoquons le chemin de ces âmes s'avançant seules dans la Ténèbre divine.

L.-P. GUIGUES. A TRAVERS LES REVUES ITALIENNES 523

A TRAVERS LES REVUES

Nova et Vetera. — La Nouvelle Revue Théologique. — Masses Ouvrières. — Cahiers du Clergé rural. — Les Études, p. 528.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés, p. 534.

Livres reçus, p. 554.

Table des matières du tome LXXXI, p. 557.

Attendons-nous encore Jésus-Christ ?

Nous nous sommes sans doute déjà demandé pourquoi la liturgie nous présentait, comme évangile du premier dimanche de l'Avent, le passage qui nous parle de la fin du monde et du retour glorieux du Seigneur : « ... Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles... Alors on verra le Fils de l'Homme venant dans une nuée avec une grande puissance et une grande gloire » (Luc, 21).

Enfin, l'Avent est bien la préparation de Noël, une sorte de reproduction symbolique de l'attente du Messie par le peuple de Dieu tout au long de l'Ancien Testament ; Noël, c'est bien la mémoire, presque l'anniversaire, de la naissance de Jésus. L'attente de Jésus-Christ a été le fait des Juifs qui, du reste, ne l'ont pas reçu; elle a été le fait de Marie; et ici je ne peux pas ne pas évoquer dans mon souvenir le délicieux et si religieux poème de Marie Noël, *L'attente de Jésus* :

Je me hâte, je prépare,
Car nous entrons en Avent.
Je me hâte, je prépare
Le trousseau de mon enfant...

L'Église nous invite, en somme, pendant l'Avent, à entrer dans les sentiments du peuple juif attendant la bonne nouvelle

de son salut; de Marie attendant la venue de Jésus en elle, puis par elle, au monde. Mais pourquoi, alors, nous donner comme évangile celui qui annonce la fin du monde et le retour du Christ comme juge et souverain ?

On veut nous rappeler par là que l'attente de Jésus n'est pas finie parce que la venue de Jésus n'est pas une pure chose du passé. Le Seigneur doit encore venir, il vient encore tous les jours. La vie chrétienne nous constitue dans son attente; elle est elle-même une sorte d'Avent qui ne finira que lorsqu'il n'y aura plus rien à attendre, c'est-à-dire lorsque Jésus sera pleinement advenu ou lorsque, comme dit saint Paul, Dieu sera devenu tout en tous.

Jésus-Christ est venu en chair, il est né à Bethléem alors que Quirinus commandait la Syrie, Hérode étant roi de Judée, Auguste gouvernant l'empire romain. C'est de cette venue-là que nous faisons la mémoire et comme l'anniversaire à Noël, bien qu'on ignore la date exacte de cette naissance et que le 25 décembre soit une date conventionnelle.

Mais Jésus-Christ, qui est déjà venu en chair, reviendra en gloire juger les vivants et les morts; et il revient tous les jours spirituellement dans les âmes. De même que Jésus-Christ est ressuscité, historiquement, Caïphe étant grand-prêtre et Ponce Pilate gouverneur de Judée pour le compte de l'empereur Tibère; c'est là un fait dont nous faisons la mémoire et comme l'anniversaire le jour de Pâques. Mais il y aura la résurrection glorieuse de nos corps, à la fin des temps; et, entre la résurrection du Christ et celle de nos corps, il y a chaque jour la résurrection spirituelle d'un grand nombre d'âmes.

Ainsi le christianisme est-il d'un bout à l'autre célébration des faits passés de la Rédemption, attente de l'achèvement de toutes choses dans cette vie éternelle sur l'invocation de laquelle se termine le *Credo*, et réalité actuelle d'une vie spirituelle dans le Christ et en Dieu, avec le Christ et avec Dieu, et par la grâce de l'un et de l'autre.

Je viens de citer le *Credo*. N'est-il pas remarquable que, commençant par ce mot : *Je crois*, il se termine par *Expecto*, j'attends. La vie chrétienne est également et inséparablement foi et attente. Elle est foi en Jésus-Christ et attente de Jésus-Christ.

Elle l'attend, avons-nous dit, glorieux, comme devant venir à la fin des temps rendre à chacun selon ses œuvres et instaurer un ordre de définitive justice. Chrétiens, croyons-nous assez à cela ? Ou bien, le croyant en principe, réalisons-nous vraiment combien nous affirmons ainsi quelque chose de considérable ? On parle beaucoup d'histoire, et on a raison. Un grand nombre de nos contemporains sont vraiment animés par une espérance, un but situé loin, peut-être, en avant de nous et vers lequel ils veulent pousser le mouvement de l'histoire. Nous avons, nous aussi, notre espérance, mais nous savons vers quel terme s'achemine le monde. Tout va à la victoire définitive du Christ sur la mort. Un ordre de choses nouveau, commencé à sa résurrection le jour de Pâques, va à sa consommation par notre résurrection à tous et par l'instauration d'un règne de Dieu total et souverain. Que ce soit loin, que ce soit proche, nul ne le sait; et ils jouent un rôle de dupes ceux qui croient pouvoir fixer des délais et des dates que Dieu seul connaît. Mais, tôt ou tard, cela se produira. Jésus-Christ reviendra pour nous prendre avec lui et nous établir dans son Royaume. Il reviendra, pour chacun de nous, au soir de sa vie, comme un voleur : la comparaison est de l'Évangile même. Mais il reviendra surtout, au soir du monde, non plus comme un voleur, mais dans sa puissance et sa gloire. Croyons-nous vraiment cela ? Nous portons-nous, par notre désir, vers ce moment où, comme dit l'Apocalypse, il essuiera toute larme de nos yeux ? Ah! quand il s'agit d'une victoire terrestre ou d'une délivrance temporelle, nous savons ce que c'est que le désir et l'espérance. S'il s'agit de la venue d'un ami de chair et d'os, nous savons aussi ce que c'est que de l'attendre et de le désirer. Les sentiments religieux ont, c'est normal, plus de discrétion et de sérénité. Mais ils doivent être aussi réels et occuper dans notre vie une place effective. Vivons dans l'attente et le désir du retour du Seigneur, de sa justice et de son règne!

S'il viendra comme un triomphateur et comme un juge au soir du monde, comme un voleur au soir de notre vie, il vient aussi chaque jour, d'une manière très intime et très douce, comme un ami, dans les âmes. Et cela, nous le savons bien. Qui n'a pas eu, dans sa vie, ses moments de lumière et de générosité, correspondant parfois à une période de souffrance et d'effort ? Qui n'a

connu, à la suite d'une prière, d'une véritable prière du cœur, faite à l'église ou chez soi, cette sorte de certitude, d'exaltation très douce, de paix profonde — même au sein de la souffrance —, qui sont les fruits des visites de Dieu ? Qui n'a entendu en soi cette voix qui est celle de Dieu en même temps que de la conscience et qui, parfois, se fait d'une précision étonnante pour nous demander un sacrifice, un acte de générosité ou de pardon, puis, si nous avons suivi son inspiration, pour nous rendre ce témoignage dont rien au monde n'approche la certitude, le caractère exaltant, la valeur de consolation. Non, vraiment, nous ne sommes pas seuls. Sans cesse, nous sommes visités par Jésus.

Il y a même davantage. Connaissez-vous ce texte de l'Apocalypse, où l'on reconnaît bien la main de saint Jean, le disciple que Jésus aimait, et qu'on ne peut oublier quand un jour on l'a rencontré ? C'est le Seigneur qui s'adresse à son disciple et, aussi bien, à son Église : « Voici, dit-il, que je me tiens à la porte et que je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi » (Apoc., 3, 20). Quelle tendresse dans ces paroles! Jésus se tient à notre porte, et il frappe. Il frappe parfois un tout petit coup; cela suffit aux âmes fidèles et délicates pour le reconnaître et lui ouvrir. Quand on fait la sourde oreille, il arrive qu'il s'en aille après avoir frappé en vain; c'est bien triste. Mais il arrive aussi que, s'il veut vraiment entrer chez nous afin de souper avec nous et nous avec lui, il frappe plus fort, il frappe avec sa main puissante : par exemple dans la douleur, ou dans le déchaînement d'événements redoutables. Les maladies, les deuils, les grandes traverses de l'existence ont ainsi, dans le plan de Dieu, une valeur d'avertissement; ils frayent la voie aux venues du Seigneur. Heureux celui qui sait leur reconnaître ce sens. Il ouvrira, il recevra la visite de Celui qui vient, et ils souperont ensemble, de ce souper où notre hôte apporte tout, et qui est la vie d'amitié avec Dieu.

Je voudrais, en terminant, souligner que dans ces deux attentes — celle du retour glorieux du Seigneur, celle des visites secrètes de Jésus dans les âmes — achèvent de s'accomplir l'attente du peuple juif et celle de Marie. Car le peuple juif attendait, de son Messie, le salut. Et c'est ce salut même dont nous attendons

la réalité dernière, dans la résurrection de nos corps, la joie et la gloire du Royaume de Dieu. Quant à Marie, nous savons par l'Évangile lui-même qu'elle fut heureuse de la présence spirituelle, en elle, de Dieu et de la parole de Dieu, plus encore que de la présence physique de Jésus dans son sein. Son attente de Jésus, sa joie de le porter, se consomment dans notre attente de Ses visites et notre joie de Sa présence : tout comme l'attente d'Israël se consomme dans notre espérance d'un retour triomphal et définitif du Seigneur.

Et ainsi nous pouvons répondre à notre question du début : pourquoi la liturgie nous fait-elle lire, en ce début de l'Avent, l'évangile de la fin du monde et du retour glorieux du Christ ?

Attendons-nous encore Jésus-Christ ?

Yves Congar, O. P.

LE LIVRE DE JOSUÉ

Le Livre de Josué retrace la conquête de Canaan par les Hébreux et le partage du pays entre leurs tribus. La première partie est pleine de récits merveilleux. Tout le monde connaît le passage, à pieds secs, du Jourdain, la prise de Jéricho dont les murailles s'écroulent au bruit des trompettes sacrées et, surtout, l'arrêt du soleil à la voix de Josué, au cours de la bataille de Gabaon. Ce ne sont pas les seuls. Comment alors s'étonner, à voir intervenir ainsi dans les combats les forces surnaturelles, qu'il paraisse suffire à Josué et à ses troupes de quelques batailles pour s'emparer du pays tout entier ? (cf. 11, 23). Cependant, quand on poursuit la lecture du livre, on apprend qu'il reste encore une portion très importante du pays à conquérir (cf. 13, 1-7) et que les principales villes fortes sont restées entre les mains des Cananéens (cf. 15, 63; 18, 10; 17, 12). Et le début du Livre des Juges nous montre bien que la conquête était loin d'être achevée à la mort de Josué.

L'œuvre de Josué.

Les exégètes ont essayé d'expliquer ces données, apparemment contradictoires, et de préciser quelle était exactement l'œuvre de Josué. Pour cela, ils ont fait la critique littéraire du texte et ont proposé d'y distinguer plusieurs documents de valeur diverse, les uns pouvant refléter les différents épisodes de la conquête telle qu'elle s'était réellement effectuée, les autres comprenant de notables amplifications qu'il ne faudrait pas prendre au pied de

la lettre et qu'on ne devrait, pour une histoire exacte, n'utiliser qu'avec les plus grandes réserves.

Prenons, par exemple, le récit de la prise de Jéricho. Le P. Abel, après bien d'autres, y distingue deux documents amalgamés. Dans le premier, on assiste à une procession silencieuse des assiégeants autour de la ville sept jours consécutifs. Le septième jour, sur l'ordre de Josué, la trompette sonne et le peuple pousse un cri formidable; le mur de la cité s'effondre; on monte à l'assaut et la ville est prise. Le second document nous fait assister à « une procession solennelle qui se déroule rehaussée... par la présence de l'arche d'alliance portée sur des épaules sacerdotales et précédée de sept prêtres soufflant dans des trompettes ». Cette « insertion des trompettes dans la prise de Jéricho a pu être suggérée par une procession rituelle d'action de grâces faite autour de l'enceinte ruinée de la ville. Elle appartient à une histoire de l'arche d'alliance comme le récit du passage du Jourdain où l'on remarque le doublet des Douze Pierres. Le rédacteur final a tenté d'unifier deux situations successives comme il s'efforcera d'unir dans une même opération la victoire de Gabaon et la fin des cinq rois dans la grotte de Maqqéda [1] ».

Dans cette hypothèse, tous les détails du récit pourraient correspondre à des faits réels, historiques. Mais, puisqu'ils n'appartiennent pas tous à la même époque et qu'ils se trouvent placés à un moment qui n'est pas celui auquel ils ont eu lieu, nous n'avons plus là de l'histoire au sens précis que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Aussi les historiens, quand ils retracent l'œuvre de Josué, font-ils un choix parmi les éléments du livre. Voici le résumé qu'en donne l'un d'eux :

> Après la mort de Moïse et le passage miraculeux du Jourdain, sous la conduite de Josué, celui-ci tient la première place dans les récits de la conquête. Il est clair que, considérant l'ensemble des événements, la tradition consignée dans Josué a rattaché à ce grand nom des succès remportés en dehors de lui ou postérieurs à son époque. Mais il est manifestement exagéré de réduire son

1. R. P. F.-M. Abel, *Les stratagèmes dans le Livre de Josué*, dans *Revue Biblique*, juillet 1949, pp. 327-328.

importance à celle d'un chef local et de faire de presque toutes les narrations qui le concernent des légendes étiologiques. Josué eut certainement une part essentielle dans l'installation en Palestine centrale.

Mais il faut comprendre comment se fit cette installation. La marche des immigrants est jalonnée par la prise de Jéricho (Jos., 6), de Aï (Jos., 7 et 8) et de Béthel (Jud., 1, 22 sq.); il semble ensuite que la maison de Joseph s'installe sans coup férir dans son territoire. Cette impression correspond à la réalité : les premières victoires ont permis aux Israélites de monter du Jourdain dans ce qui sera la montagne d'Ephraïm, mais ils trouvèrent au-delà une région peu habitée et qui n'était pas morcelée, comme les plaines, en de nombreuses cités-états, conditions favorables dont ils profitèrent. A Sichem, centre de la région, illustré par le souvenir des patriarches et habité par une population originairement non cananéenne qui avait eu des rapports avec les ancêtres des Hébreux, Josué renouvela l'alliance avec Yahweh et constitua une fédération de tribus dans laquelle entrèrent les groupes du Nord (Jos., 8, 30 sq., et 24, 1 sq.). Il conclut un pacte avec la tétrapole gabaonite, qui était une ancienne enclave hurrite dans le territoire cananéen (Jos., 9). Cette installation d'un nouveau peuple dans la montagne palestinienne suscita les réactions des principautés cananéennes. Ainsi s'expliquent la bataille de Gabaon, où les Israélites défirent une ligne qui s'était formée contre leurs nouveaux alliés (Jos., 10), et la bataille des eaux de Mérom, où furent battus les rois du Nord, inquiets de l'accord de Sichem qui, en entraînant les tribus de Galilée dans l'orbite de la maison de Joseph, rompait l'équilibre politique (Jos., 2). Ce sont les derniers épisodes guerriers de la vie de Josué. Le double partage de la terre sainte qui lui est attribué (Jos., 14, 1 sq., et 18, 1 sq.) est une répartition entre les membres de la confédération israélite, de zones d'influence, de territoires dans lesquels chaque groupe doit se consolider et s'étendre [2].

De l'œuvre de Josué au Livre de Josué.

Pourquoi le Livre de Josué ne se contente-t-il pas de nous rapporter, à la manière objective qu'on attend d'un véritable histo-

2. R. de Vaux, *Supplément du Dictionnaire de la Bible*, art. *Israël*, col. 738, 739.

rien, l'œuvre de Josué ? C'est qu'il n'est pas une simple narration faite par une sorte de photographe impassible. Son auteur ne se contente pas de raconter. Il explique, pour des lecteurs ignorants des méthodes critiques, une œuvre qui n'est pas seulement humaine, mais divine. Il faudrait, pour bien la comprendre, définir ce qu'on appelle le « genre littéraire » du livre. Comment faut-il l'entendre ?

> On a désigné certaines parties du récit comme la « geste de Yahweh », pour souligner le caractère épique du ton; on a supposé que certains passages sont des amplifications historiques construites sur la base d'un fragment épique plus ancien, dûment cité dans 10, 12-15. Les données de l'archéologie elles-mêmes pourraient bien étayer de semblables hypothèses et obliger à une certaine souplesse dans l'interprétation du texte. Nécessairement, l'exégète se montrera ici moins exigeant que lorsqu'il s'agit d'autres livres, tels ceux des Rois ou d'Esdras. Il aura moins de répugnance à admettre de temps en temps des exagérations et des amplifications; il découvrira même, sans trop s'étonner, que certains faits, concernant tel individu ou telle tribu, ont revêtu plus tard un caractère national. Il reconnaîtra enfin que l'histoire a pu être schématisée ou idéalisée sous l'influence d'idées préconçues. Tâche délicate, assurément. C'est avant tout affaire de sensibilité littéraire, c'est aussi affaire d'un jugement droit que n'éblouissent ni les hypothèses échevelées ni les simplifications arbitraires [3].

Mais ce travail de classement et de discernement suffira-t-il pour nous permettre « de retrouver le sens et la portée religieuse de l'œuvre de Josué » et de faire « apparaître la place incomparable de la personne et de l'œuvre de Josué dans l'histoire du salut [4] » ? N'est-ce pas le livre lui-même, et le livre tout entier, tel qu'il se présente à nous, qui nous découvre le sens de cette œuvre ?

Il ne faut pas oublier que le Livre de Josué, que nous rangeons parmi les livres historiques de la Bible, fait partie, dans la Bible

---

3. P. Auvray, art. *Josué*, *Sup. Dict. de la Bible*, col. 1170-1171.
4. *Idem*.

hébraïque, avec les Livres des Juges, de Samuel et des Rois, du groupe des « Prophètes ». Aussi a-t-on pu parler, à son propos, d'histoire prophétique. Josué est l'initiateur de la conquête; il préside au premier établissement des Israélites dans le pays qui leur est donné par Dieu. Cette prise de possession est définitive et la conquête qu'elle amorce doit un jour, dans un avenir plus ou moins proche, s'achever pleinement. Aussi pouvait-on, d'une certaine manière, attribuer au premier conquérant tout ce qui découle comme nécessairement des victoires remportées par lui. L'historien pourra s'efforcer de distinguer son œuvre personnelle de l'œuvre de ceux qui viendront après lui, en cherchant à discerner les différents documents utilisés, en leur assignant une date aussi précise que possible et en déterminant leur valeur exacte. C'est là une tâche ardue, sans cesse reprise, et qui n'aboutit le plus souvent qu'à des probabilités. Tout en admirant ceux qui la poursuivent, on peut douter qu'elle soit jamais achevée. Faudra-t-il pour cela renoncer à comprendre le Livre de Josué ?

Admettons que nous ne puissions jamais savoir si tel ou tel détail du texte est matériellement vrai, que nous n'ayons, par exemple, aucune certitude absolue sur la manière exacte dont s'est opérée la prise de Jéricho, sur la signification à donner à l'arrêt du soleil par Josué, sur l'étendue de ses conquêtes. Est-ce bien cela que l'auteur sacré a voulu nous apprendre ? Il semblerait plutôt que cela soit loin d'être son intention première, puisqu'il accueille, au cours de son récit, des éléments extrêmement divers et difficilement conciliables. Dirons-nous qu'il a ramassé tout cela au petit bonheur, parce que cela existait avant lui, laissant à son lecteur le soin de se débrouiller au milieu de ce mélange, de prendre ceci et de rejeter cela, de voir ici un fait historique et là une invention poétique ? Ce serait juger singulièrement cet auteur et, en définitive, Dieu lui-même qui a inspiré ce texte tel qu'il nous est parvenu.

Le Livre de Josué n'est pas une simple compilation, un amalgame plus ou moins heureux de documents disparates. Ce n'est peut-être pas une œuvre historique telle qu'un auteur moderne eût pu la concevoir. Ce n'en est pas moins une œuvre composée, une œuvre qui possède une réelle unité et qui doit avoir un sens

précis. C'est, avant tout, une œuvre religieuse, inspirée. C'est pourquoi, nous décrivant à sa manière l'activité de Josué, elle doit avoir pour but de nous en révéler, également à sa manière, la signification providentielle.

La signification de l'œuvre de Josué.

Tous les événements de ce monde n'ont pas tous une égale valeur. Il faut toujours un certain recul pour juger de leur importance respective. Tel, qui aura frappé les contemporains, peut n'avoir aucune conséquence notable. Tel autre, auquel, sur le moment, presque personne n'avait porté attention, se révèle dans la suite comme le point de départ d'une série d'événements souvent considérables. Si l'on veut expliquer vraiment la marche des choses, c'est celui-là qu'il faut mettre en relief, en insistant, par les moyens littéraires dont on dispose, sur son importance et en faisant pressentir tout ce que déjà il implique.

Ainsi procède l'historien sacré. Il n'écrit pas avec le seul but de collectionner scrupuleusement les faits du passé. Il les interprète, et sous l'influence d'une lumière divine. Pour cela, il procède à sa manière personnelle, celle qui convenait à son époque. Voulant décrire l'intervention de Dieu menant lui-même son peuple, il s'efforce de la traduire, pourrait-on dire, en clair. Et cela peut prendre chez lui la forme de récits qui ne se distinguent guère de ceux qui rapportent des détails réels, strictement historiques. Mais ils ont une tout autre signification. Ils traduisent en termes concrets, plus saisissables pour des intelligences simples, les interventions souvent cachées, mais très réelles, de Dieu. C'est ainsi qu'on le voit agir soit directement, soit par l'intermédiaire des causes secondes, soit par le moyen des objets ou des institutions qui le représentent plus immédiatement.

Il y eut, sans aucun doute, des miracles, des interventions sensibles de Dieu dans la conquête de Canaan. On ne saurait peut-être dire, avec une précision absolue, leur étendue. Mais ce qu'on pourrait considérer comme des amplifications, ou même comme des exagérations, de l'écrivain sacré ne doit pas, pour autant, être considéré comme une infidélité à l'histoire. C'est, au con-

traire, un excellent moyen d'en montrer à la fois les aspects invisibles et les ressorts cachés. Et ces derniers sont, pour un croyant, l'essentiel. C'est la main même de Dieu qui conduit des événements dont beaucoup, vus de l'extérieur, ont pu paraître n'avoir pas grande portée.

La terre de Canaan avait, avant la venue des Hébreux, connu bien d'autres invasions et bien d'autres combats. Ceux dont elle est alors témoin, même si, sur plus d'un point, ils les rappellent, n'en sont pas moins fort différents. Le Livre de Josué ne nous retrace pas une conquête quelconque, mais la prise de possession par un peuple saint de son territoire sacré, de la terre sainte que Dieu lui destine. Et cela ne pouvait être raconté comme une histoire ordinaire. C'est une étape essentielle dans l'accomplissement de l'œuvre de restauration spirituelle du monde, inaugurée quelques siècles plus tôt par le choix d'Abraham. Plus qu'une œuvre humaine, c'est une œuvre divine.

C'est en tenant compte de tout cela qu'il faut essayer de lire ce livre, dans l'esprit même qui l'a dicté. Par conséquent, il ne faudra pas trop se préoccuper de discerner ce qui, dans les faits rapportés, peut être matériellement exact de ce qui a pu y être ajouté pour mettre dans une évidence plus grande l'intervention divine. Car cela aussi est vrai, et d'une vérité peut-être plus profonde.

Dieu avait choisi Abraham et fait alliance avec lui; il lui avait promis de rendre sa postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel ou que le sable des plages. En Égypte, cantonné dans la terre de Goshen, loin de la séduction des cultes et de la civilisation de Canaan, Israël était devenu un peuple. Soumis ensuite à la corvée par les Pharaons, il eût pu disparaître ou, du moins, perdre ses caractères distinctifs. Dieu était intervenu pour le sauver en suscitant Moïse. Israël était sorti d'Égypte et, dans le désert, Dieu en avait fait vraiment son peuple. Il avait fait alliance avec lui et l'avait consacré en lui donnant sa loi.

A ce peuple saint, il fallait une terre. Dieu lui avait promis le pays de Canaan. Il fallait maintenant le conquérir. C'est pour cette tâche que Josué est choisi. Il mènera le combat, un combat

sacré, à la tête de tout le peuple, pour assurer l'établissement définitif de la communauté d'Israël (1).

Pour y parvenir, on compte sur l'aide de Dieu; cependant, on ne néglige pas les industries humaines. Néanmoins, l'épisode des espions descendus chez Rahab à Jéricho et sauvés par elle insiste beaucoup plus sur la terreur sacrée dont sont frappés les habitants de Canaan et sur le pacte conclu avec cette femme et les siens que sur les renseignements obtenus et leur utilisation technique (2).

La conquête est, avant tout, l'œuvre de Dieu. C'est lui, pour ainsi dire, qui mène les opérations. Et c'est pourquoi on voit paraître au premier plan l'arche d'alliance, qui est à la fois son trône et le signe sensible de sa présence au milieu de son peuple. Devant elle, les eaux du Jourdain s'arrêtent et livrent miraculeusement passage au peuple sanctifié. Un autel de douze pierres, prises dans le fleuve, rappellera cette intervention surnaturelle en faveur de la communauté d'Israël (3, 4).

Le pays dans lequel on pénètre, don de Dieu à son peuple, doit être tenu pour une terre sainte. On ne peut en prendre vraiment possession que si l'on est soi-même dans un état de consécration. Et le signe de cette consécration, de l'alliance avec Dieu, est la circoncision. Tous les enfants d'Israël recevront donc ce signe avant d'aller plus loin.

Terre sainte, ses produits appartiennent à Dieu. Pour en user légitimement, il faut reconnaître qu'ils sont propriété divine, et par conséquent les traiter comme choses saintes dont on ne peut user qu'après en avoir fait hommage à Dieu et en avoir goûté les prémices dans un repas sacré. C'est ce qui explique la mention ici de la célébration de la Pâque, qui permet de manger désormais légitimement des fruits de la terre sainte. C'est, après l'étape provisoire du désert, l'inauguration d'un état stable et, semble-t-il, définitif (5).

La prise de possession de cette terre, sur laquelle Israël vient de pénétrer, est devenue possible. D'autres peuples l'occupent. Ce sont les ennemis de Dieu. On mènera donc contre eux une guerre sainte. Et c'est Dieu lui-même qui la conduira. Le signe de son intervention est donné par l'apparition à Josué du chef des armées de Dieu. Elle devient aussitôt manifeste dans la prise

de Jéricho. C'est ce que relèvent le rôle attribué à l'arche d'alliance et l'aspect miraculeux de la chute des murs de la ville.

La terre sainte n'aurait plus dû contenir, en principe, que le peuple saint. Pour arriver à ce résultat, il eût fallu exterminer tous les ennemis, car les laisser vivre c'était leur donner l'occasion d'exercer une influence néfaste sur le peuple de Dieu et de l'entraîner dans l'apostasie. Cette considération joue un rôle important dans certains épisodes de la conquête. On n'était pas tendre à cette époque. Mais d'autres considérations entrent également en ligne de compte, qui dictent une conduite notablement différente. On eût pu songer, en effet, à faire entrer les Cananéens dans la communauté d'Israël. Et, de fait, Rahab et les siens y sont intégrés. La communauté sainte n'est pas tellement fermée et repliée sur elle-même qu'elle ne puisse connaître un accroissement en accueillant ceux qui, tout en n'étant pas de sa race, acceptent de partager sa foi (6).

Par contre, ceux de ses membres qui manquent aux conditions de l'alliance et aux ordres de Dieu doivent en être retranchés. Leur désobéissance est néfaste non seulement pour eux, mais aussi pour les leurs, et même pour tout Israël. La faute d'Achan et ses conséquences montrent, dès le début de la conquête, que celle-ci peut être compromise par de telles défaillances. Et l'on pressent déjà qu'elle ne sera jamais qu'une demi-réussite. Les desseins de Dieu seraient-ils voués à l'échec, ou bien le don de cette terre à son peuple préparait-il autre chose? Israël, il est vrai, se reprend et, de nouveau, la victoire lui sourit. Il traduit sa soumission à son Dieu par l'érection d'un autel sur le mont Hébal, au centre même de la terre sainte dont il commence à prendre possession (7-8).

C'est Dieu qui devrait tout conduire. Il arrive qu'on l'oublie. On se fie à sa propre sagesse. Et l'on en vient à des compromis fâcheux avec certains habitants du pays. Ce qui devait être la terre sainte ne pourra le devenir pleinement. Néanmoins, Dieu n'abandonne pas son peuple. Il le mène à la victoire, et d'une manière si prodigieuse qu'on voit, semble-t-il, balayés en quelques jours, tant au Midi qu'au Nord, tous ceux qui tentaient de résister à Israël (9-11). La liste impressionnante des rois vaincus paraît confirmer cette impression. Mais il y manque bien des

toms. Israël n'est pas encore en pleine possession du repos, de a paix (12).

Cependant, Israël occupera ce pays, tout en le partageant, au noins pour un temps, avec ses ennemis. Chacun de ses groupes, le ses clans, de ses tribus y trouvera, plus ou moins rapidement t plus ou moins définitivement, sa place (13-19). Et ce sera bien ne terre sainte. C'est pourquoi sur toute son étendue on trou- era des villes de refuge où Dieu accordera protection à ceux qui auront involontairement versé le sang d'autrui (20). Et la présence partout des lévites, des membres de la tribu vouée tout entière au culte de Dieu, accentuera encore ce caractère. Dieu devait ainsi réaliser ses promesses, et l'on put un jour penser qu'il avait vraiment, sur cette terre, « accordé du repos » à son peuple (21, 42). Mais était-ce un repos définitif ?

Il eût fallu pour cela une fidélité totale de tout Israël à son Dieu. Or, voici cette fidélité globale compromise, semble-t-il, quand les tribus de Transjordanie érigent un autel où leurs frè- res croient voir un signe de division et de révolte contre le Dieu unique d'Israël. On s'explique sans trop de peine. Mais on sent a menace (22). Elle apparaît plus encore dans les discours mis ur les lèvres de Josué peu de temps avant sa mort quand, rap- pelant tout ce que Dieu a fait pour son peuple, il invite celui-ci demeurer fidèle pour que toutes les promesses qui lui ont été aites puissent s'accomplir (23-24).

Le Livre de Josué nous a retracé l'une des étapes de l'histoire ainte du peuple de Dieu : celle de la prise de possession de la erre sainte. On peut, dès le début, la tenir pour acquise, car 'est un don de Dieu, même si, historiquement, bien des années doivent encore s'écouler avant qu'elle ne soit pleinement assu- rée. Il faudra pour cela attendre que le peuple saint ait son chef, e roi-messie, l'Oint du Seigneur. Les livres suivants nous diront comment ce roi est apparu nécessaire et comment David a paru réaliser l'idéal de la royauté qui convenait au peuple de Dieu. n peuple saint, une loi sainte, un territoire sacré, un roi consa- cré par Dieu et tenu pour son ministre sur terre, tous ces élé- ments, sans oublier le sacerdoce et le temple, semblaient devoir

assurer à Israël la pérennité que lui annonçaient les promesse divines. Mais cette magnifique réalisation devait disparaître.

La terre sainte serait désolée, la royauté davidique disparaî trait, le peuple saint lui-même serait emmené en exil. Il revien drait, mais il lui faudrait subir toute une suite de domination étrangères. Et ce serait pour lui comme une ère nouvelle, de carac tère, pourrait-on dire, plus spirituel. Chose étonnante, c'est u autre Josué, le grand-prêtre du retour de l'exil, qui devait pr sider à son inauguration.

Cette étape ne pouvait être la réalisation définitive des dessein de Dieu sur son peuple. La transformation commencée par l'ex devait être plus profonde encore. Et c'est encore un autre Josu qui devait en être l'auteur. Car Jésus, c'est encore Josué, c'es à-dire : Dieu qui sauve. Alors le repos définitif est assuré, le vér table royaume de Dieu est inauguré. Il faudra néanmoins, cet fois encore, de longs efforts pour le conquérir pleinement. Ma un jour il sera définitivement acquis, quand Jésus reviendra pou rassembler ses élus, son peuple saint, dans la véritable ter sainte, dans son royaume éternel, dans le ciel de Dieu, son Pè et notre Père.

A. VIARD, O. P.

MARIE
ET LA NOUVELLE CRÉATION

A une époque où la piété de l'Église se fait de plus en plus mariale, tout ce qui est capable de jeter un jour nouveau sur la place de Notre-Dame dans l'œuvre divine du salut du monde doit être accueilli avec joie. *De Maria nunquam satis* (saint Bernard). Le but des notes qui suivent est d'attirer l'attention sur quelques aspects du mystère marial qui n'ont peut-être pas été assez remarqués. Il ne s'agit que de rapides observations : d'abord sur la Vierge d'Isaïe, en second lieu sur le récit de l'Annonciation que nous lisons en saint Luc (I, 26-38).

Trop souvent, on a traité l'enseignement de saint Paul sur le nouvel Adam comme une trouvaille de l'Apôtre. Aujourd'hui on reconnaît volontiers que les bases s'en trouvent déjà dans les Évangiles, où Jésus se donne comme un nouveau premier homme (le Fils de l'Homme), qui au désert, tout au cours de sa vie publique et surtout à Gethsémani et au Golgotha, triomphe du diable au nom de cette humanité que le premier Adam avait entraînée dans sa chute [1]. Par-delà le Nouveau Testament, il faut remonter

1. Cf. par exemple, dans le *Theologisches Wörterbuch zum N. T.*, de Kittel, art. « Adam », t. I, pp. 141 sq.; cf. aussi notre étude, *Le discours de Jésus sur le temple*, *Rev. bibl.*, 1949, pp. 67, 68.

jusqu'à l'Ancien et songer tout d'abord à Daniel (7), où le règne du « fils d'homme » messianique d'origine céleste marque un recommencement dans l'histoire du monde et se substitue à l'empire de « bêtes » impies en guerre contre le vrai Dieu, lesquelles ne sont pas sans quelque analogie avec le serpent de la Genèse. Il faut remonter, croyons-nous, plus haut encore : les oracles de l'Emmanuel du prophète Isaïe donnent à la naissance du prince messianique le caractère d'une nouvelle création. Le monde revient à l'état paradisiaque : il n'y a plus de guerres, plus de méchants ni même peut-être de mort [2]; les animaux se réconcilient entre eux et avec l'homme (Is., 9, 4-6; 11, 4-9). Antithèse du premier homme pécheur, d'Achaz, et aussi des orgueilleux rois d'Assyrie, véritables antéchrists que le voyant compare à une race de serpents (10, 12-15; 14, 29), l'Emmanuel sait rejeter le mal et choisir le bien et vit humblement soumis à Dieu sous l'action de l'Esprit; aussi jouit-il d'une nourriture et d'une félicité paradisiaques : « Il mangera de la crème et du miel, par le fait qu'il saura rejeter le mal et choisir le bien » (7, 15) [3].

C'est dans ce climat de recommencement du monde qu'il faut

---

2. Il est permis de découvrir en 9, 1, comme déjà en 4, 3 (cf. O. Procksch, *Jesaja I*, Leipzig, 1930, in h. l.), la grande pensée du triomphe eschatologique sur la mort. On lit en effet en 9, 1 : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort la lumière a resplendi. » La plupart des auteurs (Feldmann, Fischer, Kissane,...) entendent au sens métaphorique « le pays de l'ombre de la mort » : un pays ravagé par la guerre, la faim et la maladie et où la mort règne en souveraine. Cependant, aux yeux de certains exégètes (Duhm, Gressmann,...), la terre des ténèbres, de l'ombre de la mort, serait le monde souterrain des défunts (cf. Job, 10, 21; 38, 17), interprétation qui imposerait davantage encore l'idée de victoire sur la mort. Cf. psaume 22, 30, et commentaire de Kittel (*Die Psalmen*, Leipzig, 1922, p. 89) : le triomphe des justes est ici conçu comme « le prélude de l'ère messianique, où le monde entier, même les païens, voire le Royaume des morts rendent gloire à Yahweh ». Faut-il rappeler ici qu'aux yeux des chrétiens et de l'Écriture, il n'y a pas de béatitude céleste en dehors du Messie, qui triomphe le premier du péché et de la mort et nous associe à son triomphe? Dans la Bible, la félicité de l'homme est subordonnée au Règne de Dieu.

3. Ici, et dans les lignes qui vont suivre, nous ne faisons que reprendre et résumer la première partie de notre monographie, *Le messianisme du livre d'Isaïe*, dans *Rech. Sciences religieuses*, 1949, pp. 184-203.

se situer, nous semble-t-il, pour comprendre la Vierge d'Isaïe, mère de l'Emmanuel. Le P. Allo pense qu'ici le prophète se réfère à une tradition [4]. Ce qui donnerait à croire qu'Isaïe se fait l'écho d'idées déjà connues, c'est qu'il ne dit pas une vierge, mais *la* Vierge, comme s'il la connaissait déjà. Il est clair qu'il ne peut désigner par là sa femme, ni celle d'Achaz, ni une femme historique quelconque, car comment eût-il pu dire d'elle avec assurance qu'elle mettrait au monde un fils plutôt qu'une fille ? D'ailleurs le mot qu'il emploie, « almâh », signifie toujours dans la Bible une jeune fille non mariée, et donc une vierge, si la preuve du contraire n'est pas faite. Et ici c'est le sens de « vierge » qui s'impose : le prophète « aurait déshonoré la mère d'Emmanuel en lui attribuant une conception par les voies ordinaires en dehors du mariage [5] ».

En d'autres termes, Isaïe annonce une naissance virginale, et il parle de ce prodige comme d'une espérance déjà répandue. Pour expliquer l'existence de cette attente, point n'est besoin de recourir, comme l'ont fait certains auteurs, à des sources étrangères. Si l'Emmanuel est un nouveau premier homme, dont l'apparition signifie la destruction du péché, le retour de la paix et de la félicité paradisiaques, bref, s'il est cette « postérité de la femme » promise par Genèse, 3, 15, qui doit écraser les puissances du mal, on peut penser avec le P. Allo que la femme, future mère de ce Sauveur eschatologique, avait été glorifiée elle aussi par la tradition religieuse d'Israël. Dans l'Ancien Testament, nombre d'enfants prédestinés naissent de femmes normalement stériles, grâce à une intervention divine : « L'enfant qui naît dans ces conditions apparaît bien mieux comme un don de Dieu [6]. » C'est le cas d'Isaac (Gen., 11, 10; 16, 1; 18, 9 sq.), de Jacob (Gen., 25, 21), de Joseph (Gen., 30, 22-24), de Samson (Jud., 13, 2), de Samuel (1 Sam., 1). La toute-puissance divine se manifestera de façon plus éclatante encore dans la venue en ce monde du Messie, le « don » par excellence de Dieu (cf. 9, 5 : un fils nous a été donné), principe d'une véritable création nou-

4. *L'Apocalypse*, Paris, 1933, p. 194.
5. *La sainte Bible*, de Pirot, t. VII, 1946, p. 45.
6. J. Chaine, *Le Livre de la Genèse*, Paris, 1948, p. 297.

velle succédant aux ténèbres et au chaos (v. 2); ce n'est qu'un enfant unique doit naître d'une vierge[1]. Si la prophétie qui vient d'être formulée est juste, Isaïe préparait de loin les voies à la tradition chrétienne qui, non contente de voir en Jésus un second premier homme, associe sa mère à son triomphe.

On peut estimer que Michée (5, 1 sq.) apporte un certain appui à cette exégèse. D'abord, nous apprenons que les origines du roi messianique « datent des temps antiques, des jours de l'éternité ». La race de David n'était certes pas assez ancienne pour justifier pareille assertion; d'autre part, les patriotes ne souhaitèrent sûrement pas à proprement parler la préexistence du Messie en Dieu. Tout s'explique au mieux si Michée veut, comme Isaïe, rattacher le Messie au premier homme et à l'histoire primitive. En second lieu, nous apprenons que Dieu livrera le peuple choisi à ses ennemis « jusqu'au temps de l'enfantement de celle qui doit enfanter ». Significative est cette mention de la Mère du Sauveur : pourquoi même la nommer ? Elle ne joue aucun rôle dans le contexte; il eût été si simple de dire : jusqu'à ce que vienne le Messie; cette formule est celle de Genèse, 49, 10 et d'Ézéchiel, 21, 32. Le langage de Michée peut être directement une allusion à Isaïe, 7; on est cependant en droit de conjecturer que lui aussi se réfère à une antique tradition du peuple choisi qui exaltait à l'avance la Mère du Sauveur eschatologique. C'est le cliché du Messie attendu comme une libération, qui fait l'objet proprement dit de l'espérance d'Israël; si cependant Isaïe et Michée célèbrent l'enfance et la Mère du Messie, on ne peut pas, comme le note Feldmann, qu'en raison du caractère miraculeux de ses origines.

Il est clair que le récit de l'Annonciation, de saint Luc (1, 26-38) veut faire écho aux prophéties messianiques, et plus spécialement aux oracles d'Isaïe sur l'Emmanuel. D'après le P. Lyon-

---

1. Cf. rapprochement entre la naissance de l'Emmanuel et les autres naissances merveilleuses de l'Ancien Testament par exemple celle de Jean-Baptiste (Luc, 1, 13) et celle de Samson (Juges, 13, 11).

et [8], la première parole de l'ange Gabriel à Marie ne devrait pas se traduire par « Salut », mais par « Réjouis-toi », et serait une réminiscence de nombreux passages de l'Ancien Testament, qui ont des annonces de félicité messianique : « Pousse des cris de joie, fille de Sion! Pousse des cris d'allégresse, Israël! Réjouis-toi et triomphe de tout ton cœur, fille de Jérusalem!... Le roi d'Israël, Yahweh, est au milieu de toi : tu ne verras pas le malheur » (Soph., 3, 14-15). « Pousse des cris de joie et sois dans l'allégresse, fille de Sion, car voici que je viens et j'habiterai au milieu de toi, oracle de Yahweh » (Zach., 2, 14) [9]. Tandis que l'éloge : « Le Seigneur est avec toi » évoque l'appellation d'Emmanuel donnée par Isaïe à l'enfant messianique, il y a un parallélisme évident entre, d'une part, les paroles du prophète : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel », et, d'autre part, celles de Gabriel : « Voici que tu concevras et que tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. » De même : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et son règne n'aura point de fin » répond à l'annonce : « Il donnera une paix sans fin au trône de David et à sa royauté pour l'établir et l'affermir dans le droit et la justice, dès maintenant et à jamais » (Is., 9, 6; cf. Michée, 4, 7; Dan., 7, 14).

Il y a plus. La naissance surnaturelle de l'Emmanuel se place, avons-nous dit, au sommet d'une longue tradition qui attribuait à nombre d'enfants prédestinés une origine miraculeuse. La Vierge d'Isaïe, mère du Messie, est une réplique supérieure des femmes stériles qui enfantent : Sara, Rachel, Anne... Or on constate que, de la même façon, saint Luc a fait précéder l'an-

---

8. *Biblica*, 1939, pp. 151 sq.

9. Cf. pareillement Is., 12, 6; 44, 23; 49, 13; 54, 1; Jer., 31, 7... Il est intéressant de noter que la joie de la création d'un nouveau peuple de Dieu est souvent comparée à la joie d'une jeune maman longtemps privée d'enfants et à qui Dieu lui-même a accordé la fécondité : Is., 49, 21; 54, 1-4; 66, 7-9... N'est-ce pas par un miracle de ce genre qu'avec Abraham et Sara avait commencé le premier peuple de Dieu? « Considérez le rocher d'où vous avez été taillés, et la carrière d'où vous avez été tirés. Considérez Abraham votre père, et Sara qui vous a enfantés : car je l'appelai quand il était seul, et je l'ai béni et multiplié (Is., 51, 1, 2).

nonce de la naissance de Jésus de celle de la naissance du Baptiste dans l'intention manifeste de les comparer l'une à l'autre : le précurseur, « le plus grand des enfants des hommes », naîtra de parents avancés en âge et d'Élisabeth stérile; pour Jésus, ce sera bien autre chose : il naîtra d'une Vierge. La relation entre les deux nativités est attestée par Gabriel lui-même : l'archange présente à Marie la faveur accordée à Élisabeth comme un signe (Lagrange) et une ébauche de la conception surnaturelle de Jésus (1, 36 : « Déjà Élisabeth, ta parente, a conçu elle aussi... »). L'horizon s'élargit considérablement si l'on examine de près le récit de l'annonce du précurseur : Jean n'y est-il pas donné comme devant être non seulement un nouvel Élie (1, 17), mais aussi, d'une certaine manière, un nouveau Samson et un nouveau Samuel ? (1, 15; cf. Jud., 13, 4, 7, 14; 16, 17; 1 Sam., 1, 11...) Et sa mère n'emprunte-t-elle pas le langage de Sara, mère d'Isaac ? (1, 25; cf. avec Gen., 21, 1; 30, 23). Ce sont ainsi tous les enfants miraculeux de la Bible qui, par-delà le Baptiste, apparaissent comme des ébauches du Christ et de la création nouvelle qu'il incarne. Quand on s'est rendu compte de cela, on s'étonne moins de voir saint Paul rapprocher de la foi en Jésus resuscité (foi en un nouveau cosmos dont le Christ est l'incarnation et le principe) la foi d'Abraham en la promesse faite par Dieu de rendre la vie à son corps « mort » et au sein de Sara « mort » de semblable façon (Rom., 4, 19-25).

Il faut aller plus loin encore. La scène de l'Annonciation est d'une grandeur exceptionnelle. On s'en rend mieux compte en la comparant à la fois à l'annonce du précurseur et au baptême du Christ dans les eaux du Jourdain. Il est dit que l'Esprit-Saint viendra sur Marie, que la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre et que, pour cette raison, l'enfant né d'elle sera saint et appelé Fils de Dieu. On ne trouve rien de tel dans les paroles adressées à Zacharie (1, 13 sq.). Dans l'Ancien Testament, l'Esprit intervient surtout dans les passages qui traitent de la création du monde ou de la « recréation » messianique du peuple de Dieu (Gen., 1, 2; Ez., 37; Is., 44, 3; Ps. 51, 12-14; 104, 29-30...). Dans le Nouveau Testament, si l'on fait abstraction de la Pentecôte, qui donne définitivement naissance à l'Église, le seul endroit où l'Esprit-Saint se manifeste avec autant d'éclat qu'à l'Annon-

ciation est le baptême de Jésus : alors l'Esprit descend sur le Sauveur sous la forme d'une colombe, et une voix céleste, la voix du Père, déclare : « Tu es mon Fils bien-aimé. » La ressemblance entre les deux scènes est frappante. Toutes les deux sont trinitaires : ce caractère trinitaire a toujours été reconnu à la scène du Jourdain; on n'a pas assez remarqué que, lors de l'Annonciation, Marie est mise en relation avec le Très-Haut (le Père), dont la « vertu » l'investit, avec l'Esprit qui vient sur elle et avec le Fils qui se fait son enfant. Dans les deux cas également, il y a un rappel de la première création, où l'Esprit de Yahweh planait sur les eaux primordiales comme pour les féconder (Gen., 1, 2). L'Annonciation et le Baptême du Jourdain signifient pareillement que Jésus sera le point de départ d'une nouvelle création, d'une nouvelle humanité. C'est ce qui explique que le mystère de l'Incarnation soit rattaché, comme la création du monde, à l'attribut divin de puissance : « Rien n'est impossible à Dieu » (1, 36). « Il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant » (1, 49). C'est ce qui explique également que saint Luc fasse suivre la narration du baptême d'une généalogie du Christ remontant jusqu'à Adam (3, 23-38); selon le P. Lagrange, l'intention de l'auteur sacré est la suivante : si Adam était déjà fils de Dieu, Jésus, Fils de Dieu en un sens éminent, « est un second Adam bien supérieur au premier [10] ».

Il y a toutefois des différences profondes entre le Baptême et l'Annonciation. A Nazareth se produit le fait le plus prodigieux de l'histoire, l'Incarnation du Fils de Dieu. Quoi qu'en disent les critiques indépendants, aux yeux desquels c'est lors de son baptême que Jésus a pris conscience de sa dignité messianique et a été sacré « Fils de Dieu », aucune création ni même aucun changement ne s'accomplissent au Jourdain dans l'être personnel du Sauveur : ainsi que l'explique admirablement Cullmann, il reçoit seulement une sorte de « baptême général » en tant que Messie souffrant et source d'une nouvelle humanité régénérée par la grâce [11]. Autre différence : sur les bords du Jourdain, Jésus est

10. *Evangile selon saint Luc*, 4e éd., p. 126.

11. Déjà le P. Lagrange affirme : « C'est au baptême de Jésus que le bap-

seul; à Nazareth, Marie est directement associée à la création nouvelle. Tout d'abord, elle apparaît comme le sanctuaire privilégié où s'opérera cette merveille : n'a-t-elle pas pour cette raison été « comblée par la grâce divine » (1, 28, 30) qui l'a choisie et prévenue; et, par son propos de virginité (1, 34) et une fidélité inviolable, n'a-t-elle pas elle-même, sans le savoir, contribué à préparer la terre « vierge » d'où doit surgir le nouvel Adam ? Mais ce n'est pas tout : voici que maintenant Dieu, infiniment respectueux de sa liberté, daigne faire dépendre de son seul consentement la réalisation du mystère.

Avec raison, les Pères n'ont pas manqué d'opposer à la désobéissance orgueilleuse d'Ève l'obéissance si humble de Marie : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. » Mais ce *fiat* de Marie est, en un certain sens, un *fiat* créateur, qui fait songer au *fiat lux* de la Genèse; on croit en effet généralement que c'est à l'instant même où il est prononcé que s'opère le mystère. *Fiat lux* : Dieu est seul à agir lors de la création de l'univers. *Fiat mihi* : pour la recréation du monde, Dieu fait appel à notre concours, qui doit être d'abord humble consentement à une grâce et à un amour prévenants, et cette participation humaine, c'est en premier lieu et avant tout le « oui » de Notre Dame. Certes, ce serait une grave erreur que d'attribuer à la parole de Marie, prise en elle-même, la vertu créatrice de la Parole divine. Mais, de même que dans le plan divin l'homme sortant des mains du Créateur devait être roi de l'univers en servant son Dieu (l'homme règne en obéissant : Gen., 1, 26-28 P; 2, 19-20 J), de même, et d'une façon beaucoup plus éminente, la soumission totale de Marie la constitue pour toujours la collabo-

---

même chrétien a pris naissance, et c'est l'arrivée du « plus fort » que Jean qui lui a donné sa vertu » (*Evangile selon saint Marc*, p. 19). O. Cullmann est plus précis (*Le baptême des enfants et la doctrine biblique du baptême*, Neuchâtel, 1948, pp. 13-18) : Au Jourdain, Jésus, désigné par la Voix céleste comme le Serviteur souffrant d'Isaïe (la Voix céleste cite en effet Isaïe, 42, 1), reçoit comme tel le baptême de Jean destiné aux pécheurs; il se fait baptiser « pour accomplir toute justice » (Mt., 3, 15), c'est-à-dire en préfiguration du pardon général qu'opérera sa mort sur la Croix; aussi le Sauveur appelle-t-il sa mort « un baptême » (Mc, 10, 10, 38; Lc, 12, 50). Cf. aussi *Revue biblique*, 1949, pp. 313-314.

atrice de la Puissance divine, la toute-puissance suppliante et la Reine du monde nouveau.

Plus tard, à Cana et au Calvaire, elle sera associée de manière tout à fait analogue à l'inauguration et à l'établissement définitif de la nouvelle alliance. Aux noces de Cana, symbole de ce mariage spirituel que sera la nouvelle alliance et prélude du « mariage » définitif célébré sur le Calvaire, Jésus, qui appelle sa Mère « femme », peut-être par allusion à Ève, la première « mère de tous les vivants » (Gen., 3, 20) [12], affirme lui-même en termes exprès son union indissoluble avec la Vierge sainte dans l'accomplissement de son œuvre rédemptrice : « Qu'est-ce que cela pour moi et pour toi, femme? mon Heure n'est pas encore venue » (Joan., 2, 4). C'est-à-dire, selon une explication qui nous paraît des plus heureuses : « Que peu nous coûte, à moi et à toi, de donner du vin pour ces noces-là; quand mon Heure sera venue, c'est le vin de mon sang qu'il nous faudra donner, moi et toi [13]. » Et effectivement, à l'heure suprême, Marie et Jésus se retrouvent au rendez-vous, au Calvaire (Joan., 19, 26-27).

Ainsi donc, la scène de l'Annonciation, dont Fra Angelico a su mieux que nul autre artiste traduire l'exquise fraîcheur et la touchante simplicité, est en même temps d'une grandeur et d'une

---

12. Non seulement la scène de Cana est un symbole de la nouvelle alliance, comme le reconnaît le P. Lagrange, mais le P. Allo souligne son rapport avec la première création : « Chose peu remarquée, parce qu'elle est peu soulignée par l'auteur inspiré, dont le symbolisme était, pour ainsi dire, un instinct, il a commencé, lorsqu'il aurait pu fort bien choisir un autre point de départ et un autre terme à cette introduction, par un récit qui s'étend sur *sept jours* (que l'on compte bien), depuis la confession officielle du Baptiste, ce rayon d'aurore de l'Évangile, jusqu'au miracle du vin à Cana, par où le Verbe fait chair inaugure la manifestation de son pouvoir re-créateur. » Suppl. au *Dict. de la Bible*, art. *Jean (évangile de saint)*, col. 833-834.

13. Cf. *La Vie Spirituelle*, août-septembre 1949, « Les noces de Cana », par M. le chanoine Cadoux, pp. 155-162. Il nous paraît certain que la réponse énigmatique de Jésus à sa Mère n'a aucunement le caractère d'un refus, puisque le miracle demandé est accompli aussitôt après, que, de plus, « l'heure de Jésus » est partout dans le quatrième Évangile l'heure décisive de la Passion, et enfin que le Christ passe constamment des spectacles de la vie à « l'analogue supérieur qu'ils suggèrent ».

importance telles qu'on ne lui trouve de pendant dans les Écritures antérieures que dans les premières pages de la Genèse, auxquelles renvoient pareillement les oracles d'Isaïe sur l'Emmanuel. Il s'agit en effet d'un nouveau point de départ dans l'histoire religieuse de l'humanité. Qu'on songe à ce simple fait : la majorité des hommes, tant incroyants que croyants, datent, bon gré mal gré, les événements de l'histoire par rapport à la naissance du Christ. Or, ce tournant de l'histoire, de beaucoup le plus décisif de tous, s'inaugure dans le sein de la Vierge. Comme coopératrice immédiate dans le chef-d'œuvre de sa Puissance et de son Amour, Dieu a daigné se choisir Marie, c'est-à-dire la plus humble des femmes, le modèle inégalé de ces « pauvres » exaltés par les béatitudes, l'aboutissement suprême des *anawim* de l'Ancien Testament dont les accents de piété remplissent notre psautier (que prolonge le *Magnificat*)[14]. Plus on se reconnaît petit devant Dieu, plus on est propre à devenir son instrument. Marie, que le moindre mouvement d'orgueil n'a jamais effleurée, est l'instrument par excellence du plan divin de salut.

Quand on a compris cela, on ne s'étonne plus de la place croissante tenue par la Vierge sainte dans la piété de l'Église. L'Esprit-Saint, qui s'est servi d'elle pour former le nouvel Adam, se sert encore d'elle pour former l'Église, qui n'est autre que « Jésus-Christ répandu et communiqué » (Bossuet). Marie n'est pas seulement (après Jésus) la plus belle et la plus puissante des créatures humaines, elle est d'abord et avant tout notre Mère, et c'est comme telle qu'elle veut être invoquée. L'Esprit, qui fait des hommes des images et des prolongements du Christ (Rom., 8, 29), les forme d'une certaine manière en Marie comme Jésus lui-même, ainsi que l'a si bien compris saint Grignion de Montfort. Le baptême ne nous rend pas seulement fils du Père céleste, mais aussi enfants de Marie, puisqu'il nous fait frères de Jésus[15].

---

14. Cf. notre étude sur la béatitude de la pauvreté, *La Vie Spirituelle*, décembre 1945, pp. 511-527.

15. Peut-être n'est-ce pas sans raison qu'on a rapproché la nuée métaphorique qui est censée couvrir la Vierge (*Virtus Altissimi obumbrabit tibi* de la nuée miraculeuse qui couvrit les Hébreux au temps de l'Exode et qui, aux

Marie est la Mère de la sainte Église et de chacun de ses membres. Il est donc normal que le développement de l'Église ait comme accompagnement, mieux encore comme condition, un développement parallèle de la dévotion à Marie et de la théologie mariale. On conçoit aussi que le culte de la Vierge soit une note essentielle de la véritable Église du Christ.

A. FEUILLET, P. S. S.

---

yeux de l'Apôtre, est une figure du baptême chrétien (1 Cor., 10, 1, 2) : « Nos Pères ont tous été sous la nuée; ... ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer. » P. LUNDBERG, *La typologie baptismale dans l'ancienne Église*, Leipzig, 1942, p. 141.

Les psaumes des montées à Jérusalem

« Psaumes 120 à 134, psaumes des degrés ou des montées », lisons-nous dans les rubriques... Si cette remarque vous laisse indifférent, c'est que vous avez étudié ces textes du dehors, en spectateur, voire en archéologue, alors qu'ils sont surtout faits pour être chantés; et non seulement chantés, mais vécus : il faut d'abord les pratiquer, si on veut les comprendre... Saint Augustin, qui va être notre guide dans cette étude, nous en avertit dès le début :

> A vrai dire, frères, vous ne pouvez goûter la vérité de ce que vous chantez si vous ne commencez par pratiquer ce que vous chantez. De quelque manière que je vous le dise, de quelque façon que je l'expose, sous quelque forme que je le retourne, cela n'entrera jamais dans le cœur de celui qui n'y conformera pas ses actions. Commencez par faire et comprenez ce que je vous dis. Alors vos larmes couleront à chaque parole, alors vous chanterez véritablement le psaume. Combien en effet n'y en a-t-il pas qui chantent de la voix et qui sont muets de cœur ? Combien d'autres, au contraire, dont les lèvres sont muettes, et dont les sentiments sont des cris ?... (Ps. 119, 9.)

D'autres fois, en une image encore plus audacieuse, Augustin disait à ses fidèles :

> ne vous contentez pas d'entendre chanter, il faut régler vos

œuvres sur la parole que vous entendez, il faut danser à l'air des préceptes divins, engagez votre cœur et votre vie dans le mouvement du psaume, comme celui qui danse fait mouvoir ses membres conformément à la cadence du chant... [1]

Selon ce principe, et de la façon qu'il a d'aller directement au sens spirituel des Écritures, saint Augustin fait des psaumes 120 à 134 une invitation entraînante à monter, à monter à Jérusalem, la vraie Jérusalem, dont l'autre n'était que la figure, à la cité de Dieu qui se bâtit en nous par la charité, avec des pierres vivantes qui ont le Christ pour fondement, et dont le point d'appui est au ciel même, cette cité dont il est question d'un bout à l'autre du psautier. Oui, nous sommes en marche vers elle, et il s'agit d'y monter, et vite : *Eamus, eamus !*

Aussi ce psaume que nous nous proposons d'expliquer aujourd'hui à votre sainteté, ou plutôt celui qui monte dans ce psaume aspire à cette Jérusalem. Car nous avons là un « Cantique des degrés ». Et, souvent, nous avons déjà dit à votre sainteté ce que ces degrés signifient : non pas les âmes qui descendent, mais les âmes qui montent. Notre psalmiste veut donc monter. Et où veut-il monter, sinon au ciel ? Et que faut-il entendre par le ciel ? Veut-il monter pour être avec le soleil, la lune et les étoiles ? Non. Mais il y a le ciel de l'éternelle Jérusalem, où sont les anges, nos concitoyens. Notre vie sur la terre n'est qu'un long exil, loin

1. « ... On lit dans l'Évangile : « Nous avons chanté et vous n'avez pas dansé » (Mt., 11, 17). Ils sont blâmés, ils sont pris à partie, ils sont accusés, ceux qui n'ont pas dansé... Écoutez ce que veut dire, par ces mots, la Sagesse. Chanter, c'est donner des préceptes; danser, c'est mettre en pratique. Qu'est-ce que danser, sinon harmoniser le mouvement des membres avec la cadence du chant ? Or, quel est notre chant ? Ce n'est pas moi qui le dirai. Je ne vous apporte pas ma doctrine. J'aime mieux être l'interprète que l'auteur. Voici donc notre chant : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde... »

« Quel chant, mes frères ! Vous venez d'entendre le chanteur. Voyons maintenant les danseurs. Eh bien ! faites par la convenance de vos mœurs ce que font les danseurs par les mouvements de leurs membres. Que vos actes soient à l'unisson de votre cadence intérieure. Déracinez en vous la concupiscence et enracinez-y la charité... » (Sermon 311.) Voir *La Vie Spirituelle* de mars 1946, p. 367; juin 1947, p. 841.

de nos concitoyens. Après les soupirs viendront les joies de la patrie. Or, nous rencontrons dans cet exil des compagnons qui ont déjà vu cette cité et qui nous invitent à courir vers elle. C'est avec eux que se réjouit notre psalmiste quand il s'écrie : « Je me réjouis avec ceux qui m'ont dit (tel était le texte que saint Augustin avait sous les yeux) : nous irons dans la maison du Seigneur. » Mes frères, rappelez-vous ce qui se passe quand on annonce la fête d'un martyr, quand on prononce le nom de quelque lieu vénérable où la foule se presse, à certains jours, pour une solennité sainte. Quelle émulation dans cette foule pour s'exciter et s'exhorter à célébrer cette fête! C'est à qui dira : « Allons, allons. » Et si quelqu'un demande : où cela? on lui répond : en tel endroit, en ce lieu vénérable! La consigne vole de bouche en bouche, c'est une flamme qui, courant de l'un à l'autre, finit par les gagner tous; et cette flamme unique, formée par les discours d'hommes qui s'embrassent mutuellement, les entraîne vers les lieux saints, sanctifiés déjà eux-mêmes par cette pensée. Si un saint amour peut porter ainsi la foule vers quelque lieu terrestre, quel doit être l'amour qui entraîne vers le ciel ceux dont il ne fait qu'un seul cœur pour s'écrier ensemble : « Nous irons dans la maison du Seigneur! »

Courons donc, oui, courons, puisque « nous irons dans la maison du Seigneur »; courons, mais ne nous lassons pas de courir, puisque le terme de notre course est le lieu où il n'y a pas de lassitude. Courons vers la maison du Seigneur, et que déjà la nouvelle qui nous a été donnée nous comble de joie! Car ceux qui nous l'ont donnée ont vu cette patrie, et de loin ils crient à ceux qui les suivent : « Nous irons à la maison du Seigneur. » Marchez, courez! Ils l'on vue, les apôtres, et ils nous ont dit : courez, marchez, suivez! « Nous irons à la maison du Seigneur. » Et que répète chacun de nous? « Nous irons à la maison du Seigneur. » Je me réjouis avec les prophètes, je me suis réjoui avec les apôtres, car tous ont tenu le même langage : « Nous irons à la maison du Seigneur. » (Ps. 121, 2.)

Monter dans son amour.

Mais comment faut-il avancer? — Le corps, ce sont les pieds qui le portent; l'âme, ce sont les affections; le corps monte en

changeant de lieu, l'âme voyage en changeant de sentiments... Tout dépend donc de notre amour. Si nous aimons la terre, nous serons agglutinés à elle, notre âme sera loin de Dieu, elle sera « errante au milieu des tentes de Cédar », dit le psaume; et si nous tombons sur la terre, nous y sécherons et nous y pourrirons. Mais si nous aimons Dieu, nous montons vers Dieu, et alors « les degrés sont dans le cœur », comme dit le psaume 83, 6. Exerçons-nous donc à pratiquer l'amour de Dieu et du prochain, efforçons-nous de passer de l'amour des choses terrestres à l'amour de Dieu, de transformer la « concupiscence » en divine « charité » :

Tandis que l'amour impur embrase l'âme, la pousse à désirer les choses terrestres et périssables au risque d'y périr elle-même, pour la précipiter enfin et l'engloutir dans les profondeurs du mal, au contraire, le saint amour la fait monter vers les choses célestes, l'enflamme d'amour pour les biens éternels, l'excite à rechercher ce qui ne saurait ni passer ni mourir et, du fond de l'abîme, l'élève jusqu'au ciel. Mais chaque amour a sa force propre; l'amour ne peut rester inactif dans celui qu'il possède, il est fait pour conduire. Or, veux-tu savoir de quel amour tu es possédé ? Vois où il te conduit. Nous nous gardons donc de vous dire de ne rien aimer; mais nous vous recommandons de ne pas aimer le monde, pour vous permettre d'aimer en toute liberté celui qui a fait le monde. Car l'âme engagée dans un amour terrestre a de la glu dans les ailes, elle ne peut voler; est-elle purifiée, au contraire, de tout sordide attachement au siècle, la voilà, pour ainsi dire, qui étend ses plumes et, débarrassée de tout obstacle, ses deux ailes appuyées sur le double amour de Dieu et du prochain, prend son essor. Où va-t-elle, sinon à Dieu, vers lequel son vol l'entraîne, parce que c'est l'amour qui l'entraîne? Mais, avant d'en arriver là, elle gémit sur cette terre si elle sent en elle le désir de s'envoler, et elle s'écrie : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai pour trouver le repos ? » (Ps. 54, 7.) Et d'où s'envolera-t-elle, sinon du milieu des scandales où gémissait aussi celui dont je viens de rapporter la plainte ? C'est pourquoi, du milieu de ces scandales, de cette société des hommes méchants, de ce mélange de la paille et du bon grain, elle cherche à s'élever pour atteindre le lieu où elle n'aura plus à souffrir le contact et le voisinage du méchant, quel qu'il soit, mais où elle vivra dans la sainte société des anges, qui sont les citoyens de la Jérusalem éternelle. (Ps. 121, 1.)

Vous pensez peut-être aux difficultés qui vous empêchent de vous envoler si haut, et avec une telle aisance, loin de cette vallée de larmes... Détrompez-vous : saint Augustin a prévu l'obstacle et vous révèle la solution grâce au sens si profond qu'il a des réalités de la vie intérieure :

> l'amour est une chose si grande et si mystérieuse, l'amour est une force telle qu'il est capable de supprimer tous les obstacles et de résoudre tous les problèmes. Voulez-vous savoir combien l'amour est fort ? Voici une personne, par exemple, qui est dans l'impossibilité d'accomplir tel commandement de Dieu ou tel précepte : mais qu'elle aime celui qui l'exécute, et dans la personne de celui-là elle l'accomplit elle-même. Ainsi un homme marié ne renverra pas son épouse pour s'attacher à la chasteté, mais qu'il aime la vertu des chastes et il sera chaste en eux.

Ou bien encore tu apprends qu'il faut faire des bonnes œuvres, des aumônes, et tu crains de ne pas avoir ce qu'il faut pour les accomplir. Mais, avec l'amour et la bonne volonté au cœur, on a toujours de quoi donner. Car ce qui compte, c'est la bonté du cœur :

> D'où vient l'aumône ? — Du cœur. Si tu tends la main au pauvre sans avoir au cœur de la pitié pour lui, tu n'as rien fait ; mais si tu as de la pitié au cœur, quand tu n'aurais rien dans la main tendue, Dieu te compte cela comme une aumône.

Ainsi, tant qu'on vit ici-bas, il faut donner; et grâce à l'amour qui est dans nos cœurs, on a toujours de quoi donner, même entre mendiants, même un mendiant à un riche... et ce jour-là le commentaire du psaume s'achève par des conseils très précis sur l'aumône et la bonté du cœur...

Ainsi, « les degrés sont dans le cœur ». Montons donc, prenons notre essor vers Dieu, exerçons-nous à pratiquer l'amour de Dieu et du prochain.

De profundis clamavi.

On a d'autant plus envie de monter qu'on se sait en contrebas et qu'on mesure la distance qui sépare du but. Ainsi, celui qui marche vers Dieu commence par dire :

> Vers toi j'ai levé les yeux, toi qui habites dans les cieux,
> Du fond de l'abîme, je crie vers toi,
> J'ai levé les yeux vers les montagnes...

Et ces premiers versets de psaumes suggèrent à Augustin de beaux développements sur la bassesse de l'homme, sur la fragilité et la précarité de son existence, sur son indigence radicale. L'homme est tombé bien bas, mais ne faut-il pas qu'il prenne conscience de la misère de sa situation présente pour se jeter dans cette recherche de Dieu et cet amour sauveur ? « Tout ce qui nous manque, c'est cela qui nous sert à demander », dit Claudel.

A cette image de la route à suivre vient se joindre l'image du peuple qui marche dans le désert aride et désolé, et celle du peuple en captivité, si brillamment développée dans le magnifique commentaire du psaume 136 : spiritualité de la route, spiritualité du désert, spiritualité de la captivité, tout se tient, et ce n'est que l'illustration de l'expérience fondamentale de saint Augustin : l'insuffisance de l'homme...

Tant que nous n'avons pas la vraie richesse, la vraie vie, la vie céleste, tant que nous ne sommes pas « enivrés de l'abondance de votre maison et abreuvés aux torrents de vos délices », nous n'avons pas le droit de nous considérer comme riches ni comme heureux, nous devons nous identifier avec les pauvres dont il est question dans le psautier, « le pauvre et l'affligé », *pauper et humilis*, avec ceux qui rampent en bas, dans la vallée, dans le fond de l'abîme, *de profundis* — et saint Augustin nous aide à nous mettre dans cette position. Que de fois il y revient! Il a tellement peur que ses fidèles d'Hippone l'oublient, qu'ils s'installent dans les biens de ce monde et ne se préoccupent plus d'être

pauvres en esprit, « pauvres et dénués de tout »! Pour les empêcher de confondre les biens d'ici-bas avec les vrais biens de là-haut, il rappelle qu'on peut être totalement dépourvu de ces derniers, alors qu'on regorge des premiers...; et si on a le malheur de ne pas s'en apercevoir, si « on est tombé assez bas pour se croire heureux » avec les biens de la terre, c'est alors qu'on est vraiment à plaindre.

Mais, par ailleurs, on peut avoir sa bourse bien garnie et être avide des biens d'en-haut, se reconnaître « pauvre et affligé », comprenant que les biens terrestres, fussent-ils abondants et séduisants, n'ont pas de consistance...; c'est alors qu'on est capable de chanter les psaumes des montées avec un cœur sincère, qu'on s'adresse au Dieu protecteur du voyageur et qu'on lui dit : « Malheur à moi, car je suis exilé... » « Change, ô Seigneur, notre captivité comme les torrents du Négeb... » Voilà comment il comprenait la Béatitude des pauvres lorsqu'il expliquait le psaume 122 ou le psaume 131.

Prenons, par exemple, le cas de la santé, qui, de tous les biens de ce monde, semble le plus incontestable et le plus solide. Elle est pourtant bien précaire, cette santé qui exige qu'on soit toujours sur la brèche pour réparer ses déficiences : il faut sans cesse nourrir, reposer, changer de place le corps qui est toujours à la merci de la fatigue et de l'épuisement... Non, ce n'est pas cela que vous me ferez appeler un bien, un vrai bien, un bien de Jérusalem : c'en est même tout le contraire; il vaudrait même mieux l'appeler une indigence, et, pourquoi pas, une maladie.

Même les biens les plus nobles et les plus purs sont fragiles et de courte durée, même le plaisir de voir grandir ses enfants...

> Tes enfants sont encore petits, tu les combles de caresses et ils te paient de retour; en restent-ils là? Tu souhaites qu'ils grandissent, qu'ils atteignent un autre âge. Mais, tu le vois, quand est venu cet autre âge, le précédent s'est évanoui. Vienne l'enfance, fini le bas âge; vienne l'adolescence, finie l'enfance; vienne l'âge mûr, finie l'adolescence; vienne la vieillesse, fini l'âge mûr; vienne enfin la mort, et c'est la fin de tous les âges. Souhaiter le progrès de tous les âges, c'est souhaiter la mort de tous. Ces biens-là ne « sont » pas réellement. Au surplus, ne dirait-on pas qu'au lieu de naître pour vivre avec toi sur cette terre, ces en-

fants n'y sont venus que pour t'en exclure et y prendre ta place ? Y a-t-il lieu de se réjouir de les voir nés pour te pousser dehors ? Et en cela ces enfants qui naissent semblent dire à leurs parents : allons, il faut songer à sortir d'ici : à nous maintenant de jouer notre rôle !... Toute cette vie de tentation est comme une succession de personnages sur la scène, selon la parole : « Tout homme vivant n'est que vanité. » (Ps. 38.) Et cependant, si nous éprouvons tant de joie à posséder des enfants qui nous succèdent, combien plus devons-nous nous réjouir d'avoir des enfants avec qui nous durerons, et d'avoir un père que notre naissance ne destine pas à disparaître, mais avec lequel, au contraire, nous vivrons éternellement ! Voilà les biens de Jérusalem, car ceux-là « sont » vraiment. Daigne le Seigneur...

Dialogue magnifique que Bossuet avait utilisé, pour « nous désabuser éternellement de tous les biens que la mort nous enlève ». Thème augustinien par excellence, thème de l'insuffisance de la créature, sous ce jour particulier que tout ce qui est soumis au temps est marqué du signe de la dégradation; tout ce qui dure s'effrite, la vie se détruit au fur et à mesure qu'elle progresse, ... ce que Péguy appellera l'usure, Augustin l'avait dévoilée, dénoncée universelle, envahissante, s'attaquant à tout ce qui est marqué du signe du temps, de la créature et du péché.

Thème existentialiste : la précarité de l'existence, l'homme voué à l'usure, à l'échec, à la mort, l'homme étranger dans le monde... Non pas pour nous enfermer dans le sentiment du désespoir ou de l'absurde, mais pour empêcher l'homme tombé entre les mains des voleurs de s'endormir sur la route de Jéricho, « en bas », dans ce monde provisoire, pour lui faire sentir que « sur terre il n'est pas chez lui », il voyage vers une patrie, pour éveiller en lui ce goût de la patrie, cette attente profonde, l'*expectatio creaturae* qu'il risquait de ne plus sentir. *Omnia te expectant*, dit le psaume, tout est suspendu à toi par le désir : cette attitude de créature en marche vers son Dieu, il s'agit de la réveiller, il faut qu'elle envahisse notre vie et donne une orientation nouvelle à toute notre activité. Voyons, gémissons avec le psalmiste au fond de l'abîme, gémissons et cherchons à monter ailleurs, montons, *Eamus*.

La route.

Si basse que soit notre condition humaine, nous y avons pourtant une source de joie et d'espoir. Car celui qui est au ciel, près de Dieu, le Verbe, est descendu avec nous, il s'est fait chair et a pris notre nature, *Verbum caro*. Comme nous étions petits enfants, que nous avions un estomac débile, il est descendu jusqu'à nous pour nous allaiter suavement par son humanité (comme une mère fait passer par sa chair la nourriture que le petit ne pourrait pas assimiler lui-même) et nous ramener au Père... Depuis cette aventure divine, nous pouvons dire que nous sommes en haut avec lui, puisqu'il est la tête du corps que nous formons ensemble, qu'il est de même nature que nous et remonté au ciel le jour de l'Ascension : si nous nous attachons à lui par la charité comme les membres doivent s'unir à la tête, il nous élève vers son Père. Par ailleurs, on peut dire qu'il est en bas avec nous, puisque nous sommes ses membres et qu'il daigne nous considérer comme siens, comme lorsqu'il disait lui-même à Saul : pourquoi me persécutes-tu ? Alors, ce n'est pas nous seuls, c'est lui qui crie vers son Père le psaume des montées : « C'est vers toi, Seigneur, que j'ai levé les yeux » : c'est ce qu'Augustin expliquait le jour où il commenta le psaume 122 :

> Nous avons entrepris d'étudier avec votre sainteté les psaumes de celui qui monte, de celui qui monte et qui aime, et qui monte parce qu'il aime. C'est le propre de tout amour de monter ou de descendre. Car par le bon désir nous nous élevons vers Dieu; par le mauvais désir nous sommes précipités vers les bas-fonds. Et puisque le mauvais désir a déjà causé notre chute, que nous reste-t-il à faire, si nous reconnaissons quel est celui qui est, non pas tombé, mais descendu pour nous, sinon de nous attacher à lui pour monter, dans l'impuissance où nous sommes de le faire par nos propres forces ? Et voici la déclaration de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même : « Personne ne monte au ciel que celui qui est descendu, à savoir le Fils de l'Homme qui est dans les cieux » (Jn, 3, 13). Il semble ne parler que de lui seul. Alors, les autres vont donc rester, puisqu'il est le seul à monter, le seul à

descendre ? Qu'ont-ils donc à faire ? S'unir au Corps du Christ lui-même afin d'être un avec lui, soit qu'il monte, soit qu'il descende. La tête est descendue, elle est remontée avec son corps, c'est-à-dire avec l'Église, dont le Christ s'est revêtu et dont il s'était fait une épouse sans tache et sans ride (Ephes., 5, 27). Il monte donc seul, mais nous aussi nous montons quand nous lui sommes tellement unis que nous lui appartenons comme ses membres. Alors, il ne forme avec nous qu'un seul tout; aussi est-il un et toujours un. L'unité nous relie avec ce Christ unique et il n'y a, à ne pas monter avec lui, que ceux qui ont refusé de ne faire qu'un avec lui. Et maintenant qu'il réside dans les cieux, immortel par cette chair ressuscitée dans laquelle pour un temps il s'était fait mortel, maintenant qu'il ne souffre plus les persécutions... néanmoins, dans sa compassion pour son corps, toujours éprouvé sur la terre, il a dit : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ?... » Aussi devons-nous ne pas perdre l'espoir, mais avoir au contraire pleine confiance que si, par la charité, il est avec nous sur la terre, par cette même charité nous sommes avec lui dans le ciel... Donc, lui est encore en bas par la compassion de la charité; nous, nous sommes en haut par l'espérance de cette même charité; car c'est par l'espérance que nous avons été sauvés (Rom., 8, 24). Espérance si certaine en ce qui nous concerne que l'Apôtre, bien que l'objet en soit encore à venir, en parle déjà comme d'une chose faite (Ps. 122).

Nostalgie de la Patrie.

Cette idée du ciel ne le quittait pas, et il en parlait sans cesse; tout était une occasion de rappeler qu'il y a deux cités, deux vies, « l'une dans la foi, l'autre dans la vision; l'une dans le pèlerinage, l'autre dans une demeure éternelle; l'une de travail, l'autre de repos; l'une dans le labeur de l'action, l'autre dans le repos contemplatif... ». « Nous irons dans la maison du Seigneur... Jérusalem qui se bâtit comme une cité... » Ici, son *Codex* présentait un texte défectueux : au lieu de « cité dont les parties, les habitants sont unis », il lisait : « cité dont la participation est en elle ». Jamais à court d'interprétations, il propose aussitôt : qui participe à l'être, à l'Être, c'est-à-dire à celui qui a dit :

« Je suis celui qui suis », celui qui *est* vraiment, qui ne change pas, n'est pas soumis à nos vicissitudes. La cité qui participe à l'Être est celle qui est incorporée à la stabilité divine, étrangère à la mouvance des choses périssables : thème familier aux disciples d'Augustin.

Ou bien le psaume fait allusion à la protection de la veuve et de l'orphelin: la veuve, pour lui, c'est l'Église qui a perdu son Époux le jour de l'Ascension, qui sait qu'elle doit le retrouver et qui l'attend. La veuve, c'est nous qui marchons à la rencontre du Christ, et c'est Augustin qui nous entraîne : nous irons, nous irons, *in domum Domini ibimus*. C'est son *Delenda est Carthago*, si l'on peut ainsi parler (car il ne s'agit pas de détruire, mais de construire). Et il ne suffit pas d'en parler, mais d'y aller, et dès maintenant : le sermon prend l'allure d'une exhortation pressante, d'une interrogation : « A nous de voir si nous y allons! Car ce ne sont pas les pieds qui nous portent vers cette maison, ce sont nos affections; à nous de voir si nous y allons... » Il a tellement peur, le vieil évêque, que les brebis de son troupeau ne s'arrêtent en chemin, qu'elles ne s'installent sur la route provisoire, qu'elles ne se laissent prendre par les biens trompeurs!...

Lui-même, il a versé des larmes de désir, tellement ce sentiment d'attente a retenti dans sa sensibilité; il pleure parce qu'il souffre d'être loin de ce qu'il aime, mais ses larmes sont douces, elles hâtent l'échéance :

> Tu pleures devant ton Dieu, tu soupires après lui en attendant de le revoir, et tu gémis en le désirant; et parce que tu pleures du désir de Dieu, tes larmes sont douces, et elles te servent de nourriture; tu en fais ton pain du jour et de la nuit... Mais il viendra, ton Dieu... Il essuiera tes larmes, et lui, il se substituera au pain des larmes, et il te rassasiera à jamais; car il sera avec nous, le Verbe de Dieu dont se nourrissent les anges! En attendant, aujourd'hui, ce sont les larmes... Mais il a fallu marquer la différence entre l'espérance et la réalité; or, si l'espérance est si douce, qu'en sera-t-il de la réalité ?

Sans cesse sa pensée passait de la terre au ciel et du ciel à la terre, comme il l'avait expérimenté, la première fois jadis à

Ostie, comme l'ont fait tant d'autres qui, par-delà les choses qui durent et qui changent, purent atteindre Dieu et s'unir à lui. Augustin refaisait sans cesse en esprit ce mouvement ascensionnel vers Dieu dont il avait eu une première idée chez les philosophes platoniciens. Et c'est pour cela qu'il les aimait tant, ces psaumes des montées : c'était tellement le rythme naturel de sa pensée, la pente de son esprit, pourrait-on dire, cette façon de dépasser les apparences sensibles, de dépasser l'âme même, de monter de degrés en degrés jusqu'au sommet de l'être. Cet essor vers Dieu, décrit au livre VII des *Confessions*, il le trouvait formulé dans les psaumes des montées, cela correspondant si bien à son expérience.

La spiritualité du désert.

Par ailleurs, il n'oubliait jamais qu'il avait devant lui ses gens d'Hippone, si impressionnables, si changeants, et qu'il fallait multiplier les avertissements pour les préparer à la lutte. Lutte contre les périls du dehors d'abord. En sortant, les fidèles rencontreraient les païens naïfs et grossiers, qui leur diraient ingénument, comme dans le psaume : « Mais où est votre Dieu ? montrez-nous votre Dieu », et ils seraient déconcertés :

> Jusqu'à ce que nous voyions celui qui nous a aimés, qui nous a donné des gages de son amour et à qui nous sommes fiancés, les païens nous insultent en nous disant : où est-il, celui qu'adorent les chrétiens ? qu'ils nous montrent celui qu'ils adorent ? Moi, je leur montre mon Dieu, qu'ils nous montrent leur Dieu. Et, pressé par ce langage, tu ne trouves rien à leur montrer, car il n'est personne à qui tu puisses le montrer... (Ps. 127.)

Pour que ses chrétiens ne soient pas désemparés, l'évêque leur répète qu'il est normal qu'ils soient incompris, critiqués, même persécutés; cela a été prédit dans les psaumes : nous voyons que ceux qui montent se font toujours des ennemis parmi ceux qui restent, qu'il y a toujours des hommes qui n'entrent pas dans le chœur de ceux qui chantent, de ceux qui montent à la Jérusalem,

des hommes qui troublent l'Église, et c'est pour cela qu'il y a tant de plaintes dans les psaumes des montées : « Nous sommes rassasiés du mépris des gens arrogants... Aie pitié, Seigneur, sauve mon âme de la langue trompeuse. » Si ces langues trompeuses étaient celles qui ont attaqué le Christ dans sa tête aux jours de sa Passion, elles sont surtout celles qui l'attaquent dans son corps, le persécutent dans ses membres : « Ils m'ont attaqué depuis ma jeunesse. » Le vieil évêque s'attache à tous ces versets pour rappeler que, sur terre, nous ne serons jamais tranquilles, nous devons nous préparer à la lutte... Et de reprendre les grandes images, les grands chapitres de la « spiritualité du désert » : les Hébreux attaqués au désert ou luttant contre les Philistins pour conquérir la Terre promise.

Car un chrétien doit s'attendre à l'insulte et à la calomnie (Mt., 5, 11; Lc, 6, 28), il sera en butte à la contradiction. Il devra donc avoir au cœur — en même temps qu'un amour passionné pour les âmes et une douceur évangélique — une haine très vive contre tout ce qui entrave la marche vers la céleste patrie et fait perdre le sens de Dieu, un peu de cette verdeur évangélique que nous admirons chez les grands convertis.

Ensuite, lutte au-dedans contre les concupiscences. Que de fois il met ses fidèles en garde contre les vains plaisirs, les commotions de la chair, dont il a connu les pièges! Il voit si bien que tout bonheur terrestre, pris pour lui-même, risque de nous arrêter, qu'il est fait pour être dépassé, qu'il ne cesse de mettre ses chrétiens en garde contre eux :

> Ces biens-là ne sont pas faits pour vous, ils ne sont pas dignes de vous. Ces biens-là, Dieu les réserve aux pécheurs, voire aux animaux. Non, « ce ne sont pas les biens de Jérusalem » (ps. 127); ce n'est pas cela que doit désirer celui qui ne demande qu'une chose : d'habiter dans la maison du Seigneur pendant de longs jours...; « s'attacher à ces secours, qui sont fuyants comme la fumée et le vent, ce serait s'exposer à passer avec eux. Ils sont comme un fleuve qui court et qui va se précipiter dans la mer. Malheur à celui qui s'y attache : il sera lui-même précipité dans la mer, emporté... » Et au fond on ne les possède pas, ces biens, on est possédé par eux plus qu'on ne les possède, on est captif dans les filets de la cupidité, on n'est plus maître... (Ps. 48.)

Il s'agit donc, au milieu des plaisirs et des biens de la terre, de se savoir « étranger dans le monde », comme diraient nos existentialistes.

Il faut vivre ici-bas en étranger et en pèlerin, répète-t-il après l'Écriture, *peregrinus et advena*; c'est la vocation de l'homme, la vocation du peuple de Dieu en marche dans l'histoire....; « cette alerte et ce déménagement de l'Église, dit Claudel, toujours vigilante et toujours ramassée comme sur la pointe de son pied, qui ne cessera pas jusqu'à la consommation des siècles ».

> L'homme est locataire, qu'il ne se croie pas propriétaire, qu'il ne se croie pas chez lui, installé dans une demeure définitive; il est sous la tente; il vit sous la tente du pèlerin, qu'il n'en fasse pas une maison (ps. 134, 41); qu'il se hâte de chercher un abri plus sûr, dès qu'il s'aperçoit que sa demeure est ébranlée et menace ruine. Qu'il nous est bon de relire ces digressions, pour nous réapprendre à vivre en pèlerins et à nous sentir étrangers. Sans doute, il faut aimer la cité terrestre que le Seigneur a faite, travailler à son aménagement, à la rendre bonne et viable pour tous, mais il ne faut pas l'élever à la dignité de fin ni de béatitude pour l'homme; n'oublions pas qu'elle est une cité de gens en route, un campement, et ne cherchons pas à nous y installer définitivement. Peuple au cou raide et au cœur dur, nous aurions besoin qu'on nous fasse manger la Pâque debout, un bâton à la main, des chaussures de voyage aux pieds, pour nous mettre dans la tête que nous sommes nomades ici-bas, un peuple nomade qui campe ici-bas, *peregrinus et advena*, et que l'Église est dans sa vie [voyagère]. . . . . .

C'est ainsi que saint Augustin commenta les psaumes des montées pendant les quatre mois d'un hiver, entre 411 et 418, dans sa cathédrale d'Hippone, en même temps qu'il donna les dix premières leçons sur l'Évangile de saint Jean. Dès le premier jour, expliquant le psaume 119, il avait donné l'essentiel de son enseignement qu'il devait développer au cours des quinze psaumes suivants (et peut-être le meilleur de sa doctrine est-elle dans ce co-premier psaume, malgré les fantaisies du passage sur « les charbons dévastateurs » (n. 5). Rien d'un exposé spéculatif ou d'une archéologie, mais une belle et grande image tirée de la vie

juive, histoire juive par laquelle il présente la pensée chrétienne, l'attitude fondamentale du chrétien : « psaume des montées ou la Vie montante », peut-on dire, selon l'expression de Mgr Baunard, où « l'âme est invitée à prendre son essor vers Dieu ». Et cette page de l'Écriture devient alors comme une grande parabole sur la vie militante, tout à fait analogue à ce qu'est dans l'Évangile la parabole des vierges sages. Augustin était le prêtre qui, avant les saints mystères, adresse un solennel *Sursum corda* à ses assistants, un *Sursum* longuement développé et ressassé [2].

Nous écouterons cette voix, le mardi et le mercredi, à vêpres, lorsque nous psalmodierons les psaumes des montées; nous y penserons en ce temps de l'Avent qui est bien la marche vers Jésus, un acheminement obscur au-devant de lui jusqu'à ce que nous le trouvions, *donec veniat*, et voilà une occasion de donner une résonance plus profonde et une saveur plus biblique à cette Mystique de la Route qui s'est si bien développée dans nos camps et nos pèlerinages.

Nous y penserons au moment où les expressions : vie itinérante, *homo viator*, mouvement ascensionnel, conception pérégrinale de la cité, marche à la spiritualité, reviennent avec tant d'insistance sous la plume de tant de penseurs [3] et de philoso-

---

2. Une invitation, mais une exigence aussi. Comme son cœur d'apôtre se trahit dans ces pages : « Puissions-nous marcher, monter, voler; que le psalmiste franchisse tous les objets, que chacun voie s'il se reconnaît ici... » (ps. 38, 8); et dans le début de saint Jean, où il développe les mêmes idées : « Je vous en prie, aimez avec moi, courez en croyant avec moi; désirons la patrie d'en-haut, soupirons vers la patrie d'en-haut, sentons que nous sommes ici des pèlerins. Que verrons-nous alors ? l'Évangile nous le dit dès le début : « Au commencement était le Verbe. »

« Je sens que vos affections s'emportent avec la mienne vers les biens d'en-haut. Mais le corps qui se corrompt appesantit l'âme... Moi, je vais reposer ce rouleau; vous, vous allez reparlir, chacun vers ses occupations. Du moins nous sommes-nous trouvés bien dans une commune lumière; du moins nous sommes-nous bien réjouis, avons-nous bien exulté; en nous séparant les uns des autres, ne nous séparons pas de lui. »

3. « Joie ou souffrance, vie ou mort, tous les chemins mènent à Dieu. Mais il faut marcher; les chemins conduisent à la demeure, mais ils ne sont pas la demeure. Tu trouveras Dieu partout à condition de ne t'arrêter nulle part.

« Que tout ce que tu aimes ici-bas soit un chemin, non une demeure. Car

phes chrétiens. Ils nous apprennent à faire justice des vues superficielles, statiques, de cette façon que nous avions de stabiliser artificiellement les êtres, les états psychologiques, les notions. Ils nous apprennent à regarder tout horizon, toute créature comme incomplète, orientée vers autre chose de plus haut qui lui donne son sens : tout est en ébauche ici-bas, en mouvement, en bouton et doit être dépassé. Ils sont moins attentifs à l'harmonie des sphères qu'à ce gémissement qui vient d'un monde inachevé et tragique, qu'à cette genèse et à cet enfantement qui travaille toute chose, à plus forte raison à la vie humaine qui s'est engagée dans cette dialectique et en a conscience. L'homme ne retrouvera son équilibre, et même l'ordre terrestre stable ne sera instauré que si l'homme garde une conscience aiguë de sa vie itinérante, dit Gabriel Marcel, que s'il fait de sa vie laborieuse un mouvement ascensionnel et un perpétuel *sursum*...

Que la voix des philosophes s'unisse à la voix de l'Église pour nous apprendre à chercher, à chercher en gémissant, en désirant, et que ce désir nous entraîne et que nous montions en chantant le Cantique des degrés. (Ps. 122, 2.)

Surtout, que l'Esprit de Dieu parle, qu'il parle en nous, dans nos cœurs, qu'il chante en nous; et que nous montions (que nous dansions) au rythme de ce chant. (Ps. 128, 1.) — « N'empêche pas la musique », dit le Livre de la Sagesse.

J. DELAMARE.

---

la demeure est Dieu. La médiocrité de l'âme se reconnaît à ce qu'elle fait une demeure dans un devoir, un plaisir ou un repos, où les âmes supérieures ne voient qu'un chemin.

« Tous les biens créés sont des chemins vers Dieu. Ils ne peuvent être que cela. De ces chemins, l'idolâtrie fait une impasse » (G. THIBON, *Le pain de chaque jour*, p. 154).

IMMACULÉE CONCEPTION

Gaudens gaudebo in Domino : Je tressaillirai de joie dans le Seigneur.

Lorsqu'elle fête ses saints, l'Église nous invite à la joie, elle nous redit celle de nos pères pour que nous la partagions; elle se sent sur nous assez d'emprise pour guider jusqu'à nos plus intimes sentiments; son mandat divin l'y autorise et lui en donne la grâce souveraine. Et voici qu'en ce jour elle n'en use pas; son respect cependant ne se fait pas plus craintif; ne sommes-nous pas toujours les enfants indéfiniment avides de sa perpétuelle maternité, mal instruits de ce qu'ils doivent faire pour recevoir un aliment invisible sans cesse renouvelé ? L'Église parle au nom de ses saints pour donner à leurs appels une assurance divine, mais elle se tait devant la Vierge très sainte dont les accents pénétrants et persuasifs doivent être saisis sans intermédiaire. C'est Marie elle-même qui nous dit sa joie. Ses paroles sont d'un grand prix, et l'Église le sait, qui a mis tant de siècles à les pouvoir entendre; c'est par un lent travail et un enfantement séculaire qu'elle a mérité — comme on mérite devant Dieu — de nous faire entendre les paroles de notre Mère. L'Église nous convie aujourd'hui à la joie; elle nous félicite maternellement de recueillir là où nous n'avons pas semé, de goûter un fruit qui dépasse toutes les promesses, parce qu'il n'y a pas de proportion entre le don de Dieu et le labeur des enfants des hommes. L'Église nous délègue à la joie au nom de dix et quinze générations, un peu comme Siméon répondait dans

l'épanouissement de son cœur à tant de désirs qui l'avaient précédé et comme façonné. Et puis l'Église nous laisse seuls devant l'objet de notre joie, ou plutôt, l'Église, c'est nous tous nous réjouissant, cédant à l'irrésistible sympathie qui accorde au cœur d'une mère celui de ses enfants très aimants.

C'est peu de se réjouir comme on se réjouit sur terre. Qui donc n'a connu, même au seuil de la vie, sous l'amer scepticisme dont se revêt parfois la sagesse, le néant de toutes choses, le néant de celles que les hommes recherchent le plus, qu'ils appellent plaisir ou bonheur et qu'une tentation de blasphème nous ferait nommer la joie? Cette première séduction, pourtant, nous est bonne parce qu'elle nous ouvre, pousse nos désirs et nous permet d'entendre les messages que le ciel nous adresse. C'est à ces moments de nos pauvres joies qu'il nous faut recourir pour pénétrer les paroles de notre Mère : « Je tressaillirai de joie dans le Seigneur. » La joie authentique se goûte dans le repos, qui est épanouissement intime du cœur; des tressaillements l'éclairent et la débordent, mais ne peuvent s'y soutenir; la joie abandonne peu à peu, par le mouvement d'une purification nécessaire, les impétuosités premières dont sourit l'expérience. Mais cela, c'est notre joie; nous l'avons connue, et ce n'était pas encore la vraie joie. La joie de Marie est un tressaillement qui ne passe pas, un sommet où elle se tient sans effort parce que c'est Dieu qui l'y fixe. Nous ne nous dépassons pas sans sortir de nous-mêmes, et, ne pouvant longtemps supporter cette brisure, nous retombons en notre fonds. Il est des joies divines, on ne supporte pas ces joies-là sans être divinisé; émerveillement que nous arrachent certaines âmes dont l'atmosphère intérieure et l'irrésistible rayonnement s'imposent comme un mystérieux reflet de la transcendance de Dieu. La révélation de la joie de Marie, c'est la révélation d'une œuvre de Dieu; œuvre incomparable, comme l'exultation débordante qui en est le sceau; et c'est pourquoi cette joie nous inspire un pénétrant respect avant que de nous saisir et de s'assimiler nos âmes.

J'ai été revêtue du vêtement du salut. Voilà bien l'œuvre de Dieu par excellence, de Dieu qui s'imite lui-même en commençant et en achevant toutes ses œuvres par la miséricorde. La joie

est plus grande pour un pécheur qui se convertit, mais le message de Marie complète le diptyque; sa joie est plus grande que celle de tous les justes, parce qu'elle a été juste avant eux et qu'en cette justice elle a goûté mieux qu'aucun pénitent ce qu'est la grâce du salut. Nous n'héritons le salut qu'après avoir éprouvé le poids d'une sentence de réprobation; Marie est, par excellence, l'héritière du salut. Marie est la sauvée comme Jésus est le Sauveur. Marie demeura la « toujours vierge », parce qu'elle fut premièrement la « toujours sauvée ». Tous, nous recevons le salut le jour où Dieu nous adopte, et tous nous avons à nous sauver à la sueur de notre front; certains ont été sanctifiés et sauvés dès le sein de leur mère, et certains ont ajouté pour leurs frères ce qui manquait à la Passion du Christ. Salut et Rédemption dégradés. Nul n'a été sauveur dès le principe; nul n'a été, pour ainsi parler, identifié au salut, si ce n'est Marie. Rien en lui qui ne fût rédempteur, rien de lui qui n'eût suffi à nous sauver; rien en elle qui ne soit sanctifié dans le Christ. Au moment où elle est, elle est sauvée, elle est revêtue du vêtement de salut et devient le salut de notre race. La Rédemption du Christ dépasse toutes les autres parce que, surtout, elle est d'un autre ordre et nécessairement requise. C'est cet écart mystérieux que nous ne devons pas craindre d'avoir en mémoire pour saisir comment le salut que Marie chante en elle dépasse notre salut. Tout l'abîme, de la médiocrité à la perfection, du plus ou moins à l'absolu, se retrouve ici; les justes et les plus grands d'entre eux ont eu part à l'héritage du salut, seule Marie le reçoit autant qu'il se pouvait. Son salut à elle est d'un autre ordre, et elle connaît le prix du salut mieux que les justes, mieux que les pécheurs, parce que jamais elle n'a ressenti l'angoisse du besoin d'être sauvée, parce que jamais elle n'a jugé le salut à la lumière de l'homme, et comme le réconfort de l'homme, mais à la seule lumière de Dieu et comme le don de Dieu. Notre joie d'être sauvés reste comme infirme et blessée, incapable de se soutenir aux sommets dont elle descend, la joie de Marie est un tressaillement sans vicissitude; plus haute que la joie des justes, plus haute que la joie des pénitents, plus haute que toute joie dont la terre offre au ciel le spectacle, joie toute simple dont le transport nous est l'écho bienfaisant de Dieu lui-même.

Dieu m'a couvert du manteau de sa justice. « J'étais nu et vous 'avez vêtu. » Dieu prêche d'exemple; avant d'épouser l'humaine isère pour solliciter notre amour, il a fait à toute notre race, : Marie, un don plus magnifique. Il a prévenu notre dépouille- ent mieux que nous ne saurions prévenir les besoins de nos ères et il a poursuivi son dessein de miséricorde avec la rigueur ie nous imputons à sa justice. Si nous savions le don de Dieu, ous nous réjouirions que Dieu nous donne ; Marie saisit en le ce don : jamais elle n'a pu se saisir autrement que possédant e don qui est le sommet d'elle-même ; elle se reçoit de Dieu omme ne fait aucune créature, elle est don de Dieu comme elle st fruit unique de son salut. Nous savons bien et nous savons op tout ce qui en nous n'est pas don de Dieu. Si nous pouvions, ar une réponse parfaitement sincère à la grâce que chaque ins- ant nous mesure, ignorer ce que, de nous, le don de Dieu n'a as encore imprégné, cette ignorance nous serait grande déli- rance. Marie possède cette ignorance bienheureuse qui est le onds de l'innocence. Elle ignore, en toute sa vie parce qu'en out son être, ce que pourrait être l'absence du don de Dieu; et c'est pourquoi sa joie chante sans s'épuiser. Lorsque toujours nous voyons le don de Dieu se mêler à la trame de nos vies, nous ne savons plus distinguer : est-ce Dieu qui accompagne notre épopée terrestre ? est-ce notre vie qui s'accorde à la plénitude du don de Dieu qui est en Dieu, Dieu lui-même ? Il s'élabore lente- ment en nous une synthèse de temps et d'éternité, encore que notre premier fonds nous laisse l'inclination funeste à morceler au-dedans de nous la prise que nous offrons à Dieu. La Sainte Vierge n'a qu'une expérience, toujours la même, et c'est d'avoir toujours reçu le don de Dieu ; il ne peut y avoir, en une vie humaine, ni tact plus vivant de l'éternité, ni principe plus stable de joie; et c'est pourquoi cette joie de notre Mère est sans cesse sous notre regard comme un idéal réconfortant; bien plus, comme la source de notre vraie joie.

Divine bienveillance qui sauve, libéralité sans repentance d'un Père infiniment aimant, tout cela s'achève dans le don de la Justice. Ce n'est pas notre justice que Dieu donne, cette justice que l'Écriture compare à un linge souillé, mais la justice qui est la

vérité s'animant et devenant vie, la justice qu'il est lui-même
Marie est justifiée comme elle est sauvée, d'une façon transcen
dante que nous pouvons cependant pressentir parce qu'aussi bie
c'est la même œuvre de salut qui porte en elle et en nous so
indivisible épanouissement. Il y a bien loin de la justice' su
laquelle pèse le joug des commandements à la justice qui le
asservit à l'amour; le juste qui n'est que juste n'est pas le just
qui est saint; la conscience lourde d'elle-même qui ne se repro
che rien n'est pas la conscience pleine et reposée dont le témoi
gnage implicite vient mourir auprès de Dieu. Qui donc n'a conn
cet écart déchirant, qui n'a ressenti l'échec douloureusemen
renouvelé de cet effort de justification qui semble voué à n'abou
tir jamais ? Nos justices ne sont pas tout à fait justes, il leur man
que toujours cette mesure que Dieu seul possède en sa saintet
absolue, que seul il peut communiquer dans la plénitude de s
grâce. Qui d'entre nous est sans péché et lequel d'entre nos acte
est sans péché ? De quel talent n'abusons-nous pas un peu et d
quelle grâce n'amortissons-nous pas l'élan ? Nous thésaurisons
mais c'est le capital d'iniquité qui nous submerge : et nous nou
condamnerions par nos justices si Celui qui est justice ne les fai
sait justes à sa mesure. « Bienheureux sont qui ont faim et soif d
la justice, parce qu'ils seront rassasiés » : triomphe de la miséri
corde sur la médiocrité. Bienheureuse celle qui a été revêtue d
justice, triomphe de Dieu sur la race et de la race sur elle-même
Marie n'a connu cette faim et cette soif de justice que dans l
rassasiement du don qui lui était fait. Tous les désirs qui nou
ouvrent aux grâces qui nous tiennent progressivement sous l'em
pire de leur nécessité, toutes les patientes justifications que Dieu
opère en nous, tout cela Marie le possédait d'emblée : elle en
possédait le principe au principe même de sa vie. La sainteté de
Dieu triomphe chaque jour; le combat qu'elle livre en Marie es
riche des conséquences si indéfiniment diversifiées que nous con
templons en tant de saints, et dont notre propre vie nous apporte
les alternatives douloureuses et réconfortantes.

Marie est justifiée comme elle est sauvée, son salut n'est pas le
nôtre parce que sa justice non plus n'est pas comme la nôtre
Dieu l'a justifiée parce qu'il l'a possédée au principe de ses voies
à lui. C'est Dieu même qui est requis comme mesure de nos jus

tices, et nous ne revêtons la justice de Dieu qu'en pénétrant en sa vie. « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant de faire quoi que ce soit, dès le principe. » Ce n'est donc pas à nous, ô Marie, que nous devons nous arrêter si nous voulons comprendre votre privilège et goûter votre joie mystérieuse; vous êtes ce que vous êtes dès le principe : il y avait en Dieu, si l'on peut ainsi dire, une attente de la création; il y avait au principe, plus avant dans l'être divin, une attente de vous-même qui coïncida avec le meilleur de ce que vous êtes. Dieu sait les cheveux de nos têtes, et cette science c'est lui-même. Dieu sait l'Incarnation et tout le plan du salut, et cette science c'est lui-même. De Dieu à ses créatures, le sens du mystère respecte l'abîme, mais s'il faut rechercher un principe aux voies de Dieu, ne le trouvons-nous pas en Dieu même; s'il faut entendre par ordre chacun de ses desseins, ne les saisirons-nous pas d'abord en leur essor, alors qu'encore immanents ils portent l'empreinte de la divine simplicité ? Dieu possède Marie, mais au principe de ses voies à lui. Il n'était pas assez qu'elle fût possédée au principe des siennes : il fallait qu'elle échappât, en Dieu, à toute emprise du temps pour être à jamais préservée de ses morsures, et qu'elle prît au cœur de la sainteté de Dieu le secret de la sienne. C'est le même dessein intemporel qui nous permet de voir, en la personne du Verbe, une attente de l'humanité sainte; et, se greffant sur celle-ci, la prédestination singulière de la Mère du Verbe. « Bien avant que le monde fût, le Seigneur me possède au principe de ses voies. » Dieu veut se donner. Il se communique à son Verbe. Il se donne à ses créatures. On ne remonte pas plus avant dans les voies de Dieu; au-delà, il n'est plus que le mystère de la Déité. On n'interpose rien entre le Père qui est Dieu et le Fils qui est Dieu; au-delà de cette relation qui les unit, il n'est plus que l'identité de leur nature. Marie est possédée de Dieu jusqu'en ce principe des voies de Dieu. En ce double épanchement de la déité, créé et incréé, Marie est le répondant du Verbe son Fils. Son privilège est comme le reflet créé de l'égalité du Père et de son Verbe. En son Fils, le Père est adéquat à soi-même; identiquement en Marie, il se fait adéquat au dessein qu'il a conçu d'elle, c'est une joie qu'en nous il n'a pas. La joie de Marie, c'est une joie divine, c'est celle-là même que Dieu se

proposait en nous créant, convoitait en nos réussites et que seule la Vierge très sainte lui offre en notre nom. C'est la joie de Dieu et c'est notre joie; c'est une joie sacrée qu'on ose à peine goûter, et c'est une joie qu'on désire éperdument; c'est notre Mère que nous prierons de nous la redire elle-même : *Gaudens gaudebo in Domino*.

Fr. M.-L.-G. des Lauriers, O. P.

SAINT JEAN DE BRÉBEUF

martyr de la Nouvelle-France

Le 16 septembre de cette année fut une journée d'amitié et d'union catholique franco-canadiennes. Le comité Marquette a célébré le troisième centenaire des martyrs français du Canada, dans leur sanctuaire, élevé à Fort-Sainte-Marie, au bord du lac Huron. Le P. Marquette, découvreur du Mississipi en 1673, est déjà universellement connu. Les premiers Jésuites martyrs, en 1649, dans ce qui était alors la Nouvelle-France, méritent avant la fin de l'année notre souvenir spécial.

Le plus représentatif est le P. Jean de Brébeuf, dont toute la vie, comme le martyre, est une leçon de douceur.

Cette douceur lui valut dès son vivant bien des victoires. Lorsque, plaisantant sur son nom, il disait volontiers : « Je suis un vrai bœuf », il ne faisait allusion qu'à sa force d'endurance, à sa puissance musculaire, à sa haute taille, à ses traits de soldat; mais, autour de lui, tous sentaient qu'il s'était surnaturellement assoupli au service de Dieu. Au lieu d'être contredite par sa vigueur, sa douceur n'en était que davantage mise en relief, et, sous l'humilité, elle transparaissait, conquérante.

Sa famille, normande, avait dès longtemps fourni des combattants et des agriculteurs de valeur. L'un d'eux, Hugues de Brébeuf, avait triomphé, avec Guillaume le Conquérant, à Hastings

en 1066. Un petit-neveu de celui-ci, Philippe d'Arundel, héroïquement catholique, était mort prisonnier de la protestante Élisabeth d'Angleterre, à la Tour de Londres, après avoir gravé sur les murs de sa cellule : « Plus on souffre pour le Christ en ce monde, plus on sera glorifié avec lui dans l'autre. » En France même, un Nicolas de Brébeuf accompagna saint Louis à la Croisade et fit aussi des prouesses à Damiette. Puis ses descendants, toujours avec honneur plus qu'avec richesse, s'attachèrent, dans leur province, à la culture.

Le futur apôtre du Canada naquit à Condé-sur-Vire le 25 mars 1593. Il passa sa jeunesse dans la ferme-gentilhommière de ses parents, peut-être aussi au collège de Caen.

La virile douceur de Jean se manifesta, avec son esprit d'humilité et de sacrifice, dès son entrée chez les Jésuites de Rouen, à l'âge de vingt-quatre ans. Sa décision, sans doute discutée avec ses parents, paraît d'autant plus méritoire qu'il était leur fils aîné et donc accédait de droit à la possession du domaine. Pourtant, il se renonçait au point de n'aspirer qu'à être Frère coadjuteur. Mais ses supérieurs, voyant ses aptitudes, l'orientèrent vers le sacerdoce. Et, dès après son noviciat, ils le nommèrent régent de grammaire à leur grand collège, aujourd'hui lycée Corneille, où il put avoir comme élève l'illustre poète, né à Rouen en 1606.

Au bout de deux ans, une fatigue mal définie le fit envoyer, sans emploi, à la résidence de Pontoise. Peut-être son tempérament ne s'accommodait-il point de la vie sédentaire du professorat. Mais, dominant l'épreuve avec une rare énergie, ce « malade » s'assimila rapidement, plus ou moins seul, la *Somme* de saint Thomas, et dès avant la fin de 1622, à vingt-neuf ans, il reçut tous les Ordres.

Il subit alors l'influence décisive de deux célèbres mystiques de sa Compagnie : les PP. Binet et Lallemant. Le premier, le P. Étienne Binet, étendait la suave action spirituelle de saint François de Sales, dont il avait été le condisciple à Paris; il était recteur du collège de Rouen, et de Brébeuf aimait, suivant l'expression d'Henri Bremond, son « tour caressant et persuasif ». Le second, le P. Louis Lallemant, moins humaniste et plus augustinien, fut maître des novices à Rouen de 1623 à 1625; et en ces

nées le jeune religieux était revenu au collège de la ville en nt que procureur-économe, charge conforme à sa modestie.

Ainsi, originalement doué de force simple et douce, ignacien formation, il pouvait tout bien mener et réussir dans le champ issionnaire auquel il aspirait et pour lequel surtout avait été ondé, en 1604, le noviciat de Rouen, en réponse au grand mouement qui, après l'apaisement des luttes religieuses du XVI^e^ siècle, inaugurait l'expansion de la France catholique dans le onde.

Quand on arrive aujourd'hui à Québec et qu'on accède, par « l'élévateur », à la terrasse d'où la vue s'étend au midi sur l'immense fleuve du Saint-Laurent, on est accueilli par la statue en bronze de Champlain, aux cheveux flottants, à la moustache énergique, ceint d'une épée qui relève son manteau, mais saluant de son large feutre à la plume tombante : représentation de la vaillance et de la bienveillance françaises. Ressemblance au laïc à ce que fut de Brébeuf au religieux.

Sa patiente douceur va d'abord saisir les usages et la mentalité des Peaux-Rouges et gagner leur sympathie. Venu exprès pour eux, dans le premier groupe des Jésuites, en 1625, à l'aide des Récollets, déjà arrivés en 1615, il ne reste que peu de mois au service des colons, à Québec, et dès l'automne il accompagne des Algonquins qui, leurs échanges faits, repartent pour leurs chasses d'hiver.

Dur apprentissage missionnaire. Il allait alors au nord, par les collines des Laurentides, vers le lac Saint-Jean, chanté par Louis Hémon dans *Maria Chapdelaine*. Mais, en ce temps-là, la poésie de son âme mystique et charitable contrastait fort avec la grossièreté des sauvages, avec leur promiscuité pleine de vermine qu'il dut d'abord partager, leur uniforme alimentation de maïs écrasé, mêlé de poisson ou de gibier, sordidement préparé; la faim souvent, quand on devait se contenter d'écorces tendres; le froid intense, à faire éclater les arbres, et dont seule la neige protégeait dans des huttes sommaires; la fumée qui y était rabattue par le vent, au point que pour respirer il lui fallait se mettre à plat ventre, la bouche contre terre; la saleté inimaginable de tout. Vie de sauvage parmi les sauvages. Pourtant, à son retour

à Pâques, le P. Charles Lallemant, son premier supérieur, écrit au P. Vitelleschi, supérieur général de la Compagnie, qu'il a acquis « une très grande connaissance de la langue », ce qui suppose la plus patiente attention, et qu'il est « tout à la fois pieux, prudent et robuste », ce qui montre sa parfaite adaptation.

Bientôt il repart dans la presqu'île canadienne qui s'avance au midi, en fer de lance, entre les grands lacs, chez les Hurons. Dix ans plus tard, étant à sa troisième navigation vers cette peuplade, sur la longue rivière Ottawa, toujours très pénible à cause, notamment, des portages de canots, il écrira dans une *Instruction aux Pères de notre Compagnie qui seront envoyés aux Hurons* : « Persuadez-vous que les sauvages retiendront la même pensée de vous dans le pays qu'ils auront eue par le chemin, et quiconque aurait passé pour une personne fâcheuse ou difficile aurait par après bien de la peine d'ôter cette opinion. C'est chose incroyable comme ils remarquent et retiennent jusqu'au moindre défaut. » Or, retenant aussi les qualités, tandis qu'ils attribuaient ordinairement à chacun des noms d'animaux, et qu'ils appelleront bientôt de la sorte l'autre apôtre et martyr Isaac Jogues *Ondessonk*, « oiseau de proie », à cause de son ardeur, ils nommèrent déjà, avec tout leur flair, Jean de Brébeuf *Echon*, « mon neveu », à cause de sa douce amitié.

Quoique vigoureux, il était allé, dans l'aide apportée aux Peaux-Rouges, à l'extrémité de ses forces. « Nous n'en pouvions plus, écrit-il à son Père Général; mais Dieu nous faisait goûter les consolations du paradis. » Lui-même nous révèle d'où venaient sa patiente bonté et la joie, sa compagne. Car, ne se faisant pas d'illusion sur les tendances des sauvages, qu'il voyait très éloignés du christianisme, « quel contentement, dit-il encore aux futurs missionnaires, d'aller par ces saults et de gravir ces roches à celui qui a devant les yeux cet aimable Sauveur, harassé de tourments et montant le Calvaire chargé de sa croix! Quelle consolation! Car il faut que j'use de ces termes, autrement je ne vous ferais pas plaisir; quelle consolation donc de se voir, même par les chemins, abandonné des sauvages, languir de maladie, ou mourir de faim dans les bois et de pouvoir dire à Dieu : « Mon Dieu, c'est pour faire votre sainte volonté que je suis réduit au point où vous me voyez. » Avec sa grâce, il empruntait donc au

Christ Rédempteur toute sa possible patience sacrifiée, dont il savait la valeur.

Le triomphe sur l'égoïsme indigène était en effet très dur, plus encore que la colonisation en cette rude contrée. C'était bien le « pays des croix », ainsi qu'on appelait en France le Canada, depuis toutes les croix qu'y avait plantées Jacques Cartier déjà, au premier tiers du XVI[e] siècle, en prise de possession. Mais la charité divine pressait le missionnaire, comme aussi bien elle inspirait toute la colonie. « Le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire », disait Champlain. Plus que tous, le premier apôtre des Hurons pouvait donc écrire mystiquement : « Faut aimer les sauvages de cœur, les regardant comme rachetés du sang du Fils de Dieu et comme nos frères, avec lesquels nous devons passer le reste de notre vie. » Quoiqu'il ajoutât : « Cela est difficile à pratiquer, car, sortant d'un lieu bien poli, vous tombez entre les mains de gens barbares qui ne se soucient guère de votre philosophie ni de votre théologie : perles foulées aux pieds. »

Mais encore, sa charité était aussi constante que compréhensive, toujours prête à se livrer avec la plus grande abnégation. « Je n'ai jamais vu une personne moins attachée à ses dévotions, écrira un de ses compagnons, le P. Chaumonot, quoiqu'il fut grandement caressé par Dieu [1]. Quand il était question d'aider le prochain, il n'avait d'égard à aucune incommodité qu'il lui fallut souffrir, froid, chaud ou lassitude, quand il y allait du bien de quelque âme. » Il savait donc parfaitement se quitter lui-même, et aussi, vraiment, quitter Dieu pour Dieu, en répondant toujours au plus pressant appel de la charité.

Sans être obséquieux, mais toujours judicieux et respecté, il faisait ainsi lentement le travail d'imprégnation religieuse. Seul missionnaire pendant deux ans au milieu de sa peuplade, il traduisit pour elle un catéchisme, en préparant un dictionnaire et une grammaire. Cela par une patiente adresse, car la langue

1. Sa pénétration de Dieu semble être allée jusqu'à la contemplation infuse, d'après ses notes intimes, relevées par le P. Ragueneau dans sa *Relation* de 1649 (ch. 5, p. 18).

huronne, compliquée en conjugaisons, était dénuée de tous termes non seulement abstraits et spirituels, mais même ayant un sens général, au point qu'il dut commencer par y faire dire : « Au nom de notre Père et de son Fils et de leur Saint-Esprit », car chaque nom devait y être accompagné de son possessif.

Ses vertus personnelles pénétraient dans son entourage. Même sa mortification corporelle, bien connue des Hurons qu'il laissait toujours venir dans sa cabane en planches, à part son court sommeil pris tout habillé sur des écorces. Sa pureté brillera au milieu de ce peuple, dont l'immoralité était le plus grand vice, au point d'y inspirer des héroïsmes renouvelés de saint Benoît : deux jeunes gens, pour vaincre des tentations, se rouleront l'un dans la neige, l'autre sur des charbons ardents.

« Que si une fois on commence à les gagner, le fruit sera inestimable », dira Jean de Brébeuf au moment où, revenant chez eux en 1635, il entrevoyait les premières conversions d'adultes.

Mais son apostolat avait été interrompu, avec notre faible colonisation, pendant cinq ans par des corsaires calvinistes, mi-écossais et mi-français d'origine, les frères Kirke, à la solde de l'Angleterre. Dans l'intervalle, il remplit encore l'emploi de procureur au collège de Rouen. En janvier 1630, il y prononce ses vœux perpétuels et il grandit dans son union à Dieu. Il note sur son cahier personnel : « J'ai senti un vif désir de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. J'ai craint d'être réprouvé parce que Notre-Seigneur m'avait traité jusqu'à présent avec tant de douceur. » Douceur d'abord née au cœur des sauvages en retour surnaturel de la sienne, mais qui, avant de se fixer en un parfait christianisme, va connaître de terribles tempêtes. Par une inspiration véritable, il s'y prépare. « Rien, maintenant, ajoute-t-il, ne me séparera de votre amour, Seigneur, ni la nudité, ni le glaive, ni la mort[2]. » Il renouvelle là les grands accents d'amour de saint Paul pour le Christ avant la persécution.

A son retour au Canada, recouvré par l'habileté et l'énergie de

---

2. Cf. Joseph Robinne, *L'apôtre au cœur mangé*, p. 174, édit. Saint-Paul, Paris, 1949.

Richelieu, sa patience et sa bonté font éviter aux autres missionnaires les embûches tendues chez les Hurons mêmes, rendus plus défiants et par ailleurs excités par la reprise de leur lutte contre leurs ennemis du Sud, les Iroquois, ennemis aussi des Français.

Certes, le peuple huron, qui plus que les autres a mérité de laissser un nom, possédait des qualités. Il était d'humeur sociable, courtois, hospitalier. Chateaubriand en fait les Athéniens du Nouveau-Monde, comparant d'autre part les Iroquois aux anciens Spartiates. Mais tous devenaient cruels dans leurs faciles emportements. Les Hurons, plus négligents, étaient de même très superstitieux et sous la dépendance de leurs sorciers. Atteints d'épidémies, faute de prendre les précautions recommandées par les missionnaires, ils les en rendirent, au contraire, responsables. Plusieurs fois, ils levèrent des haches sur la tête des « robes noires ». Il fallut que presque tous les missionnaires fussent eux-mêmes malades, et ensuite il fallut l'ancienne amitié huronne à l'égard d'*Echon*, et sa douce assurance, en plus de leur dévouement à tous, pour écarter le massacre. Comme c'était l'usage indigène d'offrir avant de mourir un festin d'adieu à ses relations, le P. de Brébeuf, alors supérieur de la mission, sut, dans le paroxysme du danger, inviter à un banquet suprême les sauvages, qui s'y rendirent en foule, et là, par tout son ascendant, il calma leurs intentions sanguinaires.

C'est un peu après, en 1639, que le saint prêtre fit le vœu de ne pas manquer l'occasion du martyre.

Dieu, qui le destinait à porter le plus héroïque et le plus triomphant témoignage, voulut lui donner quelques succès préalables.

Ce fut d'abord au centre même de la colonie. S'étant brisé la clavicule gauche sur la glace en évangélisant la peuplade dite Neutre, au nord du lac Ontario, il revint à Québec. Pendant trois ans, il y exerça le plus fructueux ministère.

Sa piété édifia nos colons plus qu'elle ne l'avait fait à ses passages. Sans doute n'étaient-ils encore que quelques centaines, mais tous pratiquement catholiques, de mœurs comme de culte. Un simple relevé est éloquent : sur 674 baptêmes enregistrés dans l'église des Jésuites de Québec jusqu'en 1660, on ne constate qu'une naissance illégitime. L'influence profonde de Brébeuf est là.

Elle est à Sillery, tout proche, où, avec le P. Lejeune comme supérieur, il réalisa encore comme procureur une parfaite communauté de familles algonquines. C'était la réplique des « Rédactions » que les Jésuites espagnols et portugais organisaient alors, depuis 1608, en Amérique du Sud. C'était surtout l'application de l'idéal catholique et français, suivant les vues mêmes de Champlain et de son successeur, Montmagny, à l'encontre des Anglais qui, dans leurs plans de colonisation, ne tenaient pas compte des indigènes. « Il semble, écrivait en 1644 la vénérable Marie de l'Incarnation, que la ferveur de la primitive Église soit passée dans la Nouvelle-France et qu'elle embrase les cœurs de nos néophytes... Les Français qui arrivent ici pleurent de joie, voyant les loups devenus agneaux et des bêtes changées en enfants de Dieu. » A côté de la fermeté de Lejeune, c'était surtout l'entière douceur et simplicité de Brébeuf qui évoquait et façonnait l'agneau.

Cette année-là, où la grande Ursuline portait ce témoignage, il rentrait définitivement chez les Hurons et il voyait aussi tomber leurs préventions collectives : il en baptisait enfin des centaines.

Il avançait encore personnellement en sainteté. En 1645, en effet, il prononce un dernier vœu : celui de « toujours élire l'action la plus parfaite ». Il n'est pas douteux qu'il s'y conforma désormais jusqu'à sa mort. « Pour moi, atteste le P. Ragueneau, son dernier supérieur et directeur, quoique je l'aie pratiqué très intimement, je n'ai jamais pu reconnaître en lui la moindre faute, non seulement qui fut un péché, mais non pas même contre la moindre de nos Règles[3]. »

Il était prêt à partir vers Dieu : l'occasion désirée allait lui en être offerte. Depuis 1641, c'était la guerre ouverte des Iroquois, armés en contrebande par les Hollandais ou les Anglais. A part une courte trêve, en 1645, cette guerre devait durer vingt ans et faire beaucoup de victimes, et aussi de martyrs, car les assaillants étaient excités contre les catholiques par leurs armuriers protestants. Pris le premier, en 1642, dans une embuscade

3. *Relations des Jésuites dans la Nouvelle-France*, t. II, 1649, publiées à Québec, 1858.

au lac Saint-Pierre, en plein fleuve du Saint-Laurent, le P. Isaac Jogues et le « donné » à sa Compagnie, René Goupil, avaient été torturés et celui-ci massacré, ainsi que plusieurs Hurons. Isaac Jogues fut abattu, en 1646, à coups de *tomahawk*, avec un autre « donné », Jean de la Lande. Enhardis par la faiblesse de nos réactions, les Iroquois, passant à travers les territoires des Neutres et des Pétuns, envahirent la petite presqu'île huronne. En 1648, ils y massacrèrent le P. Antoine Daniel. C'était déjà au ciel quatre intercesseurs de la mission.

Le 16 mars 1649, ils surprirent, près du Fort-Sainte-Marie, le *wigwam* où se trouvaient le P. de Brébeuf et le P. Gabriel Lallemant. Pouvant fuir, comme des centaines de Hurons, au début de l'attaque, Jean de Brébeuf fut fidèle à son vœu. Avec son compagnon, il resta parmi les combattants qui firent face, l'un absolvant les chrétiens, l'autre baptisant les néophytes.

Dès qu'ils les saisirent, les Iroquois leur arrachèrent les ongles et les bâtonnèrent violemment. Attaché le premier au poteau de torture, le P. de Brébeuf encourageait les autres captifs. Alors, ses bourreaux lui coupèrent les lèvres et le nez. Ensuite « il resta ferme comme un rocher, sans pousser aucun cri », sous l'eau bouillante qu'un Huron apostat lui déversa sur la tête en dérision du baptême, sous un collier de six haches chauffées au rouge, sous une ceinture de résine enflammée, pendant « qu'ils se mirent tous à lui décharner toute la chair des jambes, des cuisses et des bras, jusqu'aux os, et la rôtirent devant lui pour la manger ». Au bout de trois heures, le voyant à l'extrémité, ils le scalpèrent et lui arrachèrent aussi le cœur pour s'en repaître, « disant (toujours d'après les survivants du drame) que le P. de Brébeuf avait été bien courageux à souffrir et qu'en buvant son sang ils deviendraient courageux comme lui ». Cruauté et hommage extrêmes...

Ensuite son compagnon, presque autant supplicié, expira, aussi intrépidement, le lendemain matin. Cette année-là, 1649, la mission huronne, qui comptait déjà près de huit mille chrétiens, bien formés, enregistra dix-huit cents nouveaux baptêmes, en plus de ceux qui furent administrés sur la brèche par les martyrs. A la fin de l'année, les 7 et 8 décembre, les PP. Charles Garnier et Noël Chabanel complétaient parmi eux le groupe des huit

martyrs qui devaient être béatifiés en 1925 et canonisés en 1930. Par la vertu de leur sang versé, la nation huronne, quoique dépeuplée et fugitive, devint entièrement chrétienne; et le village huron de Lorette a encore été représenté à leur canonisation.

Les Iroquois eux-mêmes, enfin matés, s'ouvraient peu après à l'Évangile et fournissaient aussi des exemples de vertu.

Plus que tous sanctifiés par leurs martyrs, les Canadiens français formèrent un grand peuple. Cédés au nombre de soixante mille, en 1763, à l'Angeterre, ils sont devenus plusieurs millions, vu leur grande natalité, conséquence de leur foi.

EUGÈNE JARRAUD.

Dans le prolongement de cet article, on lira avec émotion quelques extraits, concernant saint Jean de Brébeuf, des Relations *envoyées chaque année par les missionnaires, et que nous empruntons à l'ouvrage du R. P. Rouquette,* Textes des Martyrs de la Nouvelle-France, *publié aux Éditions du Seuil en 1947.*

... Ce bon Père se sentait tellement porté de procurer la gloire de Dieu et n'avoir que cela en vue que plus de onze ans avant sa mort il s'obligea par vœu de faire et de pâtir tout ce que le reste de sa vie il pourrait reconnaître devoir être à la plus grande gloire de Dieu, vœu qu'il renouvelait tous les jours à l'autel au temps de la très sainte communion.

Du depuis, je ne vois rien de plus fréquent dans ses mémoires que les sentiments qu'il avait de mourir pour la gloire de Jésus-Christ. *Sentio me vehementer ad moriendum pro Christo.* Désirs qui lui continuaient les huit et les dix jours de suite. Enfin, voulant se faire un holocauste et une victime consacrée à la mort et afin de prévenir plus saintement le bonheur du martyre qui l'attendait, il s'y voua par un vœu qu'il conçut en ces termes :

« Mon Dieu et mon Sauveur Jésus, que pourrai-je vous rendre pour tous les biens dont vous m'avez prévenu ? Je prendrai de votre main le calice de vos souffrances et j'invoquerai votre Nom. Je fais donc vœu en la présence de votre Père éternel et du Saint-

Esprit, en la présence de votre Mère très sacrée et de son très chaste époux saint Joseph, devant les anges, les apôtres et martyrs, et mes bienheureux Pères saint Ignace et saint François Xavier; oui, mon Sauveur Jésus, je vous fais vœu de ne jamais manquer, de mon côté, à la grâce du martyre, si par votre infinie miséricorde vous me la présentez quelque jour, à moi votre indigne serviteur. Je m'y oblige en telle façon que je prétends que tout le reste de ma vie ce ne me soit plus une chose licite, qui demeure en ma liberté, de fuir des occasions de mourir et de répandre mon sang pour vous. (N'étais que dans quelque rencontre je jugeasse pour lors qu'il fût des intérêts de votre gloire de m'y comporter autrement.) Et quand j'aurai reçu le coup de mort, je m'oblige à l'accepter de votre main, avec tout l'agrément et la joie de mon cœur. Et partant, mon aimable Jésus, je vous offre dès aujourd'hui, dans les sentiments de joie que j'en ai, et mon sang, et mon corps, et ma vie; afin que je ne meure que pour vous, si vous me faites cette grâce, puisque vous avez bien daigné mourir pour moi. Faites que je vive en telle façon qu'enfin vous m'octroyiez cette faveur de mourir si heureusement. Ainsi, mon Dieu et mon Sauveur, je prendrai de votre main le calice de vos souffrances, et j'invoquerai votre Nom, Jésus, Jésus, Jésus » (pp. 45-54).

Il est bien vrai que son humilité lui faisait embrasser avec plus d'amour, plus de joie, et je puis dire avec plus d'inclination de nature, les choses les plus humbles et les plus pénibles; si on était en voyage, il portait les plus pesants fardeaux; s'il fallait aller par canot, il ramait depuis le matin jusqu'au soir, c'était lui qui se jetait tout le premier à l'eau et en sortait tout le dernier, nonobstant les rigueurs du froid et des glaces; ses jambes nues en étaient toutes rouges et son corps tout transi. Il était le premier levé pour faire le feu et la cuisine, et le dernier couché de tous, achevant de nuit ses prières et ses dévotions, et quelque harassé qu'il fût, quelques fatigues qu'il supportât, par des chemins qui font horreur et dans lesquels les corps les plus robustes perdent courage, après tous les travaux du jour, et quelquefois de trente jours de suite, sans repos, sans rafraîchissements, sans relâche, souvent même n'ayant pas le moyen de prendre un seul repas avec loisir, il trouvait toutefois le temps de s'acquitter de

tout ce que nos règles demanderaient d'un homme qui ne serait point dans ces empressements, n'omettant aucune de ses dévotions ordinaires, quelque occupation qui lui pût survenir. Aussi disait-il quelquefois que Dieu nous donnait le jour pour agir avec le prochain et les nuits pour converser avec lui. Et ce qui était de plus remarquable dans ces fatigues qu'il prenait dessus soi, c'est qu'il le faisait si péniblement et si adroitement qu'on eût cru à le voir que sa nature y eût trouvé son compte. « Je suis un *bœuf*, disait-il, faisant allusion à son nom, et ne suis propre qu'à porter la charge » (pp. 51-52).

... Cette douceur était en lui vertu qui semblait surnager au-dessus de toutes les autres; elle était à l'épreuve de tout. Depuis douze ans que je l'ai connu, que je l'ai vu supérieur, inférieur, égal à tout le monde, tantôt dans les affaires temporelles, tantôt dans les travaux et les fatigues des missions, agissant avec les sauvages chrétiens, infidèles, ennemis, dans les souffrances, dans les persécutions et calomnies, jamais je ne l'ai vu ou en colère ou même dans l'apparence de quelque indignation. Souvent même quelques-uns ont voulu le piquer exprès et le surprendre dans les choses qu'ils croyaient lui devoir être plus sensibles; mais toujours son œil était bénin, ses paroles dans la douceur et son cœur dans le calme. Aussi Notre-Seigneur lui avait donné nommément cette grâce...

L'année 1634, faisant les Exercices spirituels de la Compagnie, Notre-Seigneur apparut à lui couronné d'épines et lui dit ces mots : « *Habebis deinceps unctionem Spiritus in verbis tuis* : Tu auras dorénavant en tes paroles l'onction du Saint-Esprit. » Et l'année 1640, en son action de grâces après la sainte messe, il vit et sentit une main qui oignait et son cœur et les puissances de son âme d'un baume sacré. *Ex qua visione, animi mei pax, et tranquillitas, consecuta est*[4], ajoute-t-il dans ses mémoires.

Fort peu de jours après cette vision, une sédition s'étant élevée contre nous dans le bourg Saint-Joseph, dans laquelle il avait été bien battu, et avec lui quelques-uns de nos Pères, les capitaines mêmes étant les boutefeux qui allumaient la sédition, ani-

4. Cette vision a été suivie d'une grande paix et tranquillité de mon âme.

mant la populace contre nous, qui nous chargeait d'injures et menaçait de nous brûler; le soir, comme le Père remerciait Dieu de tout ce qui était arrivé, sentant toutefois en son cœur quelque détresse, provenant de la crainte que ces malheureux n'empêchassent les progrès de la foi, Notre-Dame lui apparut, qui avait le cœur transpercé de trois épées; et en même temps il sentit une voix intérieure qui lui disait que la très Sainte Vierge avait toujours été parfaitement soumise aux volontés de Dieu, quoique son cœur eût été bien avant dans l'affliction, et qu'il devait la prendre en son adversité pour exemple de ce que Dieu voulait de lui.

L'huile de cette douceur n'éteignit point les ardeurs de son zèle, mais plutôt elle l'enflammait et était un des moyens les plus puissants que Dieu lui eût donnés pour gagner les cœurs à la foi. Il le reconnaît lui-même en ces termes, dans quelques remarques qu'il écrivait l'année 1638, faisant une revue de l'état de son âme : « Dieu, dit-il, par sa bonté, m'a donné une mansuétude, bénignité et charité à l'endroit de tout le monde, une indifférence à quoi que ce soit, une patience à souffrir les adversités; et sa même bonté a voulu que par ces talents qu'il m'a donnés je m'avance en la perfection et que je conduise les autres à la vie éternelle. Et partant, ajoute-t-il, je ferai dorénavant mon examen particulier, voyant si en effet je fais un bon usage de ces talents dont je suis responsable. »

C'était dans l'ardeur de ce zèle qu'il s'offrait très souvent à Dieu à souffrir tous les martyres du monde pour la conversion de ces peuples. « O mon Dieu, que n'êtes-vous connu! écrivait-il quelque temps avant de mourir; que ce pays barbare n'est-il tout converti à vous! que le péché n'en est-il aboli! Que n'êtes-vous aimé! Oui, mon Dieu, si tous les tourments que les captifs peuvent endurer en ces pays, dans la cruauté des supplices, devaient tomber sur moi, je m'y offre de tout mon cœur, et moi seul je les souffrirai. »

En un autre endroit, il écrit ces mots : « Deux jours consécutifs, j'ai ressenti en moi un grand désir de martyre et d'endurer tous les tourments que les martyrs ont soufferts. »

Ce qui lui donnait ce courage était d'un côté la défiance de soi-même et d'autre part la confiance en Dieu, dans la confor-

mité entière qu'il avait à ses divines volontés. Un jour, lui de
mandant si, étant pris par les Iroquois, il n'aurait pas une répu
gnance bien grande s'ils le faisaient dépouiller nu : « Non, m
répondit-il, car ce serait la volonté de Dieu; et alors je ne songe
rais pas à moi-même, mais à Dieu. » Lui demandant s'il n'avai
point horreur du feu : « Je le craindrais, dit-il, si j'envisageai
ma faiblesse, car la piqûre d'une mouche serait capable de m'im
patienter; mais j'espère que Dieu m'assistera toujours, et, aid
de sa grâce, je ne crains pas plus les tourments effroyables d
feu que la piqûre d'une épingle » (pp. 53-56).

Notes sur la mystique musulmane

Les II[e] et III[e] siècles de l'hégire [1] furent en quelque sorte l'âge d'or de la mystique musulmane. Vêtus soit de la tunique rapiécée, soit de la robe de laine (*sûf*), les premiers ascètes se groupèrent assez vite. Non point une vie monastique proprement dite, mais le groupe du maître et de ses disciples. *Tasawwuf*, que nous traduisons par « mystique musulmane », signifie : mener la vie des sûfîs, des gens vêtus de laine [2].

De fait, le *tasawwuf* (ou sûfisme) se présente d'abord comme la recherche d'une règle de vie. Il ne se situe point en rupture de la foi coranique, mais dans une ligne d'intériorisation et d'approfondissement. Après quelques hésitations, le terme et la notion d'amour de Dieu, amour mutuel de Dieu et de l'homme, recevra droit de cité, et les sûfîs se réclameront à ce sujet de deux textes coraniques [3]. Au III[e] siècle, Hallâj écrira : « Nul n'adore Dieu par un acte qui lui

1. On sait que l'hégire, ou ère musulmane, commence en 622.

2. Il existe plusieurs autres étymologies présentées par les auteurs arabes eux-mêmes. Elles ne semblent pas devoir être retenues.

3. « Dis-leur : si vous aimez Dieu, suivez-moi; il vous aimera et vous pardonnera vos fautes » (*Coran*, 3, 29). « O vous qui croyez, s'il en est parmi vous qui renient leur religion, certes Dieu suscitera d'autres hommes qu'il aimera et qui l'aimeront » (*Id.*, 5, 59).

soit plus agréable qu'en l'aimant[4]. » A cette époque, le milieu sûfi et le milieu des traditionnistes se recoupent souvent.

Ce n'est pas des sûfis que vint la rupture avec l'Islam officiel. Ils furent combattus par des théologiens et des juristes. Ce sûfisme des premiers siècles présentait, si l'on veut, l'une des virtualités offertes aux âmes musulmanes. Faut-il s'étonner qu'il ait rencontré tant d'oppositions? Faut-il accuser tout uniment juristes et théologiens d'avoir comme brisé et trahi un épanouissement possible de l'Islam? On sourira, sans doute, de ces théologiens professant que la volonté n'a d'objet que particulier, que l'on peut donc (et doit) aimer la Loi de Dieu, le Commandement de Dieu, mais non Dieu lui-même et en lui-même. On peut penser qu'une base philosophique plus sûre leur eût été, ici, une aide appréciable.

Mais n'est-ce pas un drame plus profond qui va se jouer en Islam? Le Dieu du Coran est bien le Dieu rémunérateur et Providence, qui parle aux hommes par ses prophètes et ses envoyés. Il communique aux hommes sa Parole, et sa Parole est « subsistante en lui ». Et cependant, il ne *se* communique pas. Il n'y a pas en Islam de mystères révélés. Tout est mystère en Dieu, certes : mais le mot qui signifie mystère (*ghayb*) signifie également absence. La transcendance de Dieu est ici trasncendance séparante. Il est vrai que Dieu entend et voit tout; et il est tout près du fidèle qui le prie, plus près que la veine jugulaire, nous dit le Coran. Mais lui donne-t-il communication de sa Vie intime? Il n'y a pas cette dialectique transcendance-immanence où s'épanouiraient les rapports du Dieu Un et de sa créature. Le mystère de la Vie intime de Dieu reste inaccessible; on pourrait même dire, quant aux notions en jeu, imparticipable. En son « ascension nocturne », le prophète Muhammad s'arrêta au seuil du mystère de l'essence divine[5].

Mais voici que les meilleurs d'entre les sûfis ont soif de s'abreuver à ces profondeurs inaccessibles de Dieu. Et les plus grands comprennent, expérimentent, que l'amour seul les y peut conduire. Or, c'est

---

4. *VII^e Riwâya*, trad. ap. Louis Massignon, *Passion d'al-Hallâj*, éd. Geuthner, Paris, 1922, p. 895.

5. C'est l' « ascension » (*mi'râj*) du Temple de Jérusalem au trône de Dieu, — fait « traditionnel », à bases coraniques, et sur lequel méditèrent les mystiques.

bien vers un au-delà de leurs dogmes explicites qu'ils s'avancent. En chrétienté, cette pénétration de Dieu connu comme inconnu restera sous la mouvance de l'acte de foi explicite et du contenu de la foi. Dieu s'est révélé. En Islam, le sûfî n'aura plus de guide, et toujours son expérience intérieure lui pourra sembler le critère suprême.

C'est jusque-là, croyons-nous, qu'il faut aller pour comprendre la méfiance des vieux juristes et théologiens musulmans envers la voie d'amour, envers le Dieu qui est amour. (« L'essence de l'essence de Dieu, c'est l'amour », dira Hallâj.) Et sans doute, défendaient-ils ici une communauté musulmane constituée, fermée en quelque sorte sur l'adoration du Dieu inaccessible. Et sans doute, le sûfî qui pénétrait authentiquement les profondeurs divines, qui vivait de la grâce mystérieuse qui atteint les fidèles du dehors, avait-il raison de prendre pour critère son expérience personnelle. Mais qu'en adviendrait-il quand ce critère sera mesuré par des expériences moins pures ? Et les juristes, en tant que représentants officiels d'une communauté constituée, pouvaient-ils accepter le principe d'une expérience personnelle règle suprême ?

On voit que le problème posé à l'intérieur de l'Islam par la mystique musulmane dépasse de beaucoup toute question d'influences historiques. Sur les influences reçues, les historiens discutent encore. Influences iraniennes (thèse de Blochet), influences indiennes, à partir des *Yoga-sûtra* traduits en arabe par Bîrûnî, et sur lesquelles insistait Nicholson, influences profondes de l'antique monachisme chrétien, dont Asin Palacios voulait faire le seul mode d'explication du sûfisme...

Il nous faudrait de longues et minutieuses monographies (et pas mal de recherches nouvelles) pour contrôler et discuter ces thèses diverses [6]. Disons seulement que coïncidence ne veut pas toujours dire identité, et encore moins filière historique garantie. Et plus profondément : une influence matériellement reçue est loin de tou-

---

6. Nous renverrions volontiers ici aux études de L. Massignon, *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, Geuthner, Paris, 1922, pp. 63-80, et de M. M. Moreno, *Mistica musulmana e mistica indiana*, ap. *Annali Lateranensi*, Cité du Vatican, 1946, *passim*, et spécialement conclusion.

jours signifier rattachement d'esprit et d'inspiration à la source de l'influence. Ainsi, prétendre que la grande ligne de mystique chrétienne qui va des origines à Grégoire de Nysse, puis à saint Jean de la Croix, a quelque peu gauchi le christianisme en raison de telle influence grecque assimilée, serait ne pas comprendre le problème même de l'expérience mystique et de sa formulation. Et vouloir expliquer le sûfisme par l'Iran, l'Inde ou le christianisme, serait fermer les yeux sur ce qui spécifie le climat religieux musulman.

C'est à l'intérieur de l'Islam que se noue le drame propre du sûfisme, tel que le devait symboliser le gibet de Hallâj. Condamné à mort, en 309 H. (922), sous de fallacieux prétextes politiques, accusé, sur un malentendu plus ou moins délibéré, d'avoir voulu détruire le culte musulman, alors qu'il tendait à lui donner valeur supplémentaire et figurative d'intériorisation, c'est en définitive le Dieu qui est amour, et l'union d'amour possible entre Dieu et sa créature humaine, aussi infiniment séparés cependant que peuvent l'être l'Éternel du contingent, c'est bien cet amour-là dont Hallâj, flagellé et excis, témoigne sur son gibet. La seule évocation en reste, au sein même de l'Islam, comme une question inlassablement posée.

Le cas de Hallâj est à coup sûr privilégié. La majorité des sûfis est loin d'avoir su, comme lui, mettre la dominante sur l'amour, moyen et terme de l'union; est loin d'avoir compris et vécu, aussi profondément que lui, les rapports de l'amour et de la souffrance dans l'ascension de l'âme vers Dieu. A côté et à la différence de Hallâj, devraient être évoqués un Bistâmî et un Junayd. Bistâmî [7], ou l'effort quasi désespéré d'une terrible ascèse qui, par voie de radicale dénudation intellectuelle, en vient à dresser le pur « je » existentiel, « sans attribut ni formes », face à l'inaccessible essence divine. Junayd [8] qui, par une voie de négation cette fois discursive, n'envisage plus d'ultime réalité pour l'âme individuelle que celle d'une pure idée divine...

En ce IIIe siècle de l'hégire, cependant, nombreux sont les sûfis qui, dans leur quête de Dieu, se heurtent aux représentants de

7. Mort en 261 H. (875).
8. Mort en 298 H. (910).

'Islam officiel. Misrî, persécuté en Égypte; Muhâsibî, à demi banni à Kûfa; Ibn Karram, emprisonné; Tustarî, mort en exil à Basra; Nûrî, traduit avec plusieurs de ses disciples devant les tribunaux pour avoir enseigné l'amour divin, et qui dut à son attitude ferme d'être relaxé. Mais voici que se fait jour une prudente solution d'ésotérisme, celle que déjà préconisait — et appliquait ! — Junayd. L'ancien fonctionnaire Shiblî se réfugie dans une excentricité voulue qui lui crée, selon l'expression de M. Massignon, comme un « privilège d'irresponsabilité ». Et bon nombre de sûfîs postérieurs reprocheront à Hallâj non point son expérience ou sa doctrine, mais de ne les avoir point scellées. A cette attitude de compromis, cependant, semblent bien répondre des préciosités et des subtilités qui ne pourront pas ne pas réagir sur la pureté de l'expérience.

Aussi bien, la position du sûfisme, par rapport à l'Islam officiel, changera-t-elle au cours des siècles suivants. Les premiers manuels déjà, tel celui de Kalâbâdhi, entendent démontrer la parfaite orthodoxie dogmatique et théologique des sûfîs. Il reste à la gloire de Ghazâlî d'avoir su acclimater la notion même d'amour de Dieu. Le *'ilm al-tasawwuf* deviendra une « science religieuse », réservée sans doute, mais ayant droit de cité, et enseignée au besoin à titre de matière facultative dans le cycle supérieur des grandes mosquées.

L'une des dernières dures contraintes du bras séculier s'exerça contre Suhrawardî d'Alep, exécuté à trente-six ans, en 587 H. (1175), par Salâh al-Dîn (Saladin) comme hérétique. Mais est en jeu cette fois tout un enseignement doctrinal d'ordre philosophique, profondément influencé par la Grèce et, sans doute, par l'Iran ancien. Nous sommes sur un autre plan que la pure intériorisation des premiers sûfîs. Si Suhrawardî, en sa doctrine de l'illumination (*ishrâq*), est, comme le dit M. Massignon, le « dernier des sûfîs non monistes », ses disciples, eux, franchiront le pas.

Du VII[e] au IX[e] siècle de l'hégire, la littérature musulmane connaîtra une floraison d'écrivains et de grands poètes mystiques. Nous ne pouvons songer à en donner la nomenclature. Qu'il nous suffise de rappeler les noms d'Ibn al-Fârîdh, d'Ibn 'Arabî, des maîtres de l'école shâdhilie à laquelle se rattache Ibn 'Abbâd al-Rundî, de Jalâl al-Dîn Rûmî, d''Abd al-Karîm Jîlî, de bien d'autres encore, qui écrivirent les uns en arabe, les autres en persan, quelques-uns

en turc. Ici, c'est chaque cas qu'il faudrait pouvoir examiner en sa teneur propre. Mais il faut bien signaler la dominante presque constante — sauf en certains shâdhilis — de la grande thèse moniste de l' « unicité de l'être » (*wahdat al-wujûd*). L'union mystique devient une « identification » (*ittihâd*), où la personnalité du sûfi est comme volatilisée au profit d'un « moi » divin. Écho en quelque sorte du « Toi, tu es Cela » indien.

Nous croyons que c'est en grande partie du côté d'une « mystique naturelle », dont le *yoga* indien nous donne l'exemple type [9], qu'il faudrait chercher l'explication d'un bon nombre de cas. Ceci, indépendamment de toute question d'influence historique. Traditions maintenues du grand âge sûfi, mystère naturelle et sa technique, touches personnelles de mystique surnaturelle, au gré de la répondance de l'âme : c'est tout cela que nous retrouverions, selon une extrême complexité et les multiples dosages que l'on peut imaginer. Et le tout, souvent assumé, et en un sens transfiguré, par un mode très riche d'expression hautement poétique, mais qui risque d'induire en erreur, dès lors que les intuitions du poète sont prises pour une expérience vécue.

Sans vouloir examiner ici aucun cas particulier, nous dirions volontiers que, à partir du VII[e] siècle H., la mystique musulmane sera sans cesse traversée par deux tentations.

Tout d'abord celle d'une technique envahissante, concrétisée par la pratique, quasi exclusive parfois, du *dhikr* : répétition inlassable d'une même formule [10], plus ou moins accompagnée de rythmes respiratoires et de poses physiques. La technique, prise comme telle, peut intervenir légitimement à titre préparatoire ou même concomitant; elle devient extrêmement périlleuse quand on agit envers elle comme si l'on y trouvait un substitut du don de Dieu. Le

---

9. Nous prenons « mystique naturelle » au sens précis où l'entendent M. Olivier Lacombe, *Un exemple de mystique naturelle : l'Inde* (*Études Carmélitaines*, octobre 1938), et M. Jacques Maritain, *Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle*, éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1939, ch. III : « L'expérience mystique naturelle et le vide. »

10. En général le nom divin *Allâh*, ou la première partie de la *shahâda* : « Point de divinité — si ce n'est Dieu » (*lâ ilâh illâ Allâh*).

dhikr, comme « méthode d'oraison », existe dès les premiers âges du sûfisme. Mais plus tard, certaines « proliférations étrangères [11] », venues, sans doute, de l'Inde par la voie mongole, se surajouteront au fonds traditionnel. Leur responsabilité n'est point niable, en diverses formes décadentes et même aberrantes, dont le « *dhikr* du vulgaire » des confréries ne nous offre que trop d'exemples.

La seconde tentation fut dénoncée par Ibn Taymiyya, quand il rendait Avicenne responsable, de par ses tendances néoplatonisantes, de tout le monisme du sûfisme postérieur. Le monisme néoplatonicien, sa recherche de la « trace de l'Un » naturellement et substantiellement présente en l'âme, et la part de mystique naturelle par lui déjà assumée, et affleurant comme au second degré, ce monisme, drainera, non sans dommage, toute une ligne conceptuelle sûfie. Une comparaison établie sur ce point avec le « platonisme des Pères » serait, est-il besoin de le dire, à base de contresens. Les Pères purifiaient sans cesse l'expression même de leur platonisme, qui finit, chez les plus grands, par revêtir valeur essentielle du symbole : en attendant les nécessaires différenciations futures [12]. En sûfisme, au contraire, le monisme délibérément adopté risqua toujours d'incliner à son profit la notion même de l'union de l'âme et de Dieu.

Mais cette double tentation et les gauchissements possibles ne doivent pas nous faire oublier la vraie nature de la mystique musulmane.

Le Dieu de l'Islam, redisons-le, est le Dieu Un, Créateur et Rémunérateur, qui s'est manifesté aux hommes par des prophètes et des envoyés. C'est au Dieu personnel, dont Abraham fut l'ami [13], qui parla à Moïse dans le Buisson [14], qui par son Commandement créa Jésus, son Verbe, dans le sein de Marie [15], — c'est à ce Dieu-là que veulent aller les âmes assoiffées de lui. On peut dire, en ce sens, que

---

11. Louis Massignon, art. « Tasawwuf » de l'*Encyclopédie de l'Islâm*.
12. Cf. *Introduction à la théologie musulmane*, de Louis Gardet et M. M. Anawati, éd. Vrin, Paris, 1949, IIe partie, ch. I.
13. *Coran*, 4, 124.
14. *Id.*, 28, 30; et 20, 9.
15. *Id.*, 3, 40-42. — Les sûfis volontiers (ainsi Ibn 'Arabî) se réfèrent à la « règle de vie » de Jésus.

c'est bien une mystique surnaturelle que postule leur recherche, que seule une mystique surnaturelle authentique les pourrait vraiment combler. Mais l'Islam officiel garda longtemps, et garde encore une certaine méfiance pour la mystérieuse union de Dieu et de l'âme donnée à lui. La foi implicite du sûfî se doit de dépasser les formulations explicites. D'où les tentations que le sûfisme rencontra sur sa route, auxquelles il lui arriva de céder, — d'où l'extrême complexité de tant de cas concrets.

Mais s'il est vrai, comme l'enseignent le plus communément les théologiens catholiques d'aujourd'hui, que la croyance explicite dans le Dieu Un et Rémunérateur peut entraîner la croyance implicite dans les mystères divins, et s'il est vrai que Dieu ne cesse d'offrir sa grâce actuelle à toute âme en ce monde, il est évident qu'une âme droite, vivant en climat d'Islam, et qui répond aux avances divines, peut être en état de grâce. Et si la vie mystique est le développement normal (ce qui ne veut pas dire fréquent) de la vie de la grâce, il est évident qu'une telle âme peut être, au plus secret d'elle-même et à son insu, le témoin de cette mystérieuse grâce du Christ, agissant ici à distance, pour pénétrer le cœur et le conformer à l'amour divin.

Ce n'est pas sans émotion que nous évoquerons le chemin de ces âmes s'avançant seules dans la Ténèbre divine, sous l'obscure lumière d'une foi non totalement explicitée, et sans cette « partie liée » avec Dieu que sont les grâces sacramentelles. Échecs ou demi-échecs souvent, mais aussi certaines étonnantes réussites, au prix du sang de l'âme ou du corps, dont la vie et la mort témoignent, et tel cri qui ne trompe guère :

> J'ai étreint de tout mon être tout Ton amour, ô ma Sainteté!
> Tu T'es manifesté à moi au point qu'il me semble que c'est Toi-même qui es en moi![16]

Louis Gardet.

---

16. *Diwân d'al-Hallâj*, éd. et trad. par Louis Massignon, *Journal asiatique*, janvier-mars 1931, p. 66.

A TRAVERS LES REVUES ITALIENNES

Nombreux sont les articles d'un très grand intérêt qui nous sont offerts par les revues italiennes telles que : *Sapienza, Humanitas, Vita e Pensiero, Civiltà Cattolica, Vita Cristiana, Rivista di Vita Spirituale.*

Avant d'aborder quelques études fort importantes, nous voudrions citer l'intéressante distinction que Coriano di Gona (*Humanitas*, avril 1949) établit entre l'attitude ascétique et l'attitude mystique. La première est détachement du sensible et élévation vers un degré de vie intellectuelle et spirituelle, dont l'objet n'est plus le monde mais l'absolu. L'ascète est donc un contemplatif qui aspire à la vision de cette réalité absolue. La contemplation et l'extase sont les deux formes suprêmes de son activité intellectuelle. Cette attitude est déjà celle de Platon et de Plotin. Aussi, l'auteur considère-t-il les œuvres de ces philosophes (le *Phédon*, *De la République* et les *Ennéades*) comme les textes classiques de l'ascétisme païen. Selon lui, l'ascétisme chrétien naîtrait du platonisme repensé par les Pères de l'Église et en particulier par saint Augustin.

Le grand danger que court l'ascète, qui peut fort bien n'être pas un mystique, consiste à tenir l'ascétisme pour une fin en soi et non pas un moyen. Il y aurait lieu, pensons-nous, de citer les pages de sainte Catherine de Sienne sur les macérations corporelles qui ne sont pas accompagnées d'un vif sentiment d'amour...

Quel bienfait peut-on tirer de ce détachement du monde, si on ne redescend pas dans ce monde le cœur et l'esprit purifiés par l'ascèse ? Ne risque-t-on pas de tomber dans l'indifférence ou dans l'orgueil ? Un tel ascétisme, se demande l'auteur, est-il encore chrétien ? L'horreur du corps et de tout le sensible n'est-il pas diabolique ? Mais Coriano di Gona ne va-t-il pas un peu loin quand il cite Pascal à ce propos ? N'oublie-t-il pas le Pascal de « pleurs, pleurs de joie » ? Quoi qu'il en soit, d'où vient vraiment ce danger ? Du fait que l'ascète ne se sent plus une créature, qu'il perd le sentiment de sa soli-

darité avec l'humanité et avec Dieu. Ou bien il tient l'homme pour un néant, ou bien il en fait un surhomme.

L'attitude mystique est toute différente, bien qu'il n'y ait pas de mysticisme sans ascétisme. Mais pour le mystique, l'ascétisme est un moyen de parvenir au moment mystique. Le mystique aime la créature : l'amour est au-dessus de la contemplation. Il fuit le monde non pour s'enfuir et en le haïssant, mais pour mieux communier. Aussi, un ascétisme considéré comme moyen et le mysticisme considéré comme fin conditionnent-ils la perfection du chrétien. Le mysticisme ne peut jamais être inhumain ou surhumain, il ne peut être qu'un état de parfaite et authentique humanité.

D'un tel mysticisme, dit l'auteur, Augustin a été le philosophe, François le poète, Bonaventure le théologien.

La revue *Salesianum*, publiée par les salésiens de Turin, nous offre, dans son numéro de janvier-février-mars 1949, deux articles fort intéressants. Le premier est une étude exégétique de l'Épître aux Hébreux. D'après l'auteur, si on relève dans cette Épître des formules empruntées à l'eschatologie juive, des images telles que la « cité céleste », on doit y relever cependant une influence hellénistique certaine. Ayant rencontré dans cette Épître le message chrétien opposé à la doctrine de Philon, mais un tour d'esprit analogue, l'auteur devait s'attendre à rencontrer une formulation semblable. Il pouvait, par exemple, émettre l'hypothèse que la cité stable exprimerait la stabilité du séjour céleste. L'exégèse nous invite, en effet, à remarquer l'influence alexandrine dans la manière de comprendre la *stabilité* des choses célestes. En effet, le texte dit que les fidèles trouveront leur *affermissement* dans le don céleste du Christ, non dans un culte terrestre. Dans un pareil contexte, la *permanence*, l'*affermissement* doivent s'entendre de la *stabilité* des réalités *célestes*.

« Peut-on parler, se demande l'auteur, d'allégorisme dans l'Épître aux Hébreux ?... L'allégorisme platonicien est une explication de la réalité ontologique des choses, au moyen du couple Idées-Monde sensible, l'antithèse si finement illustrée par la célèbre allégorie de la caverne. Mais ce n'est pas cela qui intéresse l'Épître. Peu préoccupé de philosopher sur la réalité des êtres, mais soucieux de rappeler à ses lecteurs un message de salut et de les presser instamment à ne pas le refuser, cette Épître veut exprimer l'idée que, sur le plan religieux, seule l'alliance nouvelle apporte des valeurs réelles, stables, au lieu que la Loi ancienne n'a eu aucune utilité. Ce jugement porté sur la valeur religieuse des deux Testaments est exprimé par le couple alexandrin choses terrestres-réalités célestes : les biens de l'alliance nouvelle sont *célestes*, c'est-à-dire *stables*, *définitifs*. Nous

croyons pouvoir parler d'allégorisme platonicien dans l'Épître aux Hébreux, sur le plan des valeurs religieuses en ce sens que notre auteur s'est servi d'une catégorie platonicienne pour exprimer l'utilité actuelle de l'Ancien Testament en vue du salut; seul le Nouveau peut procurer la stabilité définitive du salut; c'est pourquoi l'alliance nouvelle est assimilée à une donnée « céleste ».

L'autre article nous présente saint Jérôme conciliant la culture classique et la culture chrétienne. Après nous avoir montré les influences exercées par la culture classique sur saint Jérôme en tant qu'exégète, érudit et traducteur, l'auteur nous fait assister au drame intime du saint. Il rappelle le fameux songe: Jérôme était à Antioche lorsqu'une nuit il rêva qu'il était devant le tribunal divin. Interrogé sur ce qu'il était, il avait répondu qu'il était chrétien. « Tu mens, avait rétorqué le grand Juge, puisque là où est ton trésor, là est aussi ton cœur. » Le saint, en effet, aux débuts de sa vie ascétique, n'avait pas pu se séparer de sa bibliothèque classique. Longtemps encore, il luttera entre le désir de ne lire que la Bible et celui de relire ses chers auteurs profanes. Et pourtant, dit-il : « On ne peut à la fois boire au calice du Christ et au calice des démons. »

Il cherchera un compromis. « De même, écrira-t-il, qu'un Juif pouvait, d'après le Deutéronome, épouser une femme étrangère faite prisonnière, après que celle-ci eut été tondue et purifiée, de même pourrait-on lire les auteurs profanes si on trouvait en eux quelque chose d'utile. » La réprobation ne concerne donc plus que ce qui peut être en opposition certaine avec la doctrine chrétienne. Mais il ira beaucoup plus loin encore, et ce qui n'était qu'hésitation devient certitude : non seulement « je désire purifier l'étrangère, mais ne puis-je engendrer aussi pour le Seigneur » ?

Non seulement, donc, il insiste sur la beauté formelle de la littérature classique, mais, en fait, le ton entier de sa lettre laisse apparaître qu'il accepte aussi le contenu de cette littérature. Il rappelle avec admiration l'exemple des anciens : le désintéressement de Fabricius, bien peu de chrétiens sont capables de l'imiter; Pythagore, Socrate pourraient faire rougir de nombreux baptisés, et ceux qui méprisent la pauvreté des apôtres pourraient beaucoup apprendre de ces païens. Rappelant la chasteté des épouses anciennes et même de la concubine d'Alcibiade : « Sachons imiter les matrones, s'écrie-t-il, et même la fidélité des concubines. »

Désormais, christianisme et classicisme sont pour lui inséparables. Les réminiscences classiques et bibliques fleurissent dans son esprit avec une égale facilité. Entre les deux cultures, il n'y a plus antagonisme, mais accord et continuité. La crise d'Antioche n'est plus qu'un lointain souvenir.

Cette valorisation des éléments sains du classicisme païen donnera naissance à une nouvelle civilisation, la romano-chrétienne. Saint Jérôme en a été le plus convaincu et le plus courageux des artisans.

Un « Monachus Cesenatensis » nous parle, dans *Vita Cristiana*, du signe de la Croix. Le signe de la Croix, dans la liturgie byzantine, est souvent accompagné de ces mots : « Dieu, soyez bienveillant au pécheur que je suis, ayez pitié de moi. » Ce signe est suivi d'une inclination du buste. Il a donc un caractère pénitentiel, d'origine monastique, sans doute.

Chez les Latins, ce signe prend le caractère d'un acte de foi : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Mais il est surtout un acte sacramentel. Anciennement, lorsqu'un fidèle se décidait à demander le saint baptême, la première initiation consistait pour lui à recevoir un signe de la Croix sur le front et sur la poitrine. Et le catéchumène entendait prononcer ces paroles : « Reçois le signe de la Croix sur ton front et dans ton cœur. Reçois la foi dans les enseignements célestes. Sois tel que tu puisses désormais être un temple de Dieu, et maintenant que tu es entré dans l'Église, reconnais avec joie que tu as évité les lacets de la mort. »

Lors d'une cérémonie plus belle encore, ses yeux, son front, ses narines, sa bouche, sa poitrine, ses omoplates recevaient un signe de la Croix, puis tout son corps était marqué d'un triple et ample signe. Après les exorcismes, un nouveau signe de la Croix avec l'huile des catéchumènes et, enfin, par trois fois, l'eau coulait sur sa tête en formant une croix.

Le signe de la Croix est donc un renouvellement spirituel de notre baptême. Et l'Église elle-même semble l'enseigner qui, au temps pascal, chante en aspergeant avec de l'eau bénite : *Vidi aquam egredientem de templo a latere dextro*. L'allusion est très claire, et tous les Pères ont vu dans l'eau sortant du côté le mystère baptismal.

Il était important de préciser un autre point. Nous disons « Au Nom », du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Mais que signifie « Au Nom » ? D'après le latin de la Vulgate, on pourrait penser que cette formule veut dire : sous l'invocation, avec l'autorité, avec la puissance. Mais le texte grec de saint Matthieu se prête à une autre interprétation : « Eis to onoma » veut dire que le baptême nous consacre, fait de nous la propriété inviolable de la Sainte Trinité. La formule du baptême veut dire : je t'immerge dans le Christ, je t'incorpore au Christ.

La même revue a consacré un numéro spécial au centenaire bénédictin. L'Ordre dominicain se devait de le faire, puisqu'il est redevable à saint Benoît de sa solide structure monastique. D'ailleurs,

tout Ordre peut dire de la Règle de saint Benoît : *De plenitudine eius nos omnes accepimus*. Saint Benoît, dit P. Bargellini, est l'Abraham du monachisme occidental.

Le dernier chapitre de la Règle de saint Benoît a toujours étonné par son ton général et par certaines expressions à première vue paradoxales. Le saint Patriarche y déclare, en effet, que sa Règle est à peine ébauchée, et il la qualifie de *minimam*, bonne pour des commençants. Certains auteurs ont voulu voir dans ces déclarations une simple marque de modestie, mais en fait ce dernier chapitre n'est-il pas la défense même des droits de l'homme spirituel, qui peut toujours avancer, même quand la Règle s'arrête ? La loi est faite pour la communauté, pour le bien de tous, mais, individuellement, chacun ne peut-il faire encore plus ? Dans ce dernier chapitre, véritable testament, n'entendons-nous pas l'écho de ces paroles de Jésus : *Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo*. Divine pédagogie qui dose la vérité selon les possibilités de chacun, qui stimule les plus généreux sans décourager les plus faibles.

Saint Benoît ne dit pas : « Tenez-vous-en à ma Règle, renfermez-vous en elle »; avec des paroles non équivoques, il en dénonce les limites et même une certaine insuffisance. Il laisse entendre, il laisse entrevoir d'illimités horizons de vertu et des mortifications plus grandes. *Semper ad maiora doctrinae virtutum culmina*. La Règle doit servir à nous éperonner, à alimenter et à exaspérer notre désir de mortifications, d'expiation, de sacrifice. Nul ne doit, avec l'excuse d'une norme commune, étouffer son intérieure aspiration vers une perfection plus grande. Dans la vie religieuse aussi il y a les arrivés, les satisfaits, ceux qui croient être parvenus à la perfection spirituelle, alors qu'ils n'ont atteint qu'une perfection légale. Nul ne peut rien leur reprocher, mais ils sont loin d'être des héros et des saints.

La Règle de saint Benoît est donc, pour ainsi dire, continuellement *levée* par ce dernier chapitre, par cette exhortation et ce cri d'alarme : qui s'arrête est perdu. Si la Règle de saint Benoît est imparfaite, ce ne peut être qu'eu égard à l'idéal qu'on doit se proposer. Elle est imparfaite si on se réfère à la richesse des cas concrets et surtout à ce terme sublime : la sainteté.

Louis-Paul Guigues.

A travers les revues

LE MALHEUR, MYSTÈRE DE DIEU

Depuis la publication des deux ouvrages postumes, *Pesanteur de la grâce* et *L'enracinement*, leur auteur, Simone Weil, suscite un intérêt croissant et une sympathie légitime. Bien que morte sans la grâce du baptême et n'ayant pas apparemment découvert la transcendance du christianisme, Simone Weil cherchait Dieu de toute son âme, et n'a trouvé la mort que par une communion de destin, voulue et réalisée, avec ceux qui portent sur leur front le signe sacré du malheur. Dans son numéro de juillet-septembre 1949, *Nova et vetera* publie, après une préface du R. P. Perrin, O. P., des pages bouleversantes sur *l'amour de Dieu et le malheur*, que nous souhaitons à nos lecteurs de lire dans leur entier.

Le malheur, écrit Simone Weil, est une chose à part, spécifique, irréductible. Il est tout autre chose que la simple souffrance. Il s'empare de l'âme et la marque, jusqu'au fond, d'une marque qui n'appartient qu'à lui, la marque de l'esclavage (p. 225).

Dans le meilleur des cas, celui que marque le malheur ne gardera que la moitié de son âme (p. 226).

Et Simone Weil continue :

Le malheur a contraint le Christ à supplier d'être épargné, à chercher des consolations auprès des hommes, à se croire abandonné de son Père. Il a contraint un juste à crier contre Dieu, un juste aussi parfait que la nature seulement humaine le comporte, davantage peut-être, si Job est moins un personnage historique qu'une figure du Christ. « Il se rit du malheur des innocents. » Ce n'est pas un blasphème, c'est un cri authentique arraché à la douleur. Le Livre de Job d'un bout à l'autre est une pure merveille de vérité et d'authenticité. Au sujet du malheur, tout, tout ce qui s'écarte de ce modèle est plus ou moins souillé de mensonge.

Le malheur rend Dieu absent pendant un temps, plus absent qu'un mort, plus absent que la lumière dans un cachot complètement ténébreux. Une sorte d'horreur submerge toute l'âme. Pendant cette absence elle n'a rien à aimer. Ce qui est terrible, c'est que si, dans ces ténèbres où il n'y a rien à aimer, l'âme cesse d'aimer, l'absence de Dieu devient définitive. Il faut que l'âme continue à aimer à vide, ou du moins à vouloir aimer, fût-ce avec une partie infinitésimale d'elle-même. Alors un jour Dieu vient se montrer lui-même à elle et lui révéler la beauté du monde, comme ce fut le cas pour Job. Mais si l'âme cesse d'aimer, elle tombe dès ici-bas dans quelque chose de presque équivalent à l'enfer.

C'est pourquoi ceux qui précipitent dans le malheur des hommes non préparés à le recevoir tuent des âmes. D'autre part, à une époque comme la nôtre, où le malheur est suspendu sur tous, le secours apporté aux âmes n'est efficace que s'il va jusqu'à les préparer réellement au malheur. Ce n'est pas peu de chose. Le malheur durcit et désespère parce qu'il imprime jusqu'au fond de l'âme, comme avec un fer rouge, ce mépris, ce dégoût et même cette répulsion de soi-même, cette sensation de culpabilité et de souillure que le crime devrait logiquement produire et ne produit pas (p. 227).

Toute la question est alors de pouvoir ne pas cesser d'aimer : c'est par là que le malheur devient un mystère de Dieu :

Dieu a créé par amour, pour l'amour. Dieu n'a pas créé autre chose que l'amour même et les moyens de l'amour. Il a créé toutes les formes de l'amour. Il a créé des êtres capables d'amour à toutes les distances possibles. Lui-même est allé, parce que nul ne pouvait le faire, à la distance maximum, la distance infinie. Cette distance infinie entre Dieu et Dieu, déchirement suprême, douleur dont aucune autre n'approche, merveille de l'amour, c'est la crucifixion. Rien ne peut être plus loin de Dieu que ce qui a été fait malédiction.

Ce déchirement par-dessus lequel l'amour suprême met le lien de la suprême union résonne perpétuellement à travers l'univers, au fond du silence, comme deux notes séparées et fondues, comme une harmonie pure et déchirante. C'est cela la parole de Dieu. La création tout entière n'en est que la vibration. Quand la musique humaine dans sa plus grande pureté nous perce l'âme, c'est cela que nous entendons à travers elle. Quand nous avons appris à entendre le silence, c'est cela que nous saisissons plus distinctement à travers lui.

Ceux qui persévèrent dans l'amour entendent cette note tout au fond de la déchéance où les a mis le malheur. A partir de ce moment ils ne peuvent plus avoir aucun doute (p. 229).

Et ces pages admirables se terminent par cette image :

Quand on frappe avec un marteau sur un clou le choc reçu par la large tête du clou passe tout entier dans la pointe, sans que rien ne s'en perde, quoiqu'elle ne soit qu'un point. Si le marteau et la tête du clou étaient infiniment grands, tout se passerait encore de même. La

pointe du clou transmettrait au point sur lequel elle est appliquée ce choc infini.

L'extrême malheur, qui est à la fois douleur physique, détresse et dégradation sociale, constitue ce clou. La pointe est appliquée au centre même de l'âme. La tête du clou est toute la nécessité éparse à travers la totalité de l'espace et du temps.

Le malheur est une merveille de la technique divine. C'est un dispositif simple et ingénieux qui fait entrer dans l'âme d'une créature finie cette immensité de force aveugle, brutale et froide. La distance infinie qui sépare Dieu de la créature se rassemble tout entière en un point pour percer une âme en son centre.

L'homme à qui pareille chose donc arrive n'a aucune part à cette opération. Il se débat comme un papillon qu'on épingle vivant sur un album, mais il peut à travers l'horreur continuer à vouloir aimer. Il n'y a à cela aucune impossibilité, aucun obstacle, on pourrait presque dire aucune difficulté, car la douleur la plus grande, tant qu'elle est en deçà de l'évanouissement, ne touche pas à ce point de l'âme qui consent à une bonne orientation.

Il faut absolument savoir que l'amour est une orientation et non pas un état d'âme. Si on l'ignore on tombe dans le désespoir dès la première atteinte du malheur.

Celui dont l'âme reste orientée vers Dieu pendant qu'elle est percée d'un clou se trouve cloué sur le centre même de l'univers. C'est le vrai centre qui n'est pas au milieu, qui est hors de l'espace et du temps, qui est Dieu. Selon une dimension qui n'appartient pas à l'espace, qui n'est pas le temps, qui est une tout autre dimension, ce clou a percé un trou à travers la création, à travers l'épaisseur de l'écran qui sépare l'âme de Dieu. Par cette dimension merveilleuse, l'âme peut, sans quitter le lieu et l'instant où se trouve le corps auquel elle est liée, traverser la totalité de l'espace et du temps et parvenir devant la présence même de Dieu.

Elle se trouve à l'intersection de la création et du Créateur. Ce point d'intersection, c'est celui du croisement des branches de la Croix (pp. 236-237).

DÉCHRISTIANISATION DE L'OCCIDENT ?

Sous ce titre, le R. P. de Conynck, S. J., étudie, dans *La Nouvelle Revue théologique*, l' « état de moindre vie chrétienne et les processus de cette diminution » en Europe occidentale.

Tout en reconnaissant le bien fondé des causes qu'il discerne et des remèdes qu'il préconise, je reste sur ma faim : l'essentiel me paraît omis, ou du moins insuffisamment signalé... Cela vient, sans doute, de ce que l'auteur s'est placé du point de vue du sociologue : il étudie la déchristianisation par ses manifestations observables dans la masse. La méthode est bonne mais incomplète. Certes, ainsi que le remarque le P. de Conynck, la grâce

st incontrôlable (p. 785), mais lle n'est pas moins centrale et nimatrice. Ne l'étudier que dans es zones périphériques (parce qu'observables) risque de nous mettre sous les yeux la civilisation chrétienne, plus que le Corps mystique du Christ, les effets de la grâce et non sa source; or, n'est-ce pas là que se situe d'abord le problème ?

C'est ainsi que le P. de Conynck ne signale que « trois causes spécifiques de la déchristianisation » : Ignorance religieuse des laïcs, Divorce entre la vie et la religion, Distance entre prêtre et laïc. Tout cela est bien vrai, mais ces trois causes ne sont-elles pas d'abord des effets d'un rachitisme de la vie théologale, victime d'une pédagogie par trop cérébrale ou à l'inverse trop sentimentale ? Ce n'est pas assez de retrouver, comme le demande le Père et nous avec lui, la valeur d'instruction de l'avant-messe et de la prédication : elles ne peuvent avoir toute leur fécondité de vie que si, au préalable, on a fait redécouvrir tout le « mystère » de la messe qui est « action », et n'est instruction que par et dans cette action. Il s'agit au fond de deux conceptions de la catéchèse : celle du catéchisme ou celle de la liturgie. La première apporte ou précise des notions, la seconde incorpore au Corps mystique du Christ qu'elle manifeste et qu'elle donne pour que les hommes en vivent. Il ne s'agit pas tant d'instruire que de refaire de la paroisse un foyer de vie dans la grâce. C'est là, nous semble-t-il, qu'il faut chercher le remède central à la déchristianisation, car c'est là que s'en trouve la cause première.

Je regrette que le P. de Conynck ne l'ait pas signalé, et que — n'allant pas, là aussi, au centre de la question — il n'ait pas ajouté à son vœu de voir disparaître la distance entre le prêtre et le laïc, celui de voir le premier devenir de plus en plus l'homme *de Dieu*, celui qui donne Dieu. Car notre médiocrité sacerdotale n'est-elle pas la cause fondamentale de tous les maux, et notamment de cette séparation d'avec les laïcs ?

C'est ce que disent très heureusement, dans *Masses ouvrières* (octobre 1949), le Foyer Salle et Ferdinand Terrier, dans un article sur le prêtre et le foyer ouvrier :

> De nous, nos foyers ouvriers chrétiens exigent deux choses qui semblent contradictoires : que nous soyons très prêtres, toujours plus prêtres, et que nous sachions tout comprendre, tout éprouver de leur vie, des prêtres qui soient totalement humains et authentiquement ouvriers.
>
> Au fond, ils demandent que nous soyons le Christ, rien de plus et rien de moins. Que nous tâchions de réaliser cette harmonieuse richesse d'un Christ qui, sans cesser d'être Dieu, devient pleinement homme, qui se fait serviteur et manifeste des accents et une autorité de maître. Rappelons-

nous, après le lavement des pieds, qui a provoqué les protestations bouleversées de Pierre, la conclusion de Jésus : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison; je le suis en effet. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. » Avec une aisance souveraine, lui, qui vient de se constituer leur esclave, leur rappelle maintenant qu'il est la Toute-Puissance et la Toute-Vérité.

Nos chrétiens veulent de nous quelque chose d'analogue : des prêtres qui n'abdiquent pas leur sacerdoce, qui ne le dévalorisent pas, et qui, non pas malgré qu'ils soient prêtres, mais parce que prêtres, se font les serviteurs de la classe ouvrière.

En bref, la grâce, en son foyer central, ne semble pas assez présente dans l'étude du P. de Conynck, qui n'en demeure pas moins, dans ses limites, opportune et suggestive. Beaucoup plus *ad rem* nous paraît l'étude, due à S. Exc. Mgr de Bazelaire, archevêque de Chambéry, sur la baisse de la piété des jeunes (*Cahiers du Clergé rural*, octobre 1949). Il montre très bien que le problème est d'abord celui d'une mentalité nouvelle, et nous invite à une plus grande fidélité à la pédagogie divine, celle de la Révélation.

VERS UN RENOUVEAU DE LA THÉOLOGIE MORALE?

Les lecteurs de notre *Supplément* sont déjà alertés sur l'importance des problèmes que posent, à la morale et la spiritualité, les découvertes de la psychologie moderne. Le R. P. Rimaud, S. J., dans les *Études* (octobre 1949), montre courageusement combien la morale des manuels se trouve prise de court pour répondre à la psychologie du subconscient et de l'inconscient :

Jamais peut-être aucune attaque à la morale ne fut plus dangereuse. Elle fait douter de la conscience. Elle va à détruire le sentiment de la responsabilité. Il suffit de quelques expériences des âmes pour savoir l'audience que rencontrent ces « idées dans l'air ». Des chrétiens soucieux de vie spirituelle, des prêtres même en sont à se demander si le péché mortel existe, si ses conditions sont jamais réalisées. N'en accusons pas les seuls charlatans de la vulgarisation qui parlent à tort et à travers de psychanalyse, de complexes, d'inconscient, de psychoses. Les découvertes de la psychologie la plus solidement scientifique sont de nature à émouvoir des hommes de froide raison et ferme jugement moral. On ne peut confondre Freud, par exemple, avec les clowns du freudisme.

Un problème se pose que les moralistes se doivent d'aborder franchement, non par la bande, mais de front (p. 4).

C'est notamment la liberté de nos actes (sans laquelle ils ne peuvent avoir de moralité) qui se trouve mise en question :

D'où cette conclusion commune des psychologues : ce sont nos tendances inconscientes qui sont le ressort de notre conduite et l'expliquent; l'homme est déterminé par elles sans le savoir et parfois avec l'illusoire persuasion de ne l'être pas.

Notre liberté se révolte. Alors, comme l'orateur de conférence contradictoire qui se sent dominé et cherche à se défaire de son adversaire par un mot d'esprit, un argument *ad hominem*, ou en se jetant dans quelque traverse, nous passons à l'attaque et dénonçons les outrances du freudisme. Nous nous amusons du complexe d'Œdipe dont on abuse très certainement. Nous protestons contre la manie des complexes. Et, plus sérieusement, nous contestons que toutes nos tendances se puissent réduire à la *libido* et que celle-ci soit l'appétit sexuel. Et après ? Que les pionniers de l'exploration psychique tracent des cartes encore fantaisistes, en quoi leurs erreurs et outrances nous donnent-elles le droit de rejeter les vérités hier insoupçonnées que la science a acquises ? On ne peut plus revenir à la psychologie de la conscience claire. Toute philosophie de la liberté qui ne tient pas compte du jeu inconscient des tendances est illusions (pp. 8-9).

Et le P. Rimaud conclut en disant :

Pourquoi ne le dirions-nous pas ? Des générations de théologiens juristes avaient fait de la morale une province du Droit. Si bien que, le mouvement vers la spécialisation y aidant, la spiritualité s'en était distinguée et presque séparée. Connaissant mieux l'homme réel, et qu'il n'est libre et n'a une conscience personnelle que s'il y travaille courageusement, par une discipline de maîtrise et de dépassement de soi, les moralistes sont en train de refaire de la morale un art de vivre (p. 22).

Pouvons-nous ajouter qu'il ne s'agit pas seulement de débarrasser la morale des manuels d'un envahissement excessif du Droit, mais aussi des méfaits d'une conception philosophique qui voit dans l'homme deux principes étrangers et irréductibles : une mécanique et un esprit pur, un robot et une conscience de soi ? Or cette conception — qu'il est insuffisant d'appeler cartésienne : elle est celle de tout le XVII^e^ siècle — se trouve de fait inspirer la plupart de nos manuels, se déclarassent-ils, sincèrement ou non, *ad mentem sancti Thomae*. Partisans, en métaphysique, de la conception hylémorphique de l'âme et du corps, ils ne le sont plus de fait dans leur psychologie et leur morale.

Que les théologiens relisent donc de près la seconde partie de la *Somme* de saint Thomas (tout spécialement le traité des passions, des *habitus* et de la tempérance), ils y trouveront les lumières d'une sagesse qui ne les laissera pas désarmés devant les exigences de la psychologie moderne.

A. P.

Les Livres

THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

A. COMBES : *Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* Deuxième édition revue, corrigée et augmentée avec quatre photographies hors-texte. Paris, Vrin, 1948; 516 pp.

En publiant son *Introduction* (Vrin, 1946, 2e éd., 1947), M. l'abbé Combes rénovait les études thérésiennes. Quel progrès était-ce d'appliquer en ce domaine une méthode historique rigoureuse! La petite sainte nous apparaissait, non plus vêtue par la fantaisie d'un chacun, mais dans la réalité de son évolution spirituelle. Des dons éminents d'analyste et d'écrivain permettaient à M. l'abbé Combes d'écrire une œuvre étincelante. Le même ouvrage est aujourd'hui mis à jour et considérablement augmenté. Trois innovations principales le caractérisent. La plus manifeste est l'insertion au cœur du volume de quatre chapitres consacrés à la notion thérésienne de la souffrance; chapitres parus d'abord sous forme d'articles, puis réunis sous un même titre : *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la souffrance* (Vrin, 1948). Notre collaborateur, P. Blanchard, en une recension très remarquée (*La Vie Spirituelle*, oct. 1948, pp. 304-316),) a qualifié ce dernier volume de « livre captivant et même éblouissant ». Avec lui, nous remercions M. Combes d'avoir apporté, là où ses prédécesseurs s'étaient lourdement trompés, de précieux discernements. Avec lui aussi nous estimons qu'il était inutile de chercher chicane au regretté P. Petitot sur « l'ascétisme de petitesse » dont il qualifiait les sacrifices de la moniale; l'expression n'était pas si mal venue et ne trompait personne. Puis-je ajouter que Thérèse enseignant cet ascétisme de petitesse ne fait point figure d'astre imprévisible tombant du ciel à l'improviste. Elle est le témoin privilégié d'une tradition que nous ignorons sans doute, mais dont il resterait à relever les traces. Je songe déjà à Jean de Bernières, qui invitait à pratiquer avec autant d'amour les petites choses que les grandes (*Les œuvres spirituelles*, éd. 1677, p. 98) et, qui plus est, rattachait cette pratique à l'enfance spirituelle en des termes qui eussent enchanté la sainte de Lisieux : « Je crains quelquefois d'aimer

op l'oraison et d'avoir trop de con-olations sensibles; mais je m'apaise, royant que Dieu veut que je vive en nfant et que je lui fasse de petites aresses. Il choisit d'autres âmes pour le grands travaux qui regardent sa gloire. Que si un enfant voulait quit-er le sein de sa mère pour lui rendre les services, il tomberait sur le nez et ne ferait rien. Il faut donc qu'il laisse agir les autres et qu'il se con-dente des caresses de sa mère. Tout mon office donc est d'être attaché à Dieu; je dois paisiblement laisser tra-vailler les autres aux grandes affaires comme les aînés de la maison, en comparaison desquels un petit enfant n'est rien que faiblesse » (*Le chrétien intérieur*, éd. 1663, p. 215). Citons encore, avec la même conviction de la continuité des mouvements spiri-tuels, et nous souvenant que Thé-rèse se voulait le jouet de l'Enfant-Dieu, une révélation faite en novem-bre 1672 à sainte Marguerite-Marie et que la voyante rapporte en ces ter-mes : « Il me fut dit : Laisse-moi faire chaque chose en son temps; car je veux que tu sois maintenant le jouet de mon amour qui se veut jouer de toi selon son bon plaisir comme les enfants font de leur poupée. Il faut que tu sois ainsi abandonnée sans vues ni résistances, me laissant contenter à tes dépens; mais tu n'y perdras rien. » Texte suggestif d'où il ne faudrait pas conclure nécessaire-ment à une dépendance littéraire d'une sainte à l'autre ni à une par-faite identité de climat spirituel. Mais revenons à M. Combes, dont l'ouvrage comporte une deuxième innovation : on veut évoquer la refonte totale du chapitre II, consacré à la chronologie thérésienne; ce progrès est dû à la publication intégrale des lettres de la sainte. Enfin, dernière innovation, M. Combes présente quatre portraits de sainte Thérèse; après vérification des clichés, il s'avère que sur chacun d'eux, le visage de la sainte n'a pas subi de retouches. On saura gré à M. l'abbé Combes d'avoir contribué par la publication de ces portraits à une œuvre d'authenticité. C'est de lui que nous attendons — et de qui pour-rions-nous l'attendre en plus de sécu-rité ? — l'authentique *Histoire d'une âme* telle que l'écrivit — sans retou-ches — la petite sainte que nous ai-mons.

J.-A. R.

Œuvres complètes de saint Jean de la Croix. Traduction du P. Cyprien, édition nouvelle, revue et aug-mentée par le P. Lucien-Marie de Saint-Joseph. Un volume de LXX-1562 pp., relié; Desclée de Brou-wer, 1949; 1.650 fr.

Édition en un volume de l'ouvrage paru d'abord en deux fois et dont *La Vie Spirituelle* a déjà signalé la grande valeur (cf. déc. 1943, pp. 506-507; juillet 1948, p. 94; *Supplément*, 15 février 1949, pp. 473-474).

Toute bibliothèque chrétienne se doit de posséder cette somme sanjuaniste.

M. J. SCHEEBEN : *Les mystères du Christianisme*. Introduction et tra-duction par Dom Augustin Kerk-voorde, O. S. B. Desclée de Brouwer, Paris, 1948. In-8°, XXIX-841 pp.

Poursuivant la traduction des œu-vres de Scheeben, Dom Aug. Kerk-voorde vient de livrer aux lecteurs français un livre qui apparaît comme une somme de ce grand théologien : *Les mystères du Christianisme*. Celui qu'on caractérise de plus en plus comme le « restaurateur du surna-turel » dans la théologie allemande du XIX^e^ siècle livre en effet dans cet ouvrage le fruit de l'intuition de *Natur und Gnade*. Scheeben a vive-ment perçu l'excellence mystérieuse du surnaturel, la transcendance de la vie divine. *Les mystères du Christia-nisme* sont un exposé de ce que la foi nous révèle de cette économie di-vine. Un chapitre initial précise d'ail-

leurs le sens du mot *mystère* qui est engagé ici. Mise au point intéressante pour la mentalité de notre temps, qui entend surtout le *mystère* dans un contexte sacramentel et liturgique. A la différence du culte *mystérique* de Casel ou du *mystère* pascal de Bouyer, Scheeben considère le mystère non comme le contenu caché d'un geste ou d'un symbole religieux, mais comme la vérité surnaturelle qui nous dépasse. Conception plus statique et plus spéculative. C'est la conception enseignée par le catéchisme qui insiste sur la transcendance de la vérité surnaturelle. Le mystère, c'est le secret de la connaissance de Dieu, dont la foi révèle quelque chose sans que notre raison puisse y pénétrer pleinement. Le dessein de Scheeben est donc de manifester l'ordre sublime de la vérité révélée, l'harmonie interne du surnaturel. Telle la *Somme* de saint Thomas, l'œuvre de Scheeben est organisée en fonction de cette lumière théologale, l'auteur a même éliminé tout ce qui pourrait relever de la philosophie pure, le *traité de Dieu* par exemple. On est placé d'emblée au centre de la foi : le mystère de la Trinité (ch. II) et cette première vision commande tout le reste. La « théologie » est étudiée comme il convient avant l' « économie ». Ceci donne à l'ouvrage une sorte de majesté et en même temps une grande sécurité. Ayant exposé la théologie trinitaire en insistant sur ce qui, au sein du mystère de Dieu, prépare le don à la créature (les missions divines, la personne du Saint-Esprit), Scheeben dessine l'organisation surnaturelle du don de Dieu à l'homme. La série des chapitres qui se suivent en s'appelant les uns les autres donne l'impression d'une vaste et unique histoire. C'est l'histoire du salut considérée au plan de son déroulement temporel : la création, le péché, la rédemption, mais surtout au plan des raisons surnaturelles que Dieu nous en a révélées. Histoire de l'amour de Dieu et du destin de l'homme. *Exitus* et *reditus*. Tout ceci contribue à faire par surcroît de ce volume un excellent instrument de travail. On souhaiterait aux séminaristes d'étudier la théologie dans un tel livre. Tout en évitant les inconvénients du manuel, il présente la totalité du mystère chrétien selon l'ordre d'un bel exposé synthétique. Mais ce livre ne s'adresse pas seulement aux théologiens. Le désir de Scheeben était de mettre à la portée du croyant les grandes intuitions de l'Église méditant sur sa foi. Tous ceux qu'anime le désir de retrouver Dieu en esprit et en vérité pourront puiser dans *Les mystères du Chistianisme* l'objet de leur méditation.

J. Dubois.

L.-J. LEBRET, O. P. : *Action, marche vers Dieu*. Les Éditions ouvrières et Économie et Humanisme, Paris, 1949; 224 pp.; 200 fr.

Ce qui nous est donné dans cet ouvrage, ce n'est pas un traité de spiritualité, ce ne sont pas des réflexions et méditations : c'est la vie même d'un homme engagé dans l'action sociale par amour de Dieu.

Les « militants » de toute espèce et tous ceux qui exercent quelque charge doivent lire ce livre et en suivront avec fruit le déroulement, depuis l'invitation du début (quelques témoignages d'hommes « engagés ») jusqu'à la fin (la foi pure).

Ils verront, puisque Dieu est aussi immanent à sa création et à l'activité des hommes qu'il leur est transcendant, à quel point le chrétien marche vers Dieu en toutes ses actions, fussent-elles situées au plan économique et social de l'humanité. Ils y verront en même temps combien est nécessaire à la réussite des efforts la reconnaissance effective de la transcendance de Dieu.

Entreprise dans cet esprit et animée par la charité, l'action sociale

est bien une marche vers Dieu. Cette coopération attentive à l'action divine peut conduire le militant fort loin dans l'union avec Dieu et lui fait éprouver ces « nuits obscures » de la vie apostolique dont on souhaitait récemment dans cette revue (novembre 1948) qu'elles soient étudiées. L'étude systématique n'en est pas faite dans cet ouvrage, mais l'existence est reconnue et la nature spécifique suggérée. C'est déjà beaucoup et l'on ne peut en demander plus à ce livre d'expérience, et d'une expérience éclairée et dirigée par une pensée très équilibrée et une foi apostolique exigeante et sûre.

A. P.

Prières de Sa Sainteté Pie XII. Plon, Paris, 1949; 98 pp.

Vingt-deux prières de S. S. Pie XII (vingt traduites de l'italien, les deux dernières composées directement en français) présentées avec un soin et un luxe typographique du meilleur aloi, avec une introduction savoureuse de Paul Claudel.

M. THOMAS : *Viens, suis-moi*. Lethielleux, Paris, 1948; 194 pp.; 140 fr.

M. l'abbé Thomas, docteur en théologie, curé de Bretteville-en-Caux (S.-I.) et auteur déjà connu d'*Expériences sur le catéchisme national* (livre que tout catéchiste doit méditer), vient de faire paraître en complément un livre de l'élève : *Viens, suis-moi*.

Le *texte*, à de minimes exceptions près, est le texte officiel intégral révisé. L'auteur, tenant compte des grandes diversités d'âges et d'auditoires, a divisé les questions en quatre séries, ce qui est un avantage appréciable.

L'*ordre* est original au bon sens du mot. L'ancienne division, qui peut plaire aux maîtres (vérités, secours, commandements), a été remplacée par une autre plus accessible aux enfants et qui met en meilleure lumière et la personne du Christ et les idées-force de notre religion : nous sommes les fils de Dieu, notre Chef c'est Jésus-Christ, avec l'Église nous bâtirons un ordre meilleur. Cet ordre a également des coïncidences liturgiques intéressantes et prépare en particulier à Noël et à la semaine sainte.

L'ouvrage est enrichi suivant les cas de questionnaires, cas de conscience, et toujours d'un devoir, généralement facile. Ainsi peut-on s'assurer que les enfants apprennent le texte et surtout qu'ils le comprennent ; on peut réaliser à partir de ces questionnaires un travail d'équipe captivant. Les références évangéliques sont utilisées de la même façon. Notons aussi que nombre de questionnaires et de devoirs orientent l'enfant non seulement vers la compréhension du catéchisme, mais mieux, vers la vie communautaire en chrétienté. Il y a dans ce sens, en tête du livre, un ensemble d'indications, d'activités pensées par toute une équipe de catéchistes.

Les *illustrations* sont dues au dessinateur bien connu des *Cœurs Vaillants* : Charles Rigot; elles sont généralement simples, actuelles, quelques-unes seulement sont un peu moins heureuses et comportent de légères erreurs de détail.

Bref, ce livre est utilisable par tous les catéchistes. Même dans le cas où, pour une raison spéciale, on devrait adopter une autre édition, on utilisera avec profit questionnaires, cas de conscience, devoirs et activités.

Ce manuel mérite d'être largement répandu. Il a déjà reçu l'approbation de plusieurs archevêques et évêques.

J. DESBEUMAUX.

HENRI MORICE : *Le charme de Jésus*. Bonne Presse, Paris; 170 pp.

Sans doute est-ce une grave lacune chez le critique de ne pas avoir lu

le précédent ouvrage de l'auteur : *L'âme de Jésus*, paru chez Aubanel, couronné par l'Académie française. Du moins, nous espérons, si l'occasion nous en est donnée, étancher à cette lecture la soif sur laquelle nous laisse *Le charme de Jésus*. Dans ces pages, il est, nous semble-t-il, écrit magnifiquement, mais « humainement » du Christ. Nous voulons dire par là que s'il est utile de rappeler les traits séduisants du « plus beau des enfants des hommes », le secret de cette amabilité résidant dans l'union du Verbe et de l'âme du Christ, l'insistance sur cette présence du Verbe en l'homme nous eût sans doute, mieux que l'inventaire de ses perfections humaines, fait saisir l'attrait prodigieux qu'il exerça sur les foules. Aussi sommes-nous gênés en voyant un chapitre intitulé : « Le premier gentilhomme du monde », comme aussi de considérer le Christ posant à Pierre sa triple question : « M'aimes-tu », dans le but d'entendre de sa bouche « un oui délicieux au cœur »... ou enfin de lire qu'il institua l'Eucharistie par peur d'être oublié.

Détails peut-être, et certes nous comprenons les louables intentions de l'auteur. Mais nous craignons que la pente déjà si naturelle à nous complaire en nous ne soit dangereusement entretenue par des phrases comme celle-ci : « Nous sommes flattés du cas qu'il fait de nous... »

L.-M. G.

LETTRES SPIRITUELLES DE DOM CHAPMAN. Traduction de RONSTANG, Préface de P. RENAUDIN. « La vigne du Carmel », Éd. du Seuil; 222 pp.

Après sa conversion de l'anglicanisme au catholicisme, Henri Chapman devait, sous la bure bénédictine, profondément s'imprégner de la spiritualité de saint Jean de la Croix. Comme le docteur mystique, il s'adresse à des contemplatifs, et ses préférences vont à la prière d'aridité, aux chemins de foi nue. S'il en parle en maître expérimenté, le ton demeure d'une simplicité et proximité étonnantes, Mais Dom Chapman se nourrissait également des écrits du P. de Caussade, et, avec lui, c'est dans la voie très sûre du total abandon à Dieu qu'il conduit les âmes. Une judicieuse introduction prévient de toute confusion possible dans l'interprétation de la pensée de ce grand spirituel, qui sera un guide précieux, aux heures d'épreuve surtout.

L.-M. G.

Fr. LUIS DE GRANADA : *Obra selecta*. Una suma de la vida cristiana. Los textos capitales del P. Granada seleccionados por el orden mismo de la *Suma teologica* de santo Tomás de Aquino, por el P. Fr. Antonio Trancho, O. P. — Introducción del P. Fr. Desiderio Diez de Triana, O. P. — Prologo del Dr Fr. F. Barbado Viejo, O. P., obispo de Salamanca. Madrid, Bibliotheca de Autores cristianos, 1947; 1 vol. (200 × 125), LXXVIII-1162 pp.

Curieuse idée que celle de prendre le plan de la *Somme* de saint Thomas comme cadre d'une anthologie de Louis de Grenade! Si on admet ce point de vue, ce livre est une réussite. L'accueil qui lui a été fait en Espagne montre qu'il répond aux besoins d'âmes avides d'une doctrine spirituelle substantielle et sûre, exprimée dans une belle langue. Un index copieux facilite encore le maniement du livre, et un appendice donne les références exactes des ouvrages dont sont tirés les morceaux de cette habile mosaïque. On souhaiterait cependant que la B. A. C. nous donnât aussi une édition intégrale des principales œuvres du pieux auteur qui, il faut l'avouer, n'a plus beaucoup de lecteurs en France.

A. D.

PÈRES DE L'ÉGLISE

CLÉMENT D'ALEXANDRIE : *Le Protreptique*. Introduction, traduction et notes de CL. MONDÉSERT. Deuxième édition revue et augmentée du texte grec (« Sources Chrétiennes », 2). In-8 de 216 pp. Paris, Éd. du Cerf, 1949; 780 fr.

La Vie Spirituelle a, voici déjà six ans passés, rendu compte de la première édition de cet ouvrage (LXVIII, avril 1943, pp. 382 et ss.). Le souhait, ou le regret, qu'exprimait alors M. H.-I. Marrou est exaucé : le *Protreptique* de Clément d'Alexandrie paraît maintenant avec le texte grec. Le P. Mondésert ne s'est pas contenté de reproduire le texte de la meilleure édition existante, celle d'O. Stählin, mais il a lui-même, avec M. A. Plassart, collationné à nouveau le meilleur manuscrit. La traduction a été revue de près et rendue çà et là plus exacte ou plus précise. L'annotation, profitant des travaux les plus récents, s'est considérablement enrichie, et le volume se clôt sur six index des plus utiles. Ainsi remaniée, l'édition devient un précieux instrument de travail qui fera honneur à la collection des « Sources chrétiennes » et étendra encore sa renommée scientifique, ce qui n'empêchera le lecteur « moyen », même s'il est parfois un peu lassé ou agacé par l'érudition de Clément et par ses attaques contre le paganisme, de goûter la ferveur de ce beau texte chrétien, si plein du Verbe.

PTOLÉMÉE : *Lettre à Flora*. Texte, traduction et introduction de G. QUISPEL (« Sources chrétiennes », 24). In-8 de 102 pp. Paris, Éd. du Cerf, 1949; 280 fr.

Vers le milieu du second siècle, Ptolémée, disciple du gnostique Valentin, écrit à une chrétienne, Flora, une lettre où il lui expose les opinions de la secte sur l'origine et la valeur de l'Ancien Testament. Texte important pour l'histoire de la gnose, et même pour l'histoire de l'exégèse, dont le savant professeur de Leyde nous donne ici une édition très soignée, la première que nous ayons en France, et où les spécialistes trouveront un très grand intérêt. Il y manque malheureusement les index qui l'auraient rendue plus utile encore.

E. BESSON : *La Didachè ou l'Enseignement des douze Apôtres*. Traduction et commentaire. *Une étude sur l'Eglise primitive*. In-8 de 78 pp. Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, Bihorel-lès-Rouen, 1948; 200 fr.

Traduction et commentaire rapide de ce texte célèbre et énigmatique. L'auteur semble ignorer les récentes études, anglaises surtout, qui ont renouvelé le sujet; il ne paraît plus possible d'affirmer, sans plus, que la *Didachè* est du milieu du Ier siècle de notre ère. Il est vrai qu'on lit, quelques lignes plus bas, qu' « elle se place chronologiquement tout de suite après les derniers en date des livres du Nouveau Testament » (p. 6). Plus loin encore, on nous dit qu' « entre la *Didachè* et saint Ignace... il n'y a certainement pas un intervalle de trente ans » (p. 71). Il faudrait s'entendre. Mais ce qui nous inquiète le plus, c'est, avec un recours à « Sédir », aux *Forces mystiques* et aux Rose-Croix (pp. 31, 72, 75), cette invitation à un « retour à l'Eglise primitive » qui, dépassant l'organisation ecclésiastique et théologique qui s'est développée avec les siècles, nous ramènerait à l' « Eglise essentielle », Eglise intérieure sans

culte ni temple, vouée au seul culte en esprit et en vérité, réservée aux « libertaires de l'Esprit ». Que cache cette phraséologie ? On ne le devine que trop. En tout cas elle ne trompera personne, et la valeur scientifique, assez banale, de ce petit ouvrage ne suffira pas à en pallier les intentions, sincères sans doute, dangereuses assurément.

A. MOULARD : *Saint Jean Chrysostome, sa vie, son œuvre.* In-8° de 460 pp. Paris, Procure Générale du Clergé, 1949.

M. A. Moulard avait autrefois consacré un livre à *Saint Jean Chrysostome, le défenseur du mariage et l'apôtre de la virginité* (1923). Il nous donne maintenant une copieuse biographie du grand docteur. Nous n'en avions pas jusqu'à ce jour en français. L'ouvrage n'a pas de prétention scientifique, — il ne nous donne pas le minimum d'indications nécessaires sur les sources et la bibliographie, et l'on peut penser que certains problèmes délicats auraient pu être traités avec plus de nuances (par ex. la question de la pénitence privée, de la grâce et du péché originel, ou du « nestorianisme » de Théodore de Mopsueste). Il cite avec abondance les textes du saint, et ceci nous aide à supporter certaines longueurs, ou un peu d'obscurité dans l'exposé de situations historiques complexes. Mais, surtout, il est le fruit d'une longue et affectueuse familiarité avec saint Jean, dont la figure ici, au travers d'une vie si pleine, apparaît si vivante et toute proche de nous. Jean reste le modèle du zèle sacerdotal et apostolique (on remarquera avec intérêt le souci qu'il eut de porter l'Évangile aux païens et aux barbares), le modèle aussi d'une prédication toute nourrie d'Écriture, sans vain allégorisme, et ouverte aux préoccupations de son temps. — Remarquons en passant que pour Chrysostome, comme pour Basile ou Ambroise, la communauté des biens est une loi naturelle, et la propriété privée ne se justifie que parce qu'elle est destinée à permettre l'aumône (pp. 195-196). Mais surtout ce fut un grand saint, une âme forte animant un corps débile, très humain en même temps, et qui, mourant en exil, sut encore rendre « Gloire à Dieu pour toutes choses ». Ce gros livre pourra faire du bien. Il est dommage que la typographie n'en soit pas plus agréable à l'œil.

G. BARDY : *La conversion au christianisme durant les premiers siècles.* Coll. « Théologie », 15. In-8° de 356 pp. Paris, Aubier, 1949; 465 fr.

C'est un grand et beau sujet qu'aborde ici M. G. Bardy ; du Ier au IVe siècle, le christianisme a conquis à peu près tout le monde civilisé, et de religion persécutée il est devenu religion d'État. De cette conquête, quels ont été les motifs et les lois ? A vrai dire, plutôt que de *conquête* missionnaire, c'est de la *conversion* des âmes qu'il s'agit en ce livre. Et sans doute parce que telle fut la réalité : dans le chapitre consacré aux « méthodes » de la conversion chrétienne (ch. VII), nous ne voyons pas trace d'une action méthodique et concertée de la hiérarchie. Les « apôtres, prophètes et didascales » de la *Didachè* (XI-XIII) restent pour nous une énigme, et les premiers « missionnaires » ont été de simples chrétiens, voyageurs, marchands, matelots ou soldats; plus encore que l'action personnelle de tel docteur ou de tel prédicateur, c'est le témoignage des martyrs, c'est le spectacle de la sainteté, de la pureté, de la charité surtout des chrétiens, c'est la contagion de la joie chrétienne qui, dans les contacts de la vie quotidienne, ont été les plus efficaces instruments de propagande. C'est au hasard des rencontres, par une sorte de contagion s'étendant irrésistiblement de proche en

proche, que le christianisme a conquis les âmes. S'il trouvait dans les âmes païennes quelques pierres d'attente, les obstacles pourtant ne manquaient pas : exigence de pureté et de sainteté, rupture totale avec tout le passé, avec les traditions religieuses de la cité, rupture de tous les liens sociaux et familiaux — le chrétien désormais devra vivre en marge du monde dans lequel il lui faut demeurer —, perspective du martyre toujours possible, souvent menaçant. La grâce et la vérité furent plus fortes : ce à quoi le paganisme ne pouvait même pas songer, à quoi la philosophie et le judaïsme lui-même ne parvinrent que dans des cas relativement rares, le christianisme, religion à la fois intérieure et universelle, l'a pu faire, sans doute assurément, et ce sont les derniers mots de M. Bardy, « par la grâce de Dieu ».

On lira avec plaisir et profit ce beau livre, écrit d'une plume abondante et facile qui n'évite pas toujours les redites; on y trouvera une riche moisson de beaux textes, qui font revivre pour nous nos frères des premiers siècles. Et nous avons assez laissé entendre combien par certains côtés ce livre peut apporter une réponse à quelques-uns de nos problèmes actuels.

Th. Camelot.

HAGIOGRAPHIE

Santo Domingo de Guzmán visto por sus contemporáneos. Esquema biográfico, introducciónes, versión y notas de los padre M. Gelabert, O. P., y J. M. Milagro, O. P. Introducción general por el P. J. M. de Garganta, O. P. Madrid, Biblioteca de Autores cristianos, 1947; un vol. (200 × 130), LV-955 pp.; 140 pesetas.

Le *Supplément de la Vie Spirituelle* (n° 8, février 1949, pp. 453, 461, 463, 469, 473) a déjà présenté un certain nombre de volumes de l'excellente « Biblioteca de Autores cristianos » qui a déjà publié les textes originaux de grands spirituels espagnols, Ignace de Loyola, Luis de Léon, Jean de la Croix, François d'Osuna, Bartolome de Laredo, en attendant Jean d'Avila et Thérèse d'Avila, et de nombreuses traductions espagnoles de ce qu'on peut appeler les classiques du christianisme : saint Augustin, saint Bernard, saint Bonaventure. Une traduction commentée de la *Somme* de saint Thomas est en cours.

Le gros livre consacré à saint Dominique mérite d'être présenté à des lecteurs français comme un exemple de ce que l'édition dominicaine française devrait avoir le courage d'entreprendre. Voici en un seul volume la traduction des textes majeurs concernant l'histoire des origines dominicaines : le *Libellus de Initiis ordinis praedicatorum* de Jourdain de Saxe, premier successeur de saint Dominique, ouvrage de très grande valeur historique dont aucune traduction française intégrale n'a encore été publiée; — les actes du *Procès de canonisation* de saint Dominique, à Toulouse et à Bologne, dont la traduction, publiée jadis par les frères novices de Saint-Maximin sous le titre *Saint Dominique, son esprit, ses vertus*, 1923, est maintenant épuisée en librairie; — la *Légende* (au sens médiéval = récit « à lire » au chœur, à l'office du saint) de l'espagnol Pierre Ferrand et la *Relation sur les miracles de saint Dominique à Rome* de la Sœur Cécile, qui furent publiées en français aux Éditions du Cerf sous le titre *Saint Dominique*,

Père des Prêcheurs. Deux légendes, 1936; — les savoureuses *Vitae Fratrum* de Gérard de Frachet, dont la traduction par le P. Lecoq (Lethielleux, 1912) est également épuisée; — enfin, sous le titre *L'œuvre littéraire de saint Dominique*, une traduction des Constitutions primitives et des Constitutions des Sœurs de Saint-Sixte. Chacun de ces textes est précédé d'une introduction, tandis qu'une introduction générale esquisse une biographie de saint Dominique sur la base des travaux récents. Des bibliographies et d'assez nombreuses illustrations, qui donnent une idée de l'iconographie de saint Dominique au cours des siècles (si certaines sont d'un goût médiocre, il y a aussi de suggestives œuvres espagnoles que nous connaissons trop peu), achèvent de faire de ce volume une véritable somme des origines dominicaines. On se prend à rêver à ce que l'on pourrait faire de semblable chez nous... si on en avait le courage et les moyens.

A. D.

Joseph ROBINNE : *L'apôtre au cœur mangé : Jean de Brébeuf, 1593-1649*. Édit. Saint-Paul, Paris; 297 pp.

Un court résumé de ce volume ne saurait rendre l'intérêt passionné qu'éveille sa lecture, aussi bien à l'égard de son héros, magnifique figure de saint, qu'au sujet de l'histoire captivante des débuts de la mission de France au Canada, narrée avec verve et grand sérieux documentaire. L'intérêt psychologique lui-même n'est pas absent. Le portrait de chacun des pionniers de cette prodigieuse aventure est finement et vigoureusement tracé. A l'ardeur apostolique des uns s'opposent les convoitises matérielles des autres. A travers tout cela rayonne et grandit la sainteté de Jean de Brébeuf qui, avec le P. Lallemant, recevra le martyre le 16 mars 1649. Champlain déjà était mort... Les jeunes surtout auront beaucoup à apprendre et gagner au contact de ces grandes âmes de vrais Français et de parfaits chrétiens.

L.-M. G.

René VIELLARD : *Les saints du métro*. Illustrations par Jean Chieze. Éditions Alsatia, 1949; 62 pp.

L'enquête sur l'oraison, publié naguère dans cette revue, a manifesté combien les voyages dans le métro parisien offraient de facilités à la prière et l'oraison.

En lisant cette brochure — rédigée avec la précision d'un chartiste et la foi d'un prêtre — les usagers du métro trouveront une occasion de plus de penser à Dieu en saluant au passage la bonne quarantaine de stations dont les noms évoquent un saint, une église, un ancien monastère de Paris.

A. P.

Paula HOESL : *Sainte Jeanne de Lestonnac, épouse, mère, fondatrice*. Éditions Spes, Paris; 250 pp.; 300 fr.

Fondatrice d'un institut voué à l'éducation féminine, dont les maisons sont aujourd'hui répandues dans le monde entier, sainte Jeanne de Lestonnac était canonisée le 15 mai dernier. Sa vie aussi bien que ses œuvres revêt un caractère particulièrement original. Nièce de Montaigne, elle grandit au milieu des discussions et des persécutions religieuses. Elle est momentanément troublée dans sa foi, et sa mère demeurera dans l'hérésie. Devenue baronne de Montferrand, elle s'acquitte parfaitement de ses devoirs d'épouse et de mère. Veuve, elle connaît la longue et épuisante incertitude des desseins de Dieu sur elle, essuie un échec chez les Feuillantines de Toulouse. C'est enfin l'éclosion de l'œuvre magnifique pour

laquelle elle doit encore pâtir de terribles humiliations. Sa forte devise : « Ou agir ou mourir », demeure pour ses filles un idéal.

L.-M. G.

Le roman de la conversion de Newman par lui-même. Traduit intégralement de l'anglais par Mme Le-François-Pillion. Introduction et notes par Denys Gorce. « Idée et Christianisme ». Paris, La Colombe, Éditions du Vieux-Colombier, 1949; un vol. (185 × 120), 415 pp.; 450 fr.

En 1847, un libelle injurieux fait un tableau caricatural des conversions au catholicisme issues du mouvement d'Oxford, mettant bêtement les nouveaux convertis au défi d'écrire en bel anglais. Newman estime qu'il n'y a pas de meilleure réponse à faire que de décrire les conditions vraies de ces conversions, et de le faire sous une forme littéraire achevée, sous forme de roman. Ainsi écrit-il, en 1848, *Loss and Gain, Story of a convert* (*Perte et gain, Histoire d'un converti*). C'est ce roman qui est présenté aujourd'hui au lecteur français dans une traduction intégrale. Il s'agit — le Dr Gorce le montre bien dans l'Introduction — d'un roman à clé. Le héros principal, Charles Reding, en dépit de différences extérieures, n'est autre que Newman lui-même, qui se décrit ainsi à nous de façon indirecte. Le charme littéraire perce à travers la traduction. Il y a là toute la finesse, l'humour, l'exquise sensibilité, la psychologie subtile, le sens religieux qui font le charme habituel de Newman. A ceux qui, par ce livre, aborderaient Newman pour la première fois, cette lecture apportera certainement le goût de pousser plus loin cette rencontre. La réalité en ce cas n'est-elle pas encore plus belle que le roman ?

A. D.

J. WILBOIS : *Sainte Catherine de Sienne. L'actualité de son message.* Casterman, Tournai-Paris; 1 vol. (185 × 135), 218 pp.

L'auteur ne prétend faire ni œuvre d'historien ni œuvre d'exégète. Il veut simplement, en s'aidant, bien entendu, de tous les résultats acquis de l'érudition sur la vie et les écrits de la sainte siennoise, méditer librement son « message de paix, de pureté et d'amour », message qui, pour des hommes du XX^e^ siècle, conserve une singulière actualité. C'est donc la doctrine catherinienne qui fait le centre d'intérêt de ce petit livre. S'il est fait appel aussi aux événements de la vie de Catherine, c'est beaucoup plus pour situer son enseignement, en montrer les enracinements et le rayonnement concret que pour exalter une action politique dont il faut savoir reconnaître les limites et le médiocre succès. L'ouvrage est bien écrit, dans un style alerte, vivant, enjoué. Il se lira agréablement.

A. D.

O. ENGLEBERT : *Les saints de janvier, Les saints de février, Les saints de mars, Les saints d'avril, Les saints de mai, Les saints de juin* (Collection « Pages catholiques »). Paris, Édit. Albin Michel; 6 vol. (180 × 115) de 60 pp. environ; chacun 50 fr.

La mode revient aux « vies des saints pour tous les jours de l'année ». La série entreprise par l'abbé Englebert s'adresse à un public pressé, désireux d'être fixé rapidement sur le saint dont la liturgie du jour fait mémoire, ou plus humblement encore sur le nom bizarre qu'il rencontre ici ou là dans son agenda. Pour chaque jour, l'auteur présente ici une ou deux notices d'une page à peine sur le saint le plus important et consacre quelques lignes aux autres, le tout dans un style sobre,

sans recherche. Ces petits livrets ont leur place toute indiquée sur les rayons de l'Œuvre de la Brochure à l'Église.

A. D.

Anne de Saint-Barthélemy. Cahier de spiritualité carmélitaine. Couvent de Chévremont, Belgique (15 × 20). 108 pp.; 5 hors-textes; 50 fr. belges.

A l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de la bienheureuse, les Cahiers nous offrent d'elle une attachante esquisse. Trois historiens relatent les étapes de cette vie marquée d'extraordinaires grâces mystiques et d'exquise simplicité. Nous la voyons bergère, jeune Sœur du voile blanc, confidente de sainte Thérèse d'Avila avec le R. P. Silverio. Grâce au R. P. Elisée, nous connaissons les péripéties de son séjour en France. Hubert Colleye trace un savoureux portrait d'Anvers, dont elle fut plusieurs fois la libératrice.

La courbe de son ascension spirituelle, les rapports de celle-ci avec ses dons de nature sont délicatement soulignés par le R. P. Célestin et Louis Van den Bossche. En définitive : portrait gracieux, réaliste et profond d'une sainte de la grande époque.

L.-M. G.

R. WILL : *Jean Tauler. Scènes strasbourgeoises de la vie monacale au XIV^e siècle.* Éd. Oberlin, Strasbourg; 117 pp.

Robert Will, dont on fêtait cette année même le quatre-vingtième anniversaire, est professeur honoraire à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Il connaît Tauler de longue date. Pendant les heures sombres de la guerre 1914-1918, M. Will se réfugia dans le passé strasbourgeois sous l'attrait du grand mystique rhénan. Il en revint avec un volume de deux cent quarante-trois pages, *Tauler*, publié en 1920 et destiné au public de langue allemande. L'opuscule que nous lisons aujourd'hui vaut sans doute par une connaissance familière du XIV^e siècle rhénan. Il vaut surtout par beaucoup de charme et de poésie. Ce n'est ni un livre de lourde érudition, ni un livre de lecture spirituelle. C'est le moyen simplement de passer une heure agréable en évoquant la grande figure de Jean Tauler.

J.-A. R.

MARTIAL LEKEUX : *La petite Sœur Céline.* Collection « Pages catholiques ». Albin Michel, Paris, 1949; 1 vol. in-12, 254 pp.; 300 fr.

Ce volume inaugure une nouvelle série de la collection « Pages catholiques », comprenant cette fois non plus des brochures, mais des ouvrages plus considérables. Gagne-t-on au change ? On peut se le demander. L'humble clarisse qui nous est ici présentée, morte la même année que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, est certainement une figure attachante par sa profonde humilité, sa simplicité, sa joie dans une vie remplie d'épreuves, par les grâces de choix dont elle fut l'objet. Mais le récit est vraiment long. L'auteur ne nous fait grâce d'aucun détail et s'arrête lui-même à commenter dans un style parfois un peu prolixe. Sans doute le grand public que la collection voudrait atteindre boudera-t-il ce livre. Ceux que le genre littéraire « vie de saintes religieuses » rebute moins s'intéresseront à connaître Sœur Marie-Céline de la Présentation, dont la cause de béatification est maintenant introduite en cour de Rome.

A. D.

M. LÉPÉE : *Sainte Thérèse d'Avila. Le réalisme chrétien* (Études carmélitaines). Paris, Desclée de Brouwer, 1947.

L'extraordinaire figure de Thérèse d'Avila ne cesse de soulever en France la plus vive curiosité. Témoins tant de travaux écrits en notre langue et

s'efforçant de restituer le visage spirituel de la sainte, qu'il nous suffise de rappeler les ouvrages de R. Hoornaert (1922), G. Etchegoyen (1923) et L. Oeschslin (1946). Le plus récent et sans doute le plus complet des livres consacrés à la grande mystique espagnole est celui que vient d'écrire M. le chanoine M. Lépée. On constate avec satisfaction l'information parfaite de l'auteur, qui n'a rien négligé des travaux antérieurs capables de lui apporter quelque lumière. C'est toute la vie et toute l'évolution de la sainte qu'on s'efforce de rendre plus intelligible par l'histoire des influences qu'elle a subies; c'est aussi toute sa doctrine. Cet exposé savant n'est pas dépourvu de traits charmants; sainte Thérèse écrit à propos d'Isabelle, enfant de huit ans hébergée au couvent de Tolède : « Je n'ai qu'un chagrin avec elle : je ne sais comment lui redresser les lèvres qui sont très pincées. Elle rit froidement et cependant elle est toujours souriante; je lui fais ouvrir, fermer la bouche, ou je l'empêche de rire; elle dit qu'elle n'y peut rien et que la faute en est à sa bouche, et c'est vrai. » Mais plus que des détails souriants, retenons les pages, d'une psychologie si déliée, où Thérèse essaie de nous faire percevoir l'emprise progressive de Dieu sur son âme. Ce Dieu la conquiert, mais, une fois conquise, lui accorde, par sa présence, une unité intérieure, une faculté étrange de tout accueillir et de tout ordonner, une liberté souveraine. En son exposé, M. le chanoine Lépée a pris position sur de multiples problèmes; il serait trop facile de lui chercher noise; il a parfois eu tort de faire confiance à la détestable traduction des carmélites de Paris (ainsi p. 380); il eût été plus habile aussi en ne traitant pas conjointement du repos en Dieu et du sommeil mystique d'une part, de l'union et de l'extase d'autre part. Mais son livre reste un témoignage saisissant et fait percevoir combien la vie de Thérèse d'Avila n'a pas été l'histoire d'une illusion, mais d'une adaptation intérieure à la plus réelle des réalités.

J.-A. R.

MARIAGE

Chanoine J. LECLERCQ : *Le mariage chrétien*. Édit. Castermann, Paris; 216 pp.; 240 fr.

Parmi les nombreux ouvrages qui paraissent depuis une quinzaine d'années sur la spiritualité du mariage, celui du chanoine Leclercq compte parmi les plus sages et les plus mesurés. C'est l'œuvre d'un moraliste soucieux de ne rien négliger de la complexité humaine et en même temps d'un théologien qui utilise au maximum la lumière de foi pour mettre à sa vraie place la réalité de l'amour humain.

Les pages les plus intéressantes de son livre sont celles où il s'interroge avec lucidité sur la sévérité de l'Église, ou quelquefois ses étroitesses quand elle juge la valeur des manifestations et des actes de l'amour dans l'union conjugale. L'Église un peu trop rapidement juge toutes choses en fonction du péché grave à éviter et elle est satisfaite lorsqu'il n'est pas commis. C'est là une attitude négative que l'auteur condamne; en développant la doctrine du sacrement de mariage, il montre comment la grâce conjugale transforme toutes les réalités de la vie quotidienne en les sanctifiant et combien toutes ces manifestations de l'amour deviennent des actes méritoires de charité : « On peut vraiment parler d'une mystique du mariage chrétien, et il ne semble pas téméraire d'y voir un

des plus grands mouvements spirituels qui se soient produits dans l'Église. »

Une dernière remarque : ce livre semble réservé à la bourgeoisie, on n'y perçoit aucune des questions qui sont la hantise des jeunes foyers chrétiens ouvriers. C'est un livre que nous recommandons vivement aux séminaristes et aux jeunes prêtres qui sont aumôniers de communautés de jeunes ménages dans les milieux de bourgeoisie.

P. VERCOUSTRE.

Le livre de la famille chrétienne. Édit. F.-X. Le Roux, Strasbourg.

La Commission épiscopale de liturgie et de pastorale du diocèse de Strasbourg vient d'éditer un livre de spiritualité familiale, de piété familiale « qu'on pût mettre entre les mains de tous les jeunes époux et qui figurât sur la table de toutes les maisons chrétiennes ».

Deux parties dans ce petit livre : 1° l'élaboration d'une mystique chrétienne familiale; 2° un eucologe familial.

La famille chrétienne n'est pas une famille « close », mais une famille « ouverte », cellule spirituelle vivante à l'intérieur de l'organisme de l'Église vivante; « il faut donc que la famille prenne le rythme même de la grande Église ». Le chapitre intitulé : « Le dépassement familial » est particulièrement original, il rejoint un des grands courants spirituels d'une spiritualité de l'action telle qu'elle s'élabore et prend forme de nos jours.

Les prières de l'eucologe sont belles et bien choisies. On peut simplement regretter que l'auteur n'ait pas indiqué que la prière quotidienne pourrait être l'oraison de la messe de la liturgie du jour. Dans Charles Péguy et Paul Claudel, il aurait trouvé également d'heureux textes.

Regrettons de toute notre force les lithographies qui sont déplaisantes par leur infantilisme et leur sentimentalisme à bon marché. Le livre perd beaucoup en qualité par une imagerie aussi fâcheuse. Les scènes de la vie familiale ont tenté d'excellents peintres, pourquoi n'avoir pas donné des reproductions de chefs-d'œuvre; à défaut, des photographies artistiques auraient été bien venues.

P. VERCOUSTRE.

EDMOND BOISSARD, moine de Solesmes : *Questions théologiques sur le mariage.* Édit. du Cerf, 1948.

« Beaucoup de jeunes époux, constate l'auteur, voudraient mieux connaître la théologie du mariage », cet ouvrage se propose de répondre à leurs questions et s'adresse donc aussi bien aux laïcs qu'aux prêtres. C'est un commentaire exact et clair de l'encyclique *Casti Connubii* et de l'enseignement traditionnel de l'Église. L'auteur évoque les tendances qui se sont récemment manifestées chez certains et qui ont provoqué le décret du Saint-Office du 1er avril 1944. En particulier il analyse le célèbre ouvrage du Dr Doms. Il s'attache à serrer d'aussi près que possible la terminologie traditionnelle et le vocabulaire des modernes : sens et fin, fin primaire et fins secondaires. Il propose une autre distinction des fins : fin immédiate et fin médiate, estimant que « l'expression « fins secondaires » a, du moins en français, un sens équivoque et facilement erroné » (p. 25). Il entend du reste demeurer fidèle à la doctrine classique, mais tient à l'enrichir de tous les apports récents dus aux études de plus en plus poussées et se référant à la « fin immédiate » qui est le « perfectionnement mutuel des époux » (p. 18). Ces examens, ces distinctions, ces précisions donnent de la matière proposée un exposé qui est exact sans être trop technique, facile sans être sommaire. L'importance et la haute tenue des premières « questions » font trouver un peu

nattendu le libellé de certaines autres, comme : « Un mariage où il n'y aurait absolument pas d'amour est-il un sacrement ? » ou : « Les époux doivent-ils n'avoir l'un pour l'autre rien de secret ? »

Peut-être aussi certains trouveront-ils trop grande la place faite aux questions IX et X : « Les actes de la vie conjugale qui constituent l'engagement initial et sont dans sa ligne, sont-ils sacramentels », et « Le premier acte qui consomme le mariage ne peut-il, du moins, être dit sacramentel ? » Ces développements ne sont d'ailleurs ni sans valeur, ni sans portée. Le problème, si souvent évoqué de nos jours, de l'intimité spirituelle des époux est traité avec beaucoup de délicatesse et de bon sens; l'auteur conseille de prendre au sens métaphorique telles expériences d'Alice Ollé-Laprune ou de N. Rocholl touchant la « fusion parfaite » des époux. L'expérience, dit-il, prouve que toute prétention à l'unité absolue a quelque chose de chimérique; on eût aimé peut-être un argument plus métaphysique : quelque étroite que doive être la communauté conjugale, la personne humaine dans ses rapports avec Dieu a quelque chose de rigoureusement incommunicable. Enfin Dom Boissard rejette comme « quelque peu lyriques » certaines expressions de A. Christian touchant la valeur spirituelle de l'acte de chair. La meilleure réponse à ces exagérations de plume, ne serait-elle pas ce texte de saint Thomas, auquel l'auteur lui-même avait renvoyé (p. 75) : « Il y a des occupations bonnes qui, ayant pour objet les choses de ce monde, distraient l'âme et la rendent incapable de s'unir au même instant à Dieu, et c'est ce qui se produit dans l'union charnelle dont le plaisir intense empêche l'âme de s'élever vers Dieu... (*Suppl.*, q. 41, art. 3, ad 2.)

A. B.

ROGER PONS. JEAN SOULAIROL, PAUL DONCOEUR, GERMAIN FLAMAND, JACQUES MADAULE : *D'Yseult à Violaine*. Éd. du Feu Nouveau; 224 pp.

C'est une heureuse idée que d'avoir rassemblé ainsi diverses études, pour la plupart parues dans *L'Anneau d'Or*, et qui forment un ensemble très attachant. « Études littéraires », dit le sous-titre. Il s'agit plutôt d'études psychologiques sur des thèmes littéraires. D'Yseult à Violaine en passant par Pauline, la princesse de Clèves, Emma Bovary et les héros de quelques romans contemporains, les personnages fictifs étudiés ici sont des vivants (à tel point que paraissent moins vivantes, parce que moins analysées, les deux figures réelles, celles d'Albert et d'Alexandrine de La Ferronays, qui se mêlent à eux). Et vivante au possible est l'exégèse qui nous les présente, avec ce respect attentif, ce souci de vérité à la fois et de charité qu'une âme chrétienne doit porter à d'autres âmes aux prises avec la passion, la souffrance, l'inquiétude ou le péché. Les divers auteurs (un prêtre, un religieux et trois laïcs) se défendent d'être des moralistes : ils ont voulu replacer des œuvres, desséchées par la critique scolaire, dans leur contexte spirituel. La réussite est éclatante et fait souhaiter d'autres volumes dans le même esprit.

R. M.

L'ÉGLISE D'AUJOURD'HUI

R. P. GENEVOIS : *L'Ordre laïc de saint Dominique*. Couvent des Dominicains, 205, rue Saint-Genès, Bordeaux, 1948; 138 pp.

Tous ceux, et ils sont nombreux, qui se préoccupent du problème de l'organisation de la vie chrétienne sur un plan communautaire dans une

véritable forme de vie intérieure et au service de l'Église, trouveront plus qu'ils ne pensent dans ce livre. En une moyenne de cinq à six pages, une vingtaine de sujets sont exposés. Pas de présentation théorique et quelque peu idéalisée en ces courts billets, écrits entre 1946 et 1948, pour les membres de cet Ordre laïc, ou Tiers-Ordre. Ce n'est ni un manuel ni un commentaire de la Règle, et cependant il en ressort la vie, prise sur le vif, telle que devrait la mener tout fils de saint Dominique dans le monde. Les déficiences, les déformations contre lesquelles chacun doit lutter sont exposées avec une belle franchise, un rare souci d'objectivité en face des personnes comme de l'idéal, dans un esprit de charitable compréhension et d'ardeur apostolique. Rien ne peut blesser ni étonner.

On peut distinguer deux parties : l'une concernant ce qu'est cet Ordre laïc, l'autre ce qu'en est la vie quant à ses membres pris individuellement et en groupe.

Pourquoi cette appellation et qui est nouvelle : Ordre *laïc* de saint Dominique ? C'est qu'il en est tant qui cherchent une forme de vie qui serait nouvelle ! Les mots, en leur variété et leur imprécision, le prouvent. On parle de « compagnie... de maximum d'activité communautaire... pour un travail de sanctification et d'apostolat... d'engagement précis et en principe perpétuel, de style de vie... en replaçant dans une atmosphère chrétienne un certain nombre d'activités qui se trouvent entièrement sécularisées sinon paganisées à l'heure actuelle... La vie moderne n'appelle-t-elle pas une évolution du monachisme et de la vie religieuse vers l'institution de ce que, faute de mieux, on appelle les Ordres laïcs ? » (pp. 9, 10).

Il y est répondu en montrant ce qu'est le Tiers-Ordre, la place réelle que lui fait l'Église comme institution et qui est tout autre chose qu'une simple congrégation de piété.

Nous regrettons un peu, pour notre part, que l'exposé n'ait pas présenté l'Ordre laïc plus nettement comme « état de vie » — nous ne disons pas « genre de vie », car qui dit « état de vie » dit quelque chose d'établi, d'affermi, en un mot de *stabilisé*, — et donc l'engagement, qui s'appelle ici Profession, comme l'élément constitutif de cet état de vie. La force, la richesse, la souplesse de cet « état de vie » eussent été strictement montrées sur le plan strictement individuel comme sur le plan collectif. On eût aisément montré, quant aux deux plans du Tiers-Ordre séculier et du Tiers-Ordre régulier, la raison de leur réalité et de leur distinction.

Ce fait de l' « état de vie » particulier permet de bien voir que le membre du Tiers-Ordre n'est pas un vrai religieux et n'est plus un simple laïc, qu'il soit marié ou non. De même que toute personne mariée n'est plus dans l'état de vie du célibat, du fait du nouvel état de vie qu'elle a choisi et constitué elle-même par son engagement — et ce qui l'oblige à vivre autrement —, de même le membre de l'Ordre laïc ou Tiers-Ordre n'est plus un laïc comme les autres. Il s'est engagé, et publiquement, à d'autres obligations que celles du laïc ou du religieux, bien que devant vivre désormais religieusement.

Dans la seconde partie, la plus longue (113 pp. sur 138), se trouve l'exposé de cet état de vie, ses relations avec le mariage (ces deux états de vie pouvant se compénétrer, l'expérience le prouve, Dieu merci, abondamment). Il y est posé très heureusement en face de l'Action catholique, qui n'est pas un état de vie, et que l'on croit si couramment incompatible ou remplaçant le Tiers-Ordre; en regard de la paroisse et de l'apostolat. Il y est aussi question des problèmes de la culture intellectuelle et spirituelle : lecture, bibliothèque, cinéma, éducation, etc. Le souci profond de l'auteur est d'aborder tous

ces problèmes que le repli sur soi fait oublier et que les exigences de la vie actuelle présentent de façon quelque peu urgente.

La base de tout cela n'est point oubliée : non seulement l'âme du Tiers-Ordre et la Règle de vie sont exposées, mais la question de l'obligation de l'oraison « autant de possible liturgique », et enfin de la « Contemplation d'abord ». La Pénitence-Vertu aura donc sa place, bien incomprise — on pourrait désirer la voir plus largement exposée — comme facteur indispensable de contemplation. Celle-ci, très justement définie comme « le plein et vivant exercice des vertus qui nous unissent à Dieu », est la vie théologale. « Son primat absolu se révèle donc aussitôt, et la Pénitence devient tout autre chose qu'un trafic d'étroitesse » (p. 53).

Nous ne connaissons pas de livre marquant de façon aussi vraie, franche et entraînante, cet état de vie. Tonique pour les âmes auxquelles il est destiné au premier chef, il sera très éclairant et, espérons-le, décisif pour celles qui cherchent à mieux établir leur vie au sein de l'Église.

V. Mézière.

Paul CATRICE, Camille GRAFF, Joseph WILBOIS, Jacques TOMBEUR : *Un problème essentiel : l'Église peut-elle s'adapter ?* Éditions Catholicité, Lille, 1948; 168 pp.

Trois bonnes études, préfacées avec enthousiasme par Paul Catrice, sur le problème que pose l'adaptation de l'Église en terre de mission. Rien de bien neuf; mais n'est-il pas remarquable que des idées révolutionnaires il y a vingt ans soient devenues le bien commun de tous ceux que préoccupe la diffusion du message évangélique dans le monde ? Benoît XV, en promulgant son encyclique *Maximum illud*, semblait parler dans un désert; le P. Charles fit longtemps figure d'original, et le P. Lebbe, de son vivant, ne recueillit guère l'approbation de ses frères de labeur dans le champ du Père de famille. Aujourd'hui, les voix discordantes se taisent; le conflit mondial y est sans doute pour beaucoup, qui ratifia, avec quelle force d'évidence, les vues prophétiques des pionniers en méthodes missionnaires. Le petit ouvrage publié par les Éditions Catholicité veut apporter sa contribution au grand mouvement actuel qui entend donner — ou rendre — à l'effort missionnaire la pureté nécessaire à une tâche surnaturelle; il rassemble une étude du P. Graff, S.J., sur l'adaptation missionnaire et le clergé indigène, une autre de Joseph Wilbois sur les aspects et les possibilités de l'adaptation et une de Jacques Tombeur sur l'adaptation chez saint Paul. L'intention unique est de montrer que l'adaptation n'est possible que si l'Apôtre prend conscience de la nature de son rôle, non pas celui de représentant d'une culture ou d'une puissance temporelle, mais celui de collaborateur à une entreprise à la fois supra-humaine et profondément enracinée dans le sol où elle doit fleurir. Il n'est pas possible, en quelques pages, de traiter à fond des questions aussi complexes — et peut-être les auteurs ne s'en rendent-ils pas compte suffisamment —, mais les exposés sont clairs et la conviction qui s'en dégage est communicative.

Paul Denis.

Irène POSNOFF : *Pour s'unir dans le Christ avec nos frères séparés d'Orient.* Centre d'Action missionnaire des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, Anvers, 1949; 54 pp.

L'évolution de la situation dans l'Europe orientale et le Proche-Orient, une émigration toujours plus nombreuse de populations originai-

res de ces régions attirent de plus en plus l'attention sur le christianisme de tradition orientale et en particulier byzantino-slave. L'état de séparation devient intolérable et l'ignorance réciproque qui en est la cause déterminante est désormais injustifiable. On est douloureusement surpris que si peu d'efforts aient été faits, malgré les invitations pressantes des papes, pour diffuser largement les éléments indispensables d'information et que l'ignorance tranquille soit encore si générale dans le clergé, chez les religieuses et les militants chrétiens. La brochure de Mlle Posnoff voudrait fournir une première initiation historique, doctrinale et pratique. Son intérêt particulier tient à la préoccupation missionnaire qui sous-tend tout son plaidoyer. C'est dans les pays de mission que le scandale de la désunion des chrétiens a été tout d'abord ressenti de manière aiguë; mais la plupart des pays d'Europe et, même d'Amérique qu'atteint aujourd'hui l'émigration orientale ne sont-ils pas, plus ou moins, terres de missions ?

I.-H. D.

Damascène POPOWYCZ : *L'Eglise catholique en Ukraine occidentale*. En vente : R. P. Kurylas, 17, rue Grande-Triperie, Mons (Belgique); 45 pp.

L'encyclique *Orientales omnes Ecclesias* du 23 décembre 1945 avait attiré l'attention du monde catholique sur l'Eglise Uniate d'Ukraine qui, dès lors, subissait violence pour rentrer sous l'obédience du Patriarcat orthodoxe de Moscou. Nouvel épisode d'une longue et complexe histoire trop généralement ignorée. Cette courte brochure permettra d'en suivre les péripéties dans les diverses régions entre lesquelles fut toujours morcelée l'Ukraine. On y verra comment les problèmes les plus fondamentaux de l'unité de l'Eglise y sont inextricablement mêlés aux vicissitudes politiques et combien l'incompréhension persistante entre le christianisme latin et byzantin, jointe au chauvinisme nationaliste, a empoisonné des attitudes qu'on souhaiterait avoir été plus souvent vraiment chrétiennes. A l'heure où une nouvelle vague d'émigrés ukrainiens atteint l'Europe occidentale et l'Amérique, souhaitons qu'une connaissance réciproque plus exacte de deux traditions aussi authentiquement chrétiennes ouvre la voie à une union réelle.

I.-H. D.

Dom Pierre-Célestin LOU-TSENG-TSIANG : *Souvenirs et Pensées*, suivi d'une *Lettre à mes amis de Grande-Bretagne et d'Amérique*. Bruges, abbaye de Saint-André; Paris, Edit. du Cerf, 1948; in-8°, 171 pp.

La doctrine du Christ est inséparable du témoignage, c'est la loi de la Bonne Nouvelle. Mais, de la protestation éclatante du martyre à la simple présence silencieuse du contemplatif, il est des témoignages plus ou moins vibrants. Les souvenirs rassemblés par Dom Lou-Tseng-Tsiang, à la demande de ses frères en saint Benoît, nous apportent le témoignage d'un sage et d'un silencieux. Témoignage rare et précieux auquel le destin tragique de la Chine donne une gravité et une profondeur nouvelles. Dom Lou raconte simplement ce que fut l'idéal de sa vie, comment il a rencontré le Christ, comment son pays pourra un jour découvrir la vraie lumière. Ce récit est rayonnant de paix. Notre époque n'a plus l'habitude d'une sagesse aussi ironique, et le premier bienfait de ces pages sera sans doute de rappeler à l'homme chrétien que les pires catastrophes peuvent être profondément ressenties sans entamer pour autant les ressources de l'âme. Dom Lou a vécu avec son pays et pour son pays les jours sanglants du début du siè-

cle, il a connu bien des bouleversements politiques, bien des déchirements personnels. Sa réflexion sur les événements les plus douloureux garde toujours cette mesure que seule donne la sagesse, sagesse chinoise qui s'est épanouie dans la sagesse chrétienne et la paix bénédictine.

Dom Lou désirait l'éveil chrétien et monastique de la Chine, Dieu l'a rappelé à lui avant l'aurore qu'il souhaitait. La mort récente de ce sage donne à ses souvenirs un surcroît de paix et de certitude. Son livre demeurera un témoignage serein et lumineux de la vérité du Christ.

J. Dubois.

Catholicisme, fasc. V-VI (Bethléem-Célibat). Paris, Letouzey, 1949.

La nouvelle encyclopédie dont nous avions naguère recensé le premier volume poursuit sa publication à cadence régulière, ce qui à l'heure présente n'est pas un mince éloge. Les deux nouveaux fascicules maintiennent et sur plusieurs points améliorent l'intérêt et la qualité scientifique des précédents. Le fasc. VI en particulier contient quelques remarquables monographies dont la dense brièveté demeure pourtant largement accessible. Signalons au moins dans le cadre de cette revue : Bonaventure, Bossuet, Bréviaire, Calvin, Carême, Carme, Catacombes, Catherine de Sienne, etc. Mais pourquoi l'espace est-il si mesuré aux articles traitant des grandes questions spirituelles et théologiques, alors qu'une place démesurée est faite à la rubristique et même à la littérature où l'on est surpris de voir figurer des noms qui ne méritent pas une telle notoriété ? Et pourquoi s'en tenir à de sèches notices rubrico-historiques au sujet des vases sacrés, par exemple ? Il y aurait là matière à quelques notes de spiritualité et de pastorale liturgique dont nous aimons à penser qu'elles seraient agréées du clergé. Menues vétilles, et nous avons bon espoir que les prochains fascicules combleront ces vides.

A. Tabera : *Derecho de los religiosos*. Madrid, Editorial Coculsa, 1948; un vol. (206 × 138), xx-605 pp.

Un bon manuel de droit canonique sur l'état religieux. L'auteur a pu y faire état de la jurisprudence la plus récente et consacrer une partie aux « institutions similaires » : sociétés sans vœux et instituts séculiers. Cet ouvrage rendra donc grand service au clergé, aux religieux et aux supérieures religieuses en Espagne et dans l'Amérique latine.

A. Duval.

Charles Moeller : *Sagesse grecque et paradoxe chrétien*. Casterman, Paris-Tournai, 1948. In-8°, 378 pp.

L'humanisme chrétien est une harmonie difficile de la culture et de la vocation surnaturelle. Nos générations ont perçu plus vivement que jamais la tension que coûte et qu'exige cet équilibre des valeurs. C'est un fait dont il faut tenir compte lorsqu'il s'agit de mener les hommes cultivés de notre temps vers une vie spirituelle. A ce titre, le nouvel ouvrage de M. l'abbé Moeller répond à un besoin présent. Poursuivant ses réflexions sur l'humanisme chrétien, le professeur de Louvain compare les littérateurs chrétiens avec leurs ancêtres « préchrétiens ». Son intention est ici de manifester ce que le christianisme apporte à la représentation de l'homme et à la conception du destin. Trois thèmes servent à cette comparaison : le mal, la souffrance et la mort, évoquant de façon convergente le problème de la destinée. A l'aide de textes bien choisis, l'auteur montre comment le message du Christ a opéré une transmutation des valeurs qui affleure chez les écrivains

chrétiens, qu'ils aient eu conscience ou non de cette influence. Comme le précise l'introduction, il s'agit moins d'une acquisition de valeurs ou d'objets nouveaux que d'une nouvelle orientation. C'est le même homme avec ses défaillances, ses passions, ses désespoirs que peignent Homère et les tragiques chez les Grecs, Racine et Shakespeare en chrétienté. Mais l'homme chrétien a acquis des dimensions nouvelles, en haut : le don de la grâce, en bas : le sens du péché; ainsi s'est aiguisé l'esprit et s'est approfondie la conscience. Bien plus, dans la considération de valeurs identiques s'est opéré un changement de signe. La souffrance et la mort n'enferment plus l'homme dans le désespoir, le christianisme ouvre l'âme humaine vers le haut par une conception nouvelle de la destinée. M. Moeller montre le renversement radical des tragiques grecs à Shakespeare et à Dostoïewski. Pour les premiers, le problème du juste souffrant est un mystère insoluble, pour les auteurs chrétiens le mystère de la Croix vient sacrer l'homme par la souffrance. Même bouleversement au sujet de l'au-delà. Ce domaine des ombres, difficilement entrevu à travers les mythes d'Homère ou de Platon, éclate chez Dante en un paradis de lumière.

Le triptyque de M. Moeller aboutit donc à une double conclusion. Il met d'abord en évidence l'approndissement procuré par le christianisme à la littérature et à la réflexion sur l'homme. Les même thèmes éternels ont été abordés par les Grecs, par les chrétiens, mais on les retrouve chez ces derniers renouvelés, expliqués, transfigurés, sous l'effet de la plus étonnante des révolutions de l'histoire. Cette conclusion en introduit une autre, plus profonde, qui manifeste comment le christianisme apporte à l'homme un couronnement et un accomplissement, combien il éclaire les abîmes et répond aux questions posées par l'âme grecque. En d'autres termes, le christianisme résout les problèmes soulevés par l'humanisme antique, et par là il ouvre la voie à une littérature plus profondément humaine.

Tout ceci est dit sur un ton proche de la conférence ou de la conversation, ce qui rend la lecture assez facile, trop facile parfois peut-être. En fin de volume, une bibliographie critique suggère un programme de lectures et permet d'étendre à d'autres domaines que l'hellénisme les conclusions de l'ouvrage. On souhaiterait que le même travail fût entrepris chez les philosophes et les artistes. Mais une telle œuvre est indéfiniment à reprendre, c'est à chaque chrétien cultivé de la réaliser pour son compte. M. Moeller en a esquissé l'itinéraire.

J. Dubois.

Chanoine A. Dondeyne : *L'intellectuel chrétien, la formation religieuse et apostolique de l'intellectuel*. Louvain, Édit. des Équipes universitaires de la J. E. C.; Bruxelles, Édit. de la revue *Lumen vitae*; 1948, in-12, 60 pp.

Professeur à l'Université de Louvain, M. le chanoine Dondeyne invite les intellectuels dont il connaît les responsabilités et les défaillances à réfléchir sur leur vocation et sur la formation nécessaire pour y répondre. Voici un petit livre qui surprendra sans doute bien des chrétiens cultivés, techniciens, juristes littéraires ou scientifiques, pour qui vie intellectuelle et vie chrétienne sont deux choses séparées. M. Dondeyne montre au contraire qu'il est du devoir de tout chrétien de réfléchir sur sa foi, d'en connaître les sources inspirées et les appuis rationnels, d'en scruter les harmonies, c'est-à-dire d'être théologien et apologète. Mais ce travail intellectuel ne suffit pas s'il n'introduit pas à une vie religieuse plus profonde.

L'auteur insiste sur cette dimen-

sion contemplative de la vie du chrétien et l'on appréciera ces pages, malheureusement assez rares dans les ouvrages de ce genre. Ayant affirmé ce devoir et cette nécessité de la vie intérieure, M. Dondeyne peut ouvrir à l'intellectuel chrétien le champ immense de ses responsabilités sociales. Il le fait sans en cacher les risques, les ingratitudes ou les difficultés, sans perdre non plus un bel optimisme sur les possibilités chrétiennes du monde présent. Ces réflexions sont inspirées des travaux et documents récents sur le témoignage du chrétien, en particulier des lettres pastorales du cardinal Suhard. Une bibliographie indique à l'intellectuel trop profane les instruments indispensables pour un approfondissement de sa foi et de sa vie intérieure.

Ce livre doit figurer dans les bibliothèques d'Action catholique. Les thèmes qu'il développe fourniront aux chrétiens cultivés d'utiles sujets de réflexion, car il appartient à chacun de résoudre pour son compte, selon sa vie, sa fonction sociale, son orientation intellectuelle, les problèmes soulevés par l'auteur.

J. Dubois.

Christian DÉDEYAN : *Alain Fournier et la réalité secrète*. Collection « Les Témoins de l'esprit », Julliard, Paris, 175 pp.; 210 fr.

Face à un surréalisme matérialiste, la possibilité et la présence d'un surréalisme chrétien sont heureusement soulignées dans ces pages. L'auteur, en s'attachant à la genèse de l'œuvre du grand poète, a démarqué les affinités, mais aussi les dissemblances qui existent entre Alain Fournier et ses prédécesseurs ou contemporains. Pour lui, le « haut courant du rêve » s'arrête au seuil de l'océan divin et, lorsqu'il rencontrera Dieu, le monde rejettera son mystère; l'état d'innocence jusque-là pressenti et poursuivi deviendra réalité.

Une très belle post-face de Daniel-Rops sur la nouvelle collection « Témoins de l'esprit » complète ce livre de valeur.

L.-M. G.

François MAURIAC : *Orages*. Poèmes. Grasset, Paris; 100 pp.

A ces poèmes écrits entre 1912 et 1923, l'auteur joint dans ce fascicule des vers plus récents : « Le sang d'Athis », publiés jusqu'ici à tirage limité. Si l'on ignore le poète dans le grand académicien, et même si l'on croit bien connaître le romancier, on se procurera avec plaisir ce court livret qui éclaire l'œuvre entière. Sous les mythes païens de Cybèle et d'Athis, dans les poèmes chrétiens au souffle souvent si beau, se noue la tragédie de feu et de sang de la chair et de l'esprit délivrés par la grâce.

L.-M. G.

Jacques D'ARNOUX : *L'Heure des Héros. Avec ou contre le Christ*. Éd. Charles Beyaert, Bruges. Dépôt à Paris, 26, rue Saint-Placide; 240 pp.; 360 fr.

Le grand soldat Jacques d'Arnoux, invalide depuis sa glorieuse épopée de 1917, a dressé ici, dans un style fougueux, un violent réquisitoire contre la France. Procès de ses fautes passées, de sa démission présente, ce livre risque de rencontrer une forte opposition de la part même des catholiques qui ne partageraient pas les opinions de l'auteur, en droit ou en politique. Cependant, la question de fond n'est pas là, et, de ce fait, retient notre réflexion. Il s'agit, et il n'était pas vain d'y revenir longuement et brutalement même, des conséquences du laïcisme grandissant, dans un peuple que Dieu avait choisi pour une haute mission. Nul doute que de fortes leçons se dégagent de cette lecture.

L.-M. G.

ANNE LEFLAIVE : *Armes de lumière*. La Colombe, Paris; 190 pp.; 250 fr.

La nouvelle collection « Ignis ardens » se propose d'offrir au public le roman social et chrétien qui sera à la fois un témoignage d'actualité et un exemple à méditer. L'héroïne de celui-ci, militante d'Action catholique, doit, pour rester fidèle à ses engagements et à sa consécration au Christ, traverser bien des épreuves dignes de celles que subirent jadis une sainte Lucie, une sainte Agnès. Les jeunes aimeront ces pages pleines d'un élan et d'une vie tracés dans la même ligne que la leur.

L.-M. G.

HENRY PERROY, S. J. : *La Bible vécue. Récits, élévations*. Apostolat de la Prière, Toulouse; 485 pp.; 375 fr. Tome I.

La réédition de cet ouvrage de choix, orné de nombreuses cartes et reproduction de maîtres, doit être accueillie avec joie et empressement. De lecture simple et facile, la méditation des récits bibliques est alimentée par de nombreux commentaires patristiques. Ce livre est par excellence celui des familles, des cercles d'études, de toutes les âmes avides, non seulement de connaître, mais de vivre par le cœur la grande odyssée de la Révélation.

L.-M. G.

L. GIRAULT : *A la trace du Christ à travers l'Évangile*. Plan et notes de travail pour un camp de formation. En vente à la J.E.C.F., 19, rue Dareau, Paris-14e.

Ce joli carnet, artistiquement édité, contient « cinq relais » dont les titres seuls montrent déjà le grand intérêt. Pour un christianisme en pleine vie : « Jésus... un de chez nous. » — Pour le travail de nos mains : « Un rude métier. » Pour une mission d'apôtres : « Le semeur sortit pour semer. » Pour notre métier de chefs : « Un chef d'équipe idéal. » Pour une vie plus fraternelle : « Une seule chose suffit. » Chacun de ces chapitres propose une étude pour nos journées de camp. C'est vraiment un excellent moyen de travail (référence à l'Évangile à explorer, notes pour le carrefour, réflexions pour la veillée, choix de textes). Nous sommes heureux de recommander aux jécistes, à tous les autres jeunes, une brochure si riche, si résolument orientée vers la connaissance de l'Évangile et du Christ, et si véritablement inspirée par une saine spiritualité. D'autres carnets de même style sont déjà parus.

J. DOYEN.

LIVRES REÇUS

Nous rappelons à nos lecteurs qu'il ne nous est possible de leur fournir que les ouvrages édités par les Éditions du Cerf. En ce qui concerne les autres ouvrages signalés dans cette rubrique, ils voudront bien s'adresser soit à leur libraire, soit directement aux maisons d'édition intéressées.

Almanach du Croisé 1950. 9, rue Monplaisir, Toulouse; 64 pp.; 50 fr.

ANDRÉ (Marie) : *L'angélique Maria Goretti, l'Agnès du XXe siècle*. Apostolat de la Prière, 9, rue Monplaisir, Toulouse, 1949; 83 pp.

ARENDZEN (John, D. D.) : *Paul of Tarsus, fragments of an autobiography*. Grail Publications, 58, Sloane Str. London, 1949; 51 pp.

Le Baptême des enfants. Livret à l'usage des fidèles. Mame, Tours, 1949; 15 pp.

BENZONG (Bonifaz) : *Benedictus Vater der Monche*. Herder, Freiburg, 1949; 1 vol. cartonné; 143 pp.

CARDOLLE (Chan.) : *Aux jeunes; et toi, connais-tu le Christ, vie de ton âme ?* D'après l'œuvre de Dom Marmion. Desclée de Brouwer, Paris, 1949; 265 pp.

CERVIÈRES (Paul) : *L'enfant ébloui. Histoire d'un enfant du peuple*. Les Éditions Ouvrières. Paris, 1949; 250 pp.; 300 fr.

Le clergé diocésain face à son idéal. Coll. « Problèmes du clergé diocésain », Éditions du Vitrail, Paris, 1949; 79 pp.

DANIEL-ROPS, LANZA DEL VASTO, DONCŒUR (R. P.), FOLLIET (J.), VOYENNE (Bernard), MOREL (Robert) : *Les saints de tous les jours, Janvier*. Arthaud, Grenoble, 1949; 260 pp. Illustration de Rib et hors-textes. 300 fr.

Les Épîtres de saint Paul aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens, aux Éphésiens. Coll. la Bible de Jérusalem, Édit. du Cerf, 1949; 103 pp.; 200 fr.

FINANCE (J. DE, S. J.) : *A pleine vie, sur la route des jeunes*. Édit. de l'Apostolat de la Prière, 9, rue Monplaisir, Toulouse, 1949; 168 pp.

GILSON (Étienne), MASSIGNON (Louis), BRUCKBERGER (R.-L.), ATHAYDE (Tristan D'), JOURNET (Charles), LAGOMBE (Olivier), GARDET (Louis), FOREST (Aimé), CALMEL (Thomas), LABOURDETTE (Michel), NICOLAS (Marie-Joseph), NICOLAS (Jean-Hervé), LEROY (M.-V.) : *Jacques Maritain, son œuvre philosophique*. Bibliothèque de la Revue thomiste, Desclée de Brouwer, Paris, 1949; 337 pp.

GLORIEUX (Chan.) : *Introduction à l'étude du dogme*. Coll. « Les livres du prêtre », Éditions du Vitrail, Paris, 1949; 390 pp.

GOOSENS (Chan. Werner) : *L'Église, Corps du Christ*. Étude de théologie biblique. Coll. « Études bibliques », Gabalda, Paris, 1949; 110 pp.; 125 fr.

HARDY (G.) : *Un apôtre d'aujourd'hui : le R. P. Aupiais, Provincial des Missions Africaines de Lyon*. Larose, Paris, 1949; 318 pp.; 425 fr.

HILD (Dom) : *Dimanche et vie pascale, thèmes bibliques et liturgiques présentés dans l'esprit de l'Église*. Centre de Pastorale Liturgique, Édit. du Cerf, Paris, 1949; 462 pp.

JACQUEMET (Abbé G.) : *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain*. Encyclopédie en sept volumes. Vol. VII : *Célibat-Cîteaux*. Letouzey et Ané, Paris; 1949; 381 col.

JANKELEVITCH (Vladimir) : *Traité des vertus*. Bordas, Bordeaux, 1949; 804 pp.

JUGNET : *Pour connaître la pensée de saint Thomas d'Aquin*. Bordas, Bordeaux, 1949; 265 pp.

KLOSSOWSKY (Pierre) : *Les méditations bibliques de Hamann* avec *Une étude de Hegel*. Édit. de Minuit, Paris, 1948; 270 pp.

LECLERCQ (Dom J.) : *Saint Bernard mystique*. Coll. « Les grands mystiques », Desclée de Brouwer, Paris, 1949; 489 pp.

LEPLAE (Claire) : *Pratique religieuse et milieux sociaux*. Préface de J. Leclercq. Institut de Recherches économiques et sociales, Louvain, 1949; 110 pp.

LE PRESBYTRE (Jean) : *A la croisée des chemins. Vie laïque, vie sacerdotale, vie religieuse*. Casterman, Paris, 1949; 224 pp.; 300 fr.

Les Livres des Rois. Coll. « La Bible de Jérusalem », Édit. du Cerf, Paris, 1949; 228 pp.; 400 fr.

DE LOMBAERDE (P. J.-M.) : *Ma journée avec Marie*. Téqui, Paris, 1949; 463 pp.

LOYER (Pierre) : *L'oblat bénédictin dans le monde*. Édit. de la Pierre-qui-Vire, Saint-Léger-Vauban (Yonne); 1 plaquette, 19 pp.

Manuale Rituum, latin-français. Mame, Tours, 1949; 134 pp., rel. toile 225 fr.
Marianum. Annus XI, fasc. II-III, 1949.

Maritain (Jacques) : *La signification de l'athéisme contemporain*. Coll. « Les Iles », Desclée de Brouwer, Paris, 1949; 42 pp.

Merton (Dom Thomas) : *The seven storey mountain*. Harcourt, Brace et Cie, New-York, 1948; 430 pp.; 1 vol. cartonné $ 3.

Merton (Dom Thomas) : *The waters of Siloe*. Harcourt, Brace and Cie, New-York, 1949; 367 pp.; $ 3,50.

Montcheuil (P. Yves de) : *Leçons sur le Christ*. Édit. de l'Épi, Paris, 1949; 185 pp.

Moynihan (P. Anselm, O. P.) : *The presence of God*. Doctrine and Life series. Édité par « The Irish Rosary », St-Saviour's, Dominick st. Dublin, 44 pp.; 6 d.

Œuvres spirituelles du Bx P. Jean de la Croix, premier carme déchaussé. Traduction par le P. Cyprien, revue par le R. P. Lucien-Marie. Desclée de Brouwer, Paris, 1949; 1376 pp.

Philippe (M.-D., O. P.) : *Le mystère de l'amitié divine*. Librairie Universelle de France, 30, rue de l'Université, Paris, 1949; 200 pp.; 200 fr.

Philipon (P. Michel, O. P.) : *Le sens de l'éternel*. Desclée de Brouwer, 1949; 142 pp.

Pichon (Ch.) : *Histoire du Vatican*. Édit. S. E. F. I., Paris, 1948; 480 pp.; 400 fr.

Pirot (Louis) et Clamer (Albert) : *La sainte Bible*. Texte latin et traduction française. Tome IV : *Paralipomènes, Esdras-Néhémie, Tobie, Judith, Esther, Job*. Letouzey et Ané, Paris, 1949; 868 pp.

Plus (P. Raoul, S. J.) : *L'entrée dans la maison du Père*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1949; 121 pp.

Poelman (Abbé R.) : *La grande semaine*. Éditions Universitaires, Bruxelles, 1948; 1 plaquette, 43 pp.

Le roman de la conversion de Newman par lui-même. Traduit de l'anglais par Mme Lefrançois-Pillion. introduction et notes par le Dr Denys Gorce. Édit. La Colombe, Paris, 1949; 414 pp.; 450 fr.

Sepinski (P. Augustin, O. F. M.) : *La psychologie du Christ chez saint Bonaventure*, Vrin, Paris, 1949; 236 pp.

Sineux (R. P., O. P.) : *Venez et voyez* (*La bonne nouvelle*). Aubanel, Avignon, 1949; 565 pp.

Soumigou : *Prière d'homme et louange dominicale* (*matines et laudes du dimanche*). Éditions de la Madone, Angers, 27, rue Volney; 54 pp.; 80 fr.

Stienon du Pré (Jean) : *Sainte Catherine de Bologne*. Collection « Les Iles »; Desclée de Brouwer, Paris, 1949; 230 pp.

Thils (Gustave) : *Théologie des réalités terrestres*. II : *Théologie de l'histoire*. Desclée de Brouwer, Paris, 1949; 108 pp.

Webster (Hutton) : *Magic, a sociological study*. Stanford University Press; Stanford, California, 1948; 1 vol. cartonné, 307 pp.; $ 6,00.

Wiesinger (Alois) : *Okkulte Phänomene im Lichte der theologie*. Styria steirische verlagsanstalt, Graz, 1949; 260 pp.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1949. — Impr., no 404.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXXI

JUILLET-DÉCEMBRE 1949

André. — Le mouvement théologique en Amérique du Sud 417
Anglore. — La richesse du pauvre et de sainte Sura 163
S. Em. Mgr de Bazelaire. — Lumières pour avancer dans la vie de prière. 389
P. Benoist d'Azy. — Le prêtre et la vie contemplative, extraits de Julien Pomère 289
Ch. Cadoux. — Les noces de Cana 155
Callens. — Sens spirituel du repos 178
Th. Camelot. — De la vierge du Christ à la cénobite cloîtrée 5
M. Carrouges. — La crise de l'espérance théologale dans la littérature prométhéenne 339
La célébration du culte paroissial 416
Th. Chifflot. — Comment lire la Bible 232
Y. Congar. — Que pouvons-nous trouver dans les Écritures ? 227
— Attendons-nous encore Jésus-Christ ? 451
F. de Dainville. — L'accès des religieuses à la vie active 39
J. Delamare. — Les psaumes des montées à Jérusalem, commentés par saint Augustin 478
M. Delbreil. — Le bal de l'obéissance 195
A. Delchard. — La collaboration des religieuses à l'apostolat hiérarchique de l'Église 84
I. Evans. — La spiritualité catholique anglaise d'aujourd'hui 296
A. Feuillet. — Marie et la nouvelle création 467
François de Sainte-Marie. — La mission de la vie contemplative dans l'Église d'aujourd'hui 62
L. Gardet. — Notes sur la mystique musulmane 515
L.-P. Guigues. — A travers les revues italiennes 523
A.-M. Henry. — Moniales et diaconesses 24
E. Jarraud. — Saint Jean de Brébeuf, martyr de la Nouvelle-France.. 501
M.-L. G. des Lauriers. — Immaculée Conception 494
J. Lebreton. — Flamme de joie 405
F.-M. Lemoine. — Le jubilé dans la Bible 262
L. Lochet. — L'apôtre dans le mystère de l'Église 115
Notes sur la traduction biblique, à propos de publications récentes..... 423
J.-M. Perrin. — Vocation et mission dans les instituts séculiers 98
A. Plé. — Un message d'en haut. 304
A. Rabut. — Accueillir Dieu. 168
P. Régamey. — La déification de l'homme selon l'athéisme mystique.... 339
M. Thomas. — Viens, suis-moi 537
Une réalisation contemporaine : l'institution thérésienne 108
V. Vergriete. — Le pèlerinage des étudiants à Notre-Dame de Chartres. 108
A. Viard. — Le Livre de Josué 456

LES LIVRES

Mgr Ancel. — La mentalité ouvrière 444
M.-L. André. — Pour les tout-petits : vers notre Père du ciel 333
Anne de Saint-Barthélemy 544
D'Arcy. — La double nature de l'amour 317
Arnobius of Sicca. — *The case against the pagans* 435
J. d'Arnoux. — L'heure des héros 553
N. Arseniev. — La sainte Moscou 213
L'art religieux actuel 443
Paul Auvray. — Ezéchiel 432
G. Bardy. — La conversion au christianisme durant les premiers siècles. 540
Dom Belorgey. — Dieu nous aime 320

Bénédictins de Paris. — Vies des saints et bienheureux selon l'ordre du calendrier, t. VII 328
Bénédictines de Saint-Louis-du-Temple. — Le chapelet et le rosaire 324
E. Besson. — La Didachè ou l'enseignement des douze apôtres 539
V. Bindel. — Claudel et nous 442
P. Blanc. — Un « dur du bon Dieu », Guy Michard 330
F. Boissard. — Questions théologiques sur le mariage 546
Bonsirven. — L'Évangile de Paul 307
H. Bouesse. — Au Fort. 322
D. Boulogne. — Le monde des Esprits 219
Ch. Boyer. — Catéchétique 333
J.-P. Brisson. — Gloire et misère de l'Afrique chrétienne 436
Catholicisme, fasc. V-VI 551
P. Catrice, C. Graff, J. Wilbois, J. Tombeur. — Un problème essentiel : l'Église peut-elle s'adapter ? 549
Charpentier. — La jeunesse conquérante de saint Jean Bosco, apôtre et sportif 329
G. Chatel. — Le Frère François 330
Mgr Chevrot, H.-M. Féret, etc. — Le jour du Seigneur 220
China missionary 446
Christianisme et propagande 444
R. Christoflour. — Grignion de Montfort, apôtre des derniers temps... 327
R. Claude et Capart. — Jésus-Christ, notre Maître 333
Clément d'Alexandrie. — Le Protreptique 539
L. Cognet. — Les origines de la spiritualité française au XVII^e siècle.... 437
A. Combes. — Essai sur la critique de Ruysbroeck par Gerson, t. II..... 318
— Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. 534
Ch. Cordonnier. — Mgr Fuzet, archevêque de Rouen, t. I..... 329
Ch. Croagert. — Les rites et prières du saint Sacrifice de la Messe..... 311
C. Dedeyan. — Alain Fournier et la réalité secrète 553
P. Desmarais. — Le bonheur, cet inconnu 321
Dimier. — Amédée de Lausanne 330
Dockx. — Fils de Dieu par grâce 316
Don Bosco, Album n° 4o de *Fêtes et Saisons* 214
Ch. Dondeyne. — L'intellectuel chrétien, la formation religieuse et apostolique de l'intellectuel 552
Dom Duesberg. — La paix du Christ 320
J. Dufournet. — L'art, sphynx éternel 442
G. Duhamelet. — Mademoiselle d'Airoles 332
H. Dumery. — Les trois tentations de l'apostolat moderne 218
L'Église et le pécheur, la pénitence (*Cahiers de La Vie Spirituelle*)..... 215
M. Eliade. — Traité d'histoire des religions 439
O. Englebert. — Les saints de janvier, février, mars, avril, mai 543
P. Fernessole. — La Papauté et la paix du monde 445
Ch. de Foucauld. — La vie de Jésus 318
A. Gemelli. — Le message de saint François d'Assise au monde moderne, nouv. éd. 326
F. Genevois. — Lumières de vie et famille humaine, l'amour divin source de vie profonde 323
— L'Ordre laïce de saint Dominique 547
E.-M. Georges. — Saint Jean Eudes, modèle et maître de vie mariale.. 325
A. Gérardin. — Louis Veuillot, héraut du Christ-Roi 332
E. Gilson. — Saint Bernard 317
Ch. Glorieux. — Vu et vécu 310
Fr. Luis de Granada. — Obra selecta 538
Mgr Granger. — Huit jours sous la conduite du Saint-Esprit 324

GUILLOT. — Cow-boy et trappiste 330
J. GUITTON. — Le problème de Jésus et les fondements du témoignage chrétien 211
Ch. HARROLD. — John Henry Newman. An expository and critical study of his mind, thought and art 328
Histoire illustrée de l'Église, fasc. XVII à XX 212
P. HOESL. — Sainte Jeanne de Lestonnac, épouse, mère, fondatrice 542
Inspiration religieuse et structures temporelles 444
P. KEUP. — La charité chrétienne 332
R. P. LAJEUNIE. — Anne de Guigné, 2e éd. 331
L.-J. LEBRET. — Action, marche vers Dieu 536
J. LEBRETON. — Tu solus sanctus 219
— Lumen Christi 315
Ch. LECLERCQ. — Le mariage chrétien 545
Dom LEFEBVRE. — Merci, mon Dieu — Filiola 323
A. LEFLAIVE. — Armes de lumière 554
M. LEKEUX. — La petite Sœur Céline 544
LÉON LE GRAND. — Sermons 434
Mme LÉON-DUFOUR. — En route vers les sommets 331
M. LÉPÉE. — Sainte Thérèse d'Avila, le réalisme chrétien 544
A. LHERMITTE. — Le serviteur de Dieu, l'abbé Louis Mertens, Salésien de saint Jean Bosco 332
R. P. LESIMPLE. — Missel des malades 311
Lettres spirituelles de Dom Chapman 538
Dom LOU-TSENG-TSIANG. — Souvenirs et pensées, suivi d'une lettre à mes amis de Grande-Bretagne et d'Amérique 550
Lui et moi 321
Lumières sur l'Afrique 445
MAILLET. — Les petits chanteurs d'hier et d'aujourd'hui 445
L. MANOT. — La nuée lumineuse 324
H. MARC-BONNET. — Histoire des Ordres religieux 439
R. MARITAIN. — Les grandes amitiés 441
F. MAURIAC. — Orages 553
TH. MAYNARD. — Histoire du catholicisme américain 439
F. MERSCH. — Morale et Corps mystique, 3e édit. 316
La Messe et sa catéchèse 310
C. MOELLER. — Sagesse grecque et paradoxe chrétien 551
M.-I. MONTUCLARD. — Rebâtir le temple 440
H. MORICE. — Le charme de Jésus 538
G. MORIN. — La messe 311
A. MOULARD. — Saint Jean Chrysostome, sa vie, son œuvre 540
J. MOUROUX. — Je crois en toi 314
E. NEUBERT. — Un prêtre de Marie, le P. Joseph Schellhorn, Marianiste. 333
R. P. NICOLAS. — Connaître Dieu 312
Œuvres complètes de saint Jean de la Croix, traduction du P. Cyprien. 535
H.-M. OGER. — L'Église catholique aux États-Unis 445
Perfection chrétienne, amour et simplicité, Anonyme du XVIIIe 217
J.-M. PERRIN. — Le mystère de la charité 220
— Perfection chrétienne et vie conjugale 221
H. PERROY. — Miettes de pain 323
R. P. PHILIPON. — Écrits spirituels d'Élisabeth de la Trinité 319
Y. PICHON. — L'abbé Roussel 331
PINARD DE LA BOULLAYE. — La spiritualité ignatienne 217
R. PLUS. — Quelques vertus rares 321
R. POELMAN. — Plongée dans les actes 211

R. Pons, J. Soulairol, P. Doncoeur, E. Flamand, J. Madaule. — D'Yseult à Violaine 547
D. Popowycz. — L'Église catholique en Ukraine occidentale 550
I. Posnoff. — Pour s'unir dans le Christ avec nos frères séparés d'Orient. Prières de S. S. Pie XII 549
Prudence chrétienne (*Cahiers de La Vie Spirituelle*) 537
Le Psautier liturgique 215
H. Revol. — Actes d'Apôtres 312
M.-A. Robbe. — Saint-Louis-en-l'Ile 211
J. Robinne. — L'apôtre au cœur mangé, Jean de Brébeuf 437
Le roman de la conversion de Newman par lui-même, traduit par Mme Lefrançois-Pillion 542
L. Roy. — Lumière et sagesse. La grâce mystique dans la théologie de saint Thomas d'Aquin 543
J. Rupp. — Histoire de l'Église de Paris 315
Saeveys. — Les voix de Saint-Gilles 436
De Saint-Chamas. — La grande symphonie 322
Y. Saint-Vallier. — Éducateur des âmes et témoin du Christ, Paul Masure, prêtre 323
La Sainte Bible, traduite en français sous la direction de l'École de Jérusalem : Aggée, Zacharie, Malachie, les Macchabées, saint Luc, saint Marc 331
F. de Sainte-Marie. — Visage de la Vierge 208
Santo Domingo du Guzmàn visto por sus contemporàneos 324
Sainte Rita de Cassia 541
Schamoni. — Die Gaben des Heiligen Geistes 330
M.-J. Scheeben. — Les mystères du christianisme 321
A. Schraner. — Welt ohne Glauben 535
C. Spicq. — Spiritualité sacerdotale d'après saint Paul 445
Tabera. — Derecho de los religiosos 221
Ch. Thone. — Aux sources de notre union divine 551
Triduum pascal, recueil noté, pour les fidèles 323
F. Trochu. — L'abbé Charles Foyer, « capitaine de paroisse dans l'armée vendéenne » 312
Une âme de missionnaire dans un tempérament de soldat 331
Valentine. — For better for worse 332
Vandenberghe. — Een Galerij van Kerkvaders 322
Van der Meer de Walcheren. — Dieu et les hommes 435
F. Veuillot. — Les Sœurs de Nevers 441
R. Viellard. — Les saints du métro 445
Weber. — La Bible, livre de Dieu et livre de l'homme 542
— Le Livre des Proverbes, le Livre de la Sagesse, le Cantique des cantiques 309
J. Wilbois. — Sainte Catherine de Sienne, l'actualité de son message 432
R. Will. — Jean Tauler, scènes strasbourgeoises de la vie monacale 543

A TRAVERS LES REVUES

Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste (201). — Cité fraternelle (200). — Civiltà Cattolica (523). — Courrier des Militants d'Action catholique (428). — Cross and Crown (430). — Documentation catholique (428). — Ecclesia (200). — Église vivante (430). — Études (201, 532). — Évangéliser (205). — Foyers (428). — Humanitas (523). — Masses Ouvrières (203, 428, 531). — Nouvelle Revue Théologique (530). — Nova et Vetera (528). — Prêtre et Apôtre (201). — Recherches de science religieuse (426). — Revue du clergé africain (204). — La Revue Nouvelle (204). — Rivista di Vita Spirituale (523). — Salesianum (524). — Sapienza (523). — Témoignage chrétien (200). — Vita et Pensiero (523).